

Ramène le temps qu'il faisait

Par Mami Inès

PARTIE I

Mai 2006

C'est une belle journée qui s'achève à Tunis. Dans la banlieue nord, entre Carthage Dermech et Carthage Hannibal, des notes de musique jouées sur un piano surviennent d'une fenêtre entrouverte dans une villa.

Contrairement aux autres villas dans le quartier, celle-ci est plutôt petite mais elle est dotée d'un immense jardin. Il est considérable au point que d'un peu plus haut, vu par les passagers du train TGM, il s'avère comme une petite forêt au milieu des piscines éparpillées. De haut il paraît ainsi car il y a de nombreux arbres très serrés, et quand on y est, on découvre qu'il y a aussi des plantes bien entretenues à leurs pieds. C'est un jardin avec beaucoup de végétations mais il n'a rien de sauvage.

Comme la plupart des maisons dans la banlieue nord, elle a le style andalou typique du village de Sidi Bou Saïd qui est tout près ; La grande porte arrondie ornée de motifs arabesques, les fenêtres joliment grillagées avec leurs petits auvents en bois, les balustres aux balcons et ce beau contraste entre la clarté de la blancheur des murs et le bleu indigo qui colore tout le reste.

Le propriétaire de cette villa ; Monsieur Benyaghlène est un nouveau riche. Il possède une usine naissante qui fabrique des outils et des petits appareils de jardinage. Ça explique peut-être la passion qu'il a de s'occuper de son jardin.

A l'intérieur, sa fille Leïla, écoute la reprise en piano d'une chanson dont elle n'aime pas la version originale, et joue au même temps sur son propre piano en essayant de s'accorder avec le rythme de la reprise. Elle y est bien arrivée pour n'importe quel amateur, mais elle a l'ouïe des notes et elle n'est toujours pas satisfaite. Elle répète la chanson en boucle depuis déjà deux heures.

Elle avait commencé le piano il y a seulement deux ans et elle est autodidacte. Elle y joue plutôt très bien mais pas assez pour dire qu'elle est pro. Toutefois, elle ne cherche pas tellement à le devenir. Sa vraie vieille passion c'est la peinture.

Un jour, elle s'est dit que ce beau piano à queue de marque Yamaha et à plus de trente mille dinars dans l'entrée devrait commencer à servir pour autre chose que le décor. Et elle avait commencé à apprendre grâce à des vidéos gratuites sur internet.

Comme elle ne suit pas de cours et qu'il n'y a pas un professeur qui exige ses efforts, Il lui arrive de passer tout un mois sans toucher à un seul clavier. D'autres fois, elle a l'air complètement obsédée par le piano et passe entièrement une journée dessus.

Aujourd'hui donc, elle est modérée.

Elle finit par laisser tomber la chanson. Elle se dit qu'elle recommencera demain lorsque ses parents seront là pour l'écouter. Aujourd'hui, ils passent la nuit à Bizerte. Ils y vont de temps en temps pour voir de la famille qu'elle considère ne pas avoir le temps de voir. Son père en profite aussi pour assister au chargement de la première exportation de ses produits vers l'étranger.

Leila est née à Bruxelles où elle a vécu son enfance et à l'âge de douze ans, sa famille déménage dans un village en Ile de France. Elle fait ses études universitaires de droit à Lyon et elle va bientôt habiter Marseille où elle commencera un stage dans le service juridique d'une banque. Là, elle est venue passer une semaine à Tunis chez ses parents avant d'y aller. Elle est fille unique d'un couple voyageur en masse et d'origine tunisienne.

Elle parle arabe mais ne l'écrit pas. Aime manger maghrébin mais ne le digère pas. Danse l'oriental mais beaucoup mieux que les orientales.

Avec le cortège de cultures qu'elle accumule, elle n'arrive pas à se définir. C'est probablement pour cette raison qu'elle se dissimule dans l'art. Dans l'espoir d'en faire son univers.

Elle apporte quelque chose à grignoter et va dans le séjour pour allumer la télé et regarder son émission documentaire préférée.

L'intérieur de la maison n'est pas du même style que l'extérieur. La décoration n'a rien de traditionnel, elle est simple et moderne. Couleurs claires et unies pour tous les meubles et dans chaque pièce, il n'y a pas plus d'un seul objet décoratif. A part les nombreuses photos de famille joliment cadrées et qui couvrent presque toute la surface des murs dans le couloir du rez-de-chaussée, il n'y a rien de personnalisé dans la maison. La chambre de Leila est la seule à ne pas être neutre grâce à ses tableaux accrochés dans chaque coin.

La jeune fille est confortablement installée dans son fauteuil et bien enroulée dans son drap. Le climatiseur réfrigère la pièce mais si elle l'éteint, la chaleur est insupportable. Elle se servait une poignée de chips du bol sur ses genoux lorsque son téléphone portable s'est mis à sonner.

Elle reste un moment immobile comme pour digérer la situation, puis elle se libère de sa couverture et part le chercher.

C'est sa mère qui appelle pour lui dire qu'ils ne rentrent pas le lendemain. Le paquebot qui emmène l'exportation va faire une demi-journée de retard. Ils préféreront donc passer une autre nuit à Bizerte.

Il y avait un petit ton de regret dans sa voix et elle s'est expliquée comme pour se disculper d'un préjudice. Sa fille la rassure et lui dit que ça ne l'ennuie pas. Elle lui souhaite bonne nuit avant de raccrocher et de se laisser tomber sur le canapé le plus proche. Elle a la tête enfoncée dans la housse du canapé comme une autruche qui se cache la tête sous le sol.

Leila ne craint pas la solitude mais elle se réjouirait plus de son séjour s'il y avait ses parents dans la maison. Elle était venue pour eux et ils s'éclipsent. Ils étaient très présents avant qu'ils ne rentrent au pays. Maintenant, elle endure la distance.

Après s'être rendue compte qu'elle ne respire pas très bien comme ça et ne peut certainement pas passer toute la soirée avec le nez enfoncé dans un canapé, elle relève la tête et elle est tout de suite éblouie par la lumière provenant du gros écran. Elle réfléchit à ce qu'elle va faire en se frottant les yeux. Elle n'a plus envie de regarder un documentaire mais de sortir.

Elle regarde sa montre. Il est dix-sept heures trente et il reste exactement une heure avant la fermeture de la galerie où elle peut aller en une minute en voiture. Pendant un instant elle n'arrive pas à se décider si elle veut y aller ou pas, puis elle court vers sa chambre pour se changer. Elle enfle les vêtements qu'elle a vus en premier. Une paire de jeans et un pull. Elle met des baskets sans s'occuper des lacets. Comme elle ne trouve pas un élastique autour de ses poignées, elle laisse sa longue chevelure de jais défaite. Elle vérifie sa tenue en jetant un coup d'œil sur son reflet dans une glace.

Elle a un visage ovale et fin, une frange droite et des yeux bruns en amande. Elle a la peau légèrement hâlée mais quelques taches de rousseur sur le nez.

Elle prend ses clés et son portable et sort de la maison.

Elle n'a jamais complètement saisi pourquoi les gens ici la préviennent autant de ne pas sortir seule la nuit à pieds. Il y a les interpellations dans la rue qui gênent jusqu'à l'écœurement mais rien qui tue. C'est le fait de ne pas pouvoir se permettre une balade nocturne à pieds et en solitaire qui tue. Néanmoins, elle prendra la voiture.

En une demi-heure elle peut voir tous les tableaux dans la galerie mais elle veut y arriver au plus vite. Elle est presque sûre qu'aujourd'hui il y a un vernissage, donc les artistes seront présents et elle veut avoir le temps de leur parler.

En poussant la porte de la galerie, elle comprend tout de suite qu'elle s'est trompée et qu'il n'y a pas de vernissage. Il n'y a pas beaucoup de monde.

Il y a par contre une exposition très intéressante. Des tableaux faits par des jeunes peintres encore méconnus mais très bien faits quand même.

Après avoir fait un tour, elle s'est attardée sur l'un des tableaux. Un surréaliste. Il est fait essentiellement de collages, présentant un paysage imaginaire et ravissant. Sa fantaisie la fascine. Elle s'installe sur un banc en face de la peinture pour mieux l'admirer lorsqu'une jeune fille s'approche et se tient à côté d'elle.

- Je l'ai regardé pendant quinze minutes sans bouger la première fois que je l'ai vu fini, dit-elle. Je voudrais faire la même chose à chaque fois que je le vois mais non.

- Et pourquoi pas ? Demande Leila en relevant la tête vers elle.

- Parce que j'ai envie de l'avoir, mais je ne peux pas. Ça me fait un peu de la peine. Je connais le peintre et...

- Ah oui ?

- Oui, c'est mon frère. Il n'a que seize ans.

- Il est doué !

- Je te remercie. Je l'ai observé un peu quand il travaillait dessus. Ça lui avait pris trois longs mois. C'est une commande. A la fin de l'exposition, le tableau ira chez la personne qui l'avait commandé et je ne le verrai plus.

- Tu peux lui demander de t'en reproduire un exactement pareil !

- C'est vrai ! Pourquoi je n'y ai pas pensé ?

- Quoiqu'il n'est pas évident de trouver les mêmes textures de papiers avec lesquelles il a travaillé.

- Ce n'est pas dramatique. Il en utilisera d'autres. C'est génial que tu sois spécialement intéressée par ce tableau. En fait, je peins moi aussi. Dans un autre style. Plutôt dans un style impressionniste ou... naïf. Je ne sais pas comment je le qualifierai. Bon, les gens ici sont plutôt intéressés par les autres tableaux, les tableaux moins fictifs.

Elles se tournent toutes les deux au même temps vers la petite foule qui regroupe toutes les autres personnes présentes dans la galerie. Ils encerclent tous un seul tableau. Très réaliste, il représente une femme qui n'a aucune expression, assise sur une chaise.

- Il est quand même très réussi ! Avoue la jeune fille. Tu ne trouves pas ?

- Si, si, bien sûr ! En fait, c'est quoi ton nom ?

- Mariam. Et toi ?

- Leila.

Elles s'attardent jusqu'à la fermeture en échangeant sur la peinture, la Tunisie, et la France. La discussion se prolonge après dans un café du coin jusqu'à vingt-deux heures.

Mariam qui a l'air plus entrepreneuse, lui suggère une idée qui était dans sa tête depuis longtemps mais qu'elle ne concrétisait pas. Elle lui dit qu'elle planifie de faire une expo en groupe et lui propose de l'y joindre.

Leila réfléchit un instant en jouant avec une mèche de ses cheveux. Elle n'est pas hésitante mais elle songe à ce que ça va produire, une fois l'expo réalisée.

- Je suis avec toi ! S'écrit-elle toute enthousiasmée.

2. Leila

Je suis au pied de la porte du 12 boulevard René Magritte au deuxième arrondissement de Marseille.

C'est un vendredi de Mai fort ensoleillé où tout le monde qui peut va à la plage.

Au même temps, c'est la confusion pour beaucoup de marseillais. Hier seulement, il pleuvait et le mistral avait soufflé jusqu'à faire envoler la pancarte d'accueil devant ma résidence. Alors, quelques gens prudents portent des vestes ou même des manteaux pendant que d'autres, moins craintifs, ont fait le bon choix de porter des vêtements d'été. Moi, je porte un jean et un tee-shirt sans manches enjolivé avec des franges qui lui donnent un style indien. Un petit gilet est rangé dans mon sac au cas où.

Je sonne et la porte s'ouvre automatiquement. Je la pousse et je me trouve en face d'un escalier colimaçon impressionnant. J'opte pour l'ascenseur qui m'emmène au deuxième étage. Le parquet grince sur mes pas jusqu'à la porte où je vais. Je sonne et ça s'ouvre encore mécaniquement.

J'entre dans une salle d'attente décorée comme un club de musique ou comme un label. Des instruments sont accrochés aux murs. J'ai reconnu certains qui sont juste des reproductions faites pour la décoration.

Il y a une guitare demi caisse, jolie mais en mauvais état qui est accrochée de manière inclinée. Il y a une stratocaster qui a perdu la moitié de sa manche. Elle est protégée derrière un beau cadrage et je me demande si elle appartenait à un chanteur célèbre qui l'avait cassée à la fin d'un concert. Il y a aussi des violons de tous types, un saxophone, des percussions et deux baguettes de xylophone sans leur xylophone.

Il n'y a pas de secrétaire.

Tout ça me surprend et je me demande si je ne me suis pas trompée d'endroit. Ce lieu respire comme on n'y peut s'ennuyer. Hors, ma mission ici est censée produire l'ennui. Je m'installe

sur une chaise et j'attends de découvrir. Ça alimente l'inspiration pour me faire une entrée splendide le jour où je deviendrai propriétaire.

J'étais en train de me dire que c'était une mauvaise journée en termes de douleur de crâne et d'autres choses, quand un homme surgit devant moi.

- Bonjour, vous venez de la part de la banque publique d'investissement ?

Je vais de surprise en surprise. Il a l'air d'être tout au plus dans la fin de sa vingtaine. Les cheveux bruns, longs jusqu'au coup et ébouriffés. Une barbe de trois jours. Il porte un T-shirt geek et un jean. Ça ne lui donne pas un air d'amateur de mangas ou de jeux vidéo mais de quelqu'un qui se cherche.

Il remet ses lunettes sur la naissance de son nez d'où elles avaient un peu glissé et me fixe en attendant ma réponse.

- Bonjour, oui, c'est ça !

« C'est cet avocat que ma banque veut consulter ? »

Au même temps, je le préfère à un avocat qui a l'air trop propre sur lui au point de sembler cacher des choses.

On se serre la main et je le suis dans son bureau. Ici, pas de décoration, des murs blancs et du meuble de la même couleur qui est certainement acheté en occasion, car ça a l'air plus vieux que l'avocat. Je me dis que c'est un investissement correct pour un cabinet.

Il m'invite à m'asseoir et se met au même temps derrière son ordinateur.

La semaine dernière seulement, j'étais chez mes parents à Tunis en train de lancer la préparation d'une exposition. Mon expo ! Et me voilà embarquée dans un stage de quatre mois en droit bancaire. Avec des missions complètement lassantes, mais où j'excelle au moins. Puis, pour l'expo, j'avoue qu'il me manque l'inspiration. Il me faut une sorte de muse.

Pour le stage, il ne faut rien de ça. J'analyse des montages financiers, je vérifie que les opérations concordent avec les réglementations, j'assiste les juristes internes et je me fais féliciter par mes supérieurs. J'ai aussi une tâche que je crains, il s'agit de gérer sur l'aspect juridique un projet à fin environnementale. Ce projet a été lancé par ma banque pour se désigner comme une organisation soucieuse pour autres choses mis à part l'argent. Ce qui est une chose malaisée à soutenir complètement malgré mon appartenance à son personnel.

Cet avocat que je suis venue voir, monsieur Beauville Lucas, est spécialiste en droit de l'environnement et en droit de l'urbanisme et il est censé m'assister pendant ce projet. Ou c'est plutôt moi qui suis supposée l'assister.

- Ça vous va alors, les dates pour nos dix rendez-vous ? Me demande-t-il à la manière de quelqu'un qui souhaiterait se trouver ailleurs qu'ici.
- Oui, tout à fait ! dis-je un peu offusquée.
- Donc ce sera tous les vendredis à seize heures... Vous avez apporté tous les papiers ?

J'ouvre mon sac et je commence à chercher. Il faut dire que mon sac est un vrai placard ; il y a tout ce dont je pourrai avoir besoin que ce soient des kleenex ou ma lime pour les ongles. Je ne suis pas coquette au point de me mettre à tailler mes ongles mais je garde ma lime au cas où je l'utiliserai un jour.

Je me souviens enfin que les papiers de la banque, je ne les range jamais dans mon sac mais dans la sacoche avec l'ordinateur portable.

Je lui fais un sourire gêné pendant que je tire les papiers de la sacoche. Il me rend mon sourire. Je remarque ses dents très blanches. Ça crée un fort contraste avec sa peau basanée. Presque autant que le contraste entre ses yeux bleus translucides et sa peau.

Il plonge dans la multitude de paperasses. Ça lui prend une seule minute de vérifier que tout y est. Il lève alors les yeux vers moi et me dit que tout est parfait. Puis, avec une joie et un grand enthousiasme dont je ne comprends pas la source, il me demande de me lever et de le suivre.

On va dans une autre pièce et il me montre une pile de papiers que je dois étudier et signer. Je fais une grimace horrifiée. J'aime la lecture, mais pas ce type de lecture, surtout quand c'est en masse.

Nous récupérons tout. Il prend une pile plus lourde que la mienne pour être galant. Nous revenons à son bureau et nous nous réinstallons à nos places.

J'ai commencé à étudier les contrats quand il a interrompu ma lecture :

- Il fera très beau dès aujourd'hui d'après la météo, dit-il comme si on pouvait engager une conversation avec les yeux noués dans la paperasse.

Je note qu'il a une voix très particulière. Au même temps rauque et douce. Je pose les yeux sur lui une seconde et je réponds :

- Oui, mieux qu'hier.
- J'habite à Marseille depuis toujours et il est rare qu'en printemps, il fasse si beau et sans le mistral en plus !

Je ne dis rien et je me remets dans ma lecture. Je venais de m'installer dans la ville et je ne me connais pas en météo marseillaise, je ne pourrai pas échanger sur ça.

Il continue à me parler de la météo et des calanques pendant que je suis en train de lire. Je me dis que c'est sûrement quelqu'un de très sociable et un peu loquace quand même pour parler à ses clients autant.

- Vous habitez sur Marseille ?
- Oui.
- Vous vous y plaisez ?

Je ne dis rien mais j'essaie de formuler une réponse tout en essayant de ne pas perdre le fil de ma lecture. Je finis par lâcher un autre oui, mais ça m'a demandé de l'effort.

- Vous venez d'où ?
- C'est compliqué.

Je le regarde et je le vois intrigué. Je comprends que ça ne lui suffira pas alors je rajoute :

- De Tunis.
- J'aurais dit belge. Car vous avez un accent belge.
- Je suis née en Belgique.
- Ah ! Et ce n'est pas dur de travailler dans une banque ?
- Je survis.

Je ricane et je lève les yeux pour voir sa réaction. Il me dévisage comme une statuette. Ça me bouleverse alors je m'empresse de remettre les yeux dans mes feuilles.

- Vous avez l'air très jeune pour ce poste.
- Stagiaire.
- Pardon ?
- Pardonnez-moi, dis-je en relevant la tête vers lui. Je disais que je suis stagiaire à la banque. Je bafouille quand j'essaie de parler pendant que je fais autre chose.
- Evidemment que vous pouvez parler et lire au même temps !

Il a dit ça en faisant une expression attristée. Comme si ça pouvait lui rapporter quelque chose que je lui parle ou pas. Il se redresse dans son siège et marque une pause avant de reprendre les questions.

- Vous faites quoi comme études ?
- Je fais un master en droit des affaires, spécialité procédures bancaires.
- Un brillant avenir, sûrement.

Je hausse mes épaules, pas complètement convaincue mais flattée, et je me remets à lire.

Il continue à me faire la conversation. Il me parle de différents sujets rigolos et moi, j'écoute. Je hoche ma tête de temps en temps, et parfois il me fait rire aux éclats.

Je le trouve marrant et sympa comme avocat.

Je ne sais pas par quel sujet il est passé pour arriver aux transports en commun. Il me dit qu'il est actif dans une association de protection de l'environnement et qu'il trouve absurde le fait que les routes soient bouchées par les voitures pendant que les bus et les cars sont presque vides. Je le sentais s'agiter dans sa chaise, et bien que j'aie les yeux rivés sur ma paperasse, je sais qu'il est trop expressif. En effet, depuis qu'on discute, ses traits de visage exhibent tout. Ça se met en accord avec ses propos et ça révèle qu'il est une personne sincère.

Je ne veux pas le décevoir mais je lui avoue que je ne prends jamais les transports en commun.

Il me regarde sans oser un mot, alors je rajoute :

- J'ai ce qu'on appelle le mal des transports en commun. Ça me donne le vertige et des nausées.
- C'est vrai ?

Je suis vexée qu'il puisse prendre ça pour une blague.

- Oui, c'est très sérieux malheureusement. Je ne veux pas paraître fragile mais c'est la vérité.

Maintenant il a l'air de s'en vouloir d'avoir lâché cette question.

- Bizarrement quand je ne suis pas seule, par exemple dans un métro, et que je m'occupe par une conversation, je me sens très bien pendant tout le trajet. Il faut que je m'occupe par quelque chose, au moins par la lecture, sinon je regarde l'extérieur depuis les fenêtres et je me sens tout de suite pas bien.

Il n'a pas l'air d'avoir compris le principe de mon symptôme mais il est ravi d'entendre qu'il y a une bonne raison pour que je prenne la voiture.

Ça me touche et me fascine qu'il soit adhérent de ce genre de causes. Une cause honorée mais qui pèse.

- Je peux vous proposer une idée...

Je crains qu'il me propose d'opter pour le vélo. Je ne sais pas faire du vélo.

- Je peux vous accompagner dorénavant, si vous le voulez.

Je lève les yeux et il m'affiche un gros sourire.

Je n'arrive pas à décrypter si c'est une sérieuse proposition, mais je commence à me dire que la vraie raison qu'il soit aussi bavard c'est que je lui plais. Je n'en suis pas sûre mais ça me flatte déjà.

- Je craignais que vous me proposiez de faire du vélo.
- Pourquoi pas ? C'est une super idée !

- En fait... je ne sais pas faire du vélo.
- Je peux vous apprendre ! Propose-t-il en dissimulant son rire.
- C'est très gentil, merci. Ne vous donnez pas cette peine.

Je regrette tout de suite ce que j'ai dit. J'ai dû dire oui, même sur un ton de plaisanterie. Car je découvre en moi que l'idée de le voir en dehors de ce cabinet me tente bien fort.

Il ne rajoute rien alors je retourne à ma papperasse. Je signe le premier contrat sous le silence.

Je remets une mèche de mes cheveux derrière mon oreille et sens toujours son regard rivé sur moi pendant que je suis penchée sur mes feuilles.

J'ai toujours trouvé que les lunettes de soleil donnent un super pouvoir, celui de pouvoir scruter quelqu'un aussi longtemps qu'on veut, sans qu'on puisse deviner avec exactitude ce qu'on regarde. Mais là, c'est mieux. Je suis en train de lire, et avec les yeux occupés, je ne peux même pas essayer de vérifier.

Quand j'ai fini de tout signer, il prend tous les papiers, me remercie et les remet très délicatement dans un tiroir tout en gardant son regard stabilisé sur moi. Comme s'il attendait que je lui remette autre chose.

Dans ma tête le temps s'est suspendu jusqu'à ce que le tiroir claque.

Il écrit quelque chose sur un post-it qu'il pose entre nous, au milieu du bureau à la surface exagérée.

- C'est mon numéro de portable.

Je me déverse presque sur le bureau pour pouvoir saisir le bout de papier. Je le mets dans ma sacoche pendant qu'il profite de ces derniers instants pour me contempler.

Il m'accompagne jusqu'à la porte de son bureau. On se souhaite une bonne soirée et on se dit au revoir.

Une fois dehors, je me rends compte de ce que ça pourrait signifier, le fait qu'il m'a livré son numéro de portable. Surtout qu'il a un numéro fixe joignable. C'était même lui qui a décroché quand j'ai appelé pour prendre rendez-vous.

J'esquisse un sourire et je prends la décision d'emprunter les transports en commun à chaque fois que je ne suis pas en retard.

3. Leila

Au cours de la semaine entre mon premier rendez-vous avec monsieur Beauville et le deuxième, j'ai réalisé l'effet qu'il a produit sur moi. J'ai commencé par le déni puis je suis passée par toutes les étapes suivantes, une à une graduellement, et je suis arrivée à l'acceptation à l'instant où je l'ai revu. Comme ça, je suis fixée dès qu'il m'est prescrit de l'être.

J'étais dans la salle d'attente ornée d'instruments de musique, les yeux rivés sur la porte de son bureau quand il en a surgi et que ses traits se sont instantanément adoucis.

Il avait l'air harassé par une grosse journée et moi, je l'avais illuminé.

J'ai tout de suite compris à la revue de ce visage et au plaisir de voir sa réaction, que je l'aime. Ça a été bon et terrible au même temps.

Le même genre de sensations que m'ont procuré les deux barres de chocolat que j'ai mangées cet après-midi pour me rassurer à propos de cette consultation. Plaisir et sottise.

Mes sentiments me feront subir des séquelles et ça ne marchera pas. J'en suis certaine. Quand j'ai un pressentiment, il est souvent juste. Puis en ce sujet, je ne risque pas de me tromper. Si ce n'est pas lui qui me brisera le cœur, je vois déjà mes parents se faire un mal fou pour nous séparer. Ma mère simulera une crise cardiaque et mon père, plus créatif, trouvera des idées encore plus démentes.

C'est alors en imaginant les scénarios possibles que je serre la main de Lucas. Il me dit un bonjour joyeux. Je lui dis un bonjour qui sonne sec. Je réalise que le fait que j'ai l'air ailleurs l'ait désappointé. Il s'est repris, il a vite fait disparaître son sourire et il a ajusté le col de sa chemise.

Je me dis que c'est vraiment ridicule combien les apparences peuvent amener en illusions.

Il ne sait pas qu'hier soir j'ai eu l'idée de venir habillée dans le même style indien du T-shirt dans lequel je suis venue la première fois. Tout ce que je possède d'autre dans ce même genre

est un pull sale, alors j'ai dû le laver et le mettre sur le radiateur pour sécher. Il ne fait pas frais mais je l'ai allumé juste pour servir de séchoir, et j'ai très mal dormi dans la chaleur.

Il ne sait pas qu'il a glissé pendant la nuit et que ce matin, je l'ai trouvé par terre. Il était resté tellement trempé, j'ai pu encore l'essorer.

Il ne sait pas que je l'ai quand même porté, au risque de tomber malade, et qu'il a séché sur moi pendant la journée. Il ne sait pas que j'ai fait tout ça juste pour lui faire le plaisir de me voir dedans si jamais ça a été le style particulier du T-shirt qui lui a plu l'autre jour, enfin si quelque chose lui a plu en moi et que je ne me raconte pas des histoires.

Et tout ce qu'il a vu c'est que je ne lui ai pas dit bonjour de façon très enthousiasmée.

Il m'invite dans son bureau et me suit. Je m'assois sans qu'il ne m'y invite. Il contourne son bureau pour s'asseoir lui aussi, et j'ai l'occasion de voir qu'il s'est habillé de façon plus classique aujourd'hui.

Il passe sa main dans ses cheveux dans un geste captivant et me demande si ça va. Je lui dis que ça va et j'oublie de lui poser la même question. Quand je m'en rends compte, il est trop tard. Ça ferait bizarre de lui poser la question après un blanc. Il y a en effet un silence où nous ne disons rien, mais plaisamment, ce n'est pas inconfortable. Nos regards s'éternisent jusqu'à ce que je finisse par comprendre que je n'ai pas bien interprété sa question, car il souhaitait plutôt savoir l'état d'avancement des démarches.

Je me sens gênée. J'ouvre ma sacoche. Je sors une pile de papiers et je lui raconte ce que c'est. Ça a été un discours génial. Jamais, je n'ai pu décrire un cas aussi compliqué que ce qu'expliquent ces papiers avec autant de précision et de simplicité. Même pas durant les examens. Il faut dire que j'en ai fait des efforts pour paraître calme et compétente.

Il ne me félicite pas mais je vois que je l'ai impressionné.

On échange sur le cas pendant toute l'heure du rendez-vous, et cette fois à mon grand soulagement, il n'y a rien à lire ou à signer.

Quand on en a fini, il se met à me raconter comment il a intégré une association d'avocats militante pour l'environnement et comment il a pu se financer pour avoir ce cabinet. Je trouve alors l'occasion de lui parler de musique.

- C'est très original, la décoration de la salle d'attente. Vous aimez la musique ?

Il a l'air tout content quand il me répond avec un gros oui d'un enfant à qui on a demandé s'il veut une glace.

- J'apprends à jouer la guitare depuis cinq ans. J'avais trente ans quand j'ai commencé et ce n'est pas un âge favorable pour débiter un instrument. Au départ, j'avais juste

l'intention d'enseigner à mes enfants la musique, une fois que je l'aurais apprise. Alice, six ans et Titouan, cinq ans. Je trouve important de leur transmettre quelque chose. Ils ne voudraient pas apprendre le solfège et moi non plus, alors je me construis. Je suis autodidacte et je voudrais leur apprendre comment le devenir. J'espère que c'est parce qu'ils sont encore trop jeunes qu'ils ne s'y intéressent pas encore. En fait, dès que je m'y mets, ils viennent toucher les cordes, alors ça ne fait plus de son... vous savez comment...

- Oui, les cordes ne vibrent plus.
- Oui, alors, j'avance peu.

Alors il a trente-cinq ans. Je suis de treize ans sa cadette. Il a des enfants. Une femme aussi très probablement. Il ne m'a pas laissé beaucoup de temps pour me réjouir d'avoir trouvé un point en commun entre nous.

C'est avec une expression figée que je balbutie que je joue au piano et que je suis autodidacte aussi. C'est à se demander si je ne mens pas juste pour impressionner. Il a l'air convaincu pourtant. Il s'exclame en me disant que c'est génial. Il ne me prend pas pour une mythomane assoiffée de reconnaissance mais il a remarqué que quelque chose ne va pas.

Je reprends alors la conversation en lui disant que j'aime faire des reprises, que j'écoute des chansons tubes et j'en fais d'autres versions plus classiques. Il veut savoir si je lis des partitions ou si je devine les notes. Je dis que je j'improvise en écoutant. Il est ravi d'entendre ça parce que c'est ce qu'il essaie de faire, lui aussi.

Je ne souligne pas que ce que je fais ne sont pas des essais et que j'y arrive très bien avec grande fluidité. Ça ferait trop arrogante et je serais obligée de rajouter la vraie difficulté pour moi qui se trouve au niveau technique.

Je saute au sujet de la peinture. Il fait un oh, pour m'encourager à continuer. Je rajoute que je fais des miniatures. Il fait un humm intéressé. Je suis presque certaine qu'il ne sait pas ce que c'est vu son expression. Je rajoute alors que c'est de la peinture arabe très médiévale. Il lâche un autre oh.

Je me sens moins tendue. J'arrive même à sourire et je lui dis que je prépare ma première expo à Tunis. Il rigole et s'excuse de ne pas pouvoir venir, puis il me demande c'est pour quand. Il est intrigué d'entendre que je ne sais pas.

C'est normal, il ne sait pas qu'à Tunis les choses, même les plus importantes, s'organisent sans beaucoup d'organisation.

- Racontez-moi, comment c'est à Tunis ?

- Ça a une carence en verdure. Les forêts sont abattues pour laisser place à l'urbanisme hasardeux, mais c'est une très belle ville. C'est une très belle ville et les tunisois ne se rendent pas compte à quel point.
- Dîtes-moi à quel point.
- Au point que j'ai toujours envie de la peindre !
- Et on y fait très peu de vélo ?
- C'est ça. C'est tout le contraire de Lyon ou d'Amsterdam.

Il incline sa tête et me fait un regard étincelé comme si le fait de ne pas savoir faire du vélo était le trait le plus attrayant au monde chez une fille. J'en baisse les yeux.

- Comment c'est la mer à Tunis ?
- L'eau est plus transparente qu'ici... ici l'eau est opaque et reflète la lumière. On peut voir clairement le reflet d'un bateau sur la surface de l'eau mais pas le fond. C'est le contraire de la mer à Tunis, qui est beaucoup plus claire. Je ne sais pas comment vous expliquer mais c'est flagrant comme différence, et si vous aurez un jour l'occasion de voir de vos propres yeux, vous comprendrez ce que j'essaie de vous décrire.
- Humm...
- L'eau est aussi plus salée et on a plus du mal à plonger sous l'eau... on est vite extrait à la surface. On risque moins la noyade ! Quand j'essaie de m'introduire complètement sous l'eau, je sens une force énorme qui me rejette et qui ne me laisse pas m'enfoncer. La mer se comporte d'une autre façon sur les deux rives de la méditerranée.

Je ne sais pas combien bien je me suis exprimée, ou pas. J'ai beaucoup d'autres choses à lui dire sur Tunis, mais il ne m'en réclame pas plus.

Je lui demande si je dois lui laisser les papiers en partant. Il me dit oui. Je lui souris. Il me sourit. Je n'ai pas envie de partir. Je lâche un petit soupir. Il fait de même puis il me demande :

- Que faites vous ce weekend ?

Ce que j'entends c'est qu'il veut savoir si je suis disponible pour lui ce weekend. Ce n'est pas similaire, mais c'est l'interprétation d'une ouïe d'amoureuse.

J'espère que ça débouchera sur une invitation. J'ai plein de choses prévues. Mais je veux annuler tout si c'est pour le voir. Ma petite capacité de réflexion rétrécit. C'est une réflexion d'un pot de yaourt. Je n'arrive pas à juger si c'est raisonnable de dire que je n'ai rien. Tout ce qui sort c'est un long « baaahh ». Comme un agneau. C'est d'ailleurs ce que je deviens. Il trouve ça rigolo et attendrissant. Il répète mon « baaahh » après moi. Il me sourit et me sent indécise. Peut-être que j'ai prévu quelque chose qui ne s'est pas encore confirmée, il n'en sait rien.

En attendant ma réponse qui tarde à venir, il commence à me parler d'une expo qui sera lancée au Mucem ce weekend. Il en parle comme un critique d'arts. Au bout de trois minutes, je sais sur cette expo plus que sur mon propre expo. Je sais le cadre du projet dans lequel ce sera fait, le style des œuvres, les artistes, les acteurs publics et territoriaux, les sponsors, les donneurs de subventions...

Je ne sais pas s'il veut m'y inviter, et ça c'est le plus important à savoir.

Ma réponse finit par se révéler.

- Je n'ai rien prévu pour ce weekend.

Et je reste suspendue en attente d'une éventuelle invitation.

Rien ne vient.

Je lui demande s'il va à cette expo. Il hausse les épaules et me dit tout simplement :

- Je n'ai pas la garde des enfants cette semaine. Je vais camper dans les calanques de Cassis avec des amis.

Au moins, j'ai su qu'il est séparé.

Je me lève et il m'accompagne jusqu'à la porte où il me serre la main.

- Mademoiselle Benyaghlene, dit-il en guise d'au revoir.

Jamais un français n'avait pu prononcer aussi bien mon nom. Même mes amis d'enfance l'écorchent toujours, comme la peau d'une pomme de terre. Il l'a tellement bien prononcé, je suis presque persuadée qu'il s'était longtemps entraîné. Le G et le H forment ensemble tout simplement un R. Aucun français "de souche" n'est foutu de le savoir. Et dans le tout, c'est un nom arabe bien tordu. S'en souvenir et le bafouiller aurait été déjà trop bien.

Je rentre comblée.

C'est presque aussi bien que s'il m'avait invitée à cette expo.

Je ne sais pas si j'ai bien fait. Je suis trop heureuse pour pouvoir juger. Je lui ai envoyé un mail bref et pas très formel avec un enregistrement audio d'une reprise que je joue. La reprise de "Every breath you take" de *The Police*.

J'ai signé mon mail par "Leila, votre cliente qui ne sait pas faire du vélo".

4. Leila

On est au jour du troisième rendez-vous. Lucas n'a pas répondu à mon mail et je le vis mal. Je me demande ce qui m'a prise quand j'ai envoyé ça à l'avocat de la banque où je travaille.

La dernière semaine a été fatigante. Toutes les nuits, comme si je portais en moi un réveil intégré, je me réveille à quatre heures du matin. Quatre heures précises ou moins cinq ou moins dix mais jamais moins quinze. Je ne sais pas par quel mécanisme, mais ça a été comme ça. J'ai toujours sommeil et je veux me rendormir, mais je n'y arrive pas. Alors je regarde le plafond de ma chambre et je réfléchis à des questions existentielles que je ne me pose jamais durant le jour.

Une seule fois, je suis arrivée à me rendormir. C'était hier soir. Mais j'ai été harcelée par une série incessante de rêves. De très beaux songes. Si on les prend un à un, chacun est féérique, alors que dans l'ensemble ce sont des cauchemars.

C'était la première fois que je fais l'expérience de rêves pareils. Sans personnes, sans paysages, sans décors, sans rien. La série de rêves de cette nuit se définissaient et s'établissaient entièrement dans un écran d'ordinateur. Tout ce que j'y voyais c'était ma boîte de réception qui m'annonce un mail de Lucas. Je l'ouvre puis je le lis et le relis. Je ne me rappelle pas exactement des mots employés dans ses mails, mais en gros monsieur Beauville trouve que je suis talentueuse et fascinante et il veut m'inviter quelque part pour qu'on puisse parler de ma musique.

Je suis contente et excitée jusqu'à ce que je me réveille. Sans doute sous l'effet d'hyperesthésie du bonheur. Bref retour à la réalité où je me sens un peu pathétique, puis je me rendors pour me refaire le même rêve. En tout cinq ou vingt fois, je ne sais plus. Ce dont je me rappelle très bien, c'est que chaque mail me rendait trop réjouie que ça finisse par une invitation au cinéma ou à une exposition ou par la proposition de camper dans une calanque.

Il y en a un qui n'a pas retenu toute mon attention et que j'ai lu sans trop d'intérêt car je savais que c'était irréal. J'avais tellement été embrouillée cette nuit par les mails de monsieur Beauville que pendant un numéro de la série, j'avais la conviction que j'avais déjà reçu le mail "réel" pendant la journée et que j'étais en train de reconstituer ça dans un rêve. A mon réveil, le soleil s'était déjà levé et j'avais eu la plus grosse dose de pathétique de la nuit.

Cet homme ne sait vraiment rien de ce que j'ai vécu. A notre retrouvaille, il s'excuse et me dit tout bonnement qu'il a vu mon mail mais qu'il n'a pas eu le temps d'écouter mon enregistrement. J'ai halluciné. Cet enregistrement ne dure pas cinq minutes.

Mais bon, monsieur Beauville est un avocat très débordé et sollicité en ce moment et il écouterait ma chanson dès qu'il finira sa contribution dans une conférence mondiale au nom anglais bien entortillé. Et je suis enflammée de l'entendre bien le prononcer.

Pendant que nous parlons de la banque, il remarque que je ne suis pas comme d'habitude. Moi-même je ne sais pas ce que j'ai, jusqu'à ce qu'il met un nom là-dessus.

Il a regardé le mur derrière moi et il a agité les bras dans un geste d'ouverture. Ou aussi d'une poule qui essaie de pondre un œuf. Puis, il a dit :

- Je vous sens désorientée aujourd'hui !

C'était bien pondu. J'étais ça. Désorientée.

Je ne veux pas lui parler d'autre chose à part le cas de la banque, pour lui afficher le minimum de ma désorientation. Mais il insiste, et il veut avoir de mes nouvelles et savoir pourquoi je ne lui parle pas de ce qui me tracasse. J'ai beau lui dire qu'il n'y a rien, il ne veut pas me croire. Ça me plaît beaucoup. Après tout c'est l'avocat de ma banque, ce n'est ni un ami ni un psychologue, je ne lui dois rien de mes états d'âme. Mais il arrive à décrypter ce que je sens et il veut en savoir plus. Il s'intéresse à moi, quoi !

Quand nous avons fini notre heure, il saute du sujet des banques et de l'environnement aux pays qu'il a visités et qui ont gardé leurs natures. Puis il se met à me parler de ses parents qui habitent dans la Guadeloupe depuis leur retraite. Il dit que quand ils viennent en France ils lui demandent beaucoup d'attention, qu'il doit se libérer pour eux. Il les décrit d'envahissants mais il affirme que ça lui fait plaisir. Ils sont justement venus pour l'anniversaire de sa fille demain et sa sœur aussi est venue de l'Australie. Il ajoute que d'habitude ils ne tiennent pas à être présents même pas pour Noël puis il répète que ça lui fait plaisir.

Il s'arrête un instant, peut-être pour voir s'il ne m'ennuie pas. Mais pas du tout. Je l'écoute avec toute l'attention qu'il m'est possible d'avoir quand je réfléchis au même temps que j'écoute.

En effet, j'essaie de donner une explication à ce qui est en train de se passer. Quand même, je n'ai jamais vu un taux d'ouverture pareil de la part d'une personne à qui j'ai été juste la cliente. Dois-je interpréter ça comme la preuve qu'il m'aime aussi ?

En Tunisie, les gens adorent faire la conversation. Ça parle beaucoup et ça veut tout savoir des derniers potins et de tout de ce qui ne lui concerne pas. Sans égal, ce sont les employées des salons de coiffure qui bavardent le plus.

La plus bavarde de toutes c'est tata Halima. Elle m'avait parlé une fois de ce que sa belle-mère lui fait endurer. Habitant dans l'étage juste au-dessous de sa belle-mère veuve, son couple vit sous les malveillances de la vieille dame qui manque de compagnie depuis la mort de son mari et qui veut reprendre son fils chez elle, d'après ce qu'elle avait raconté.

C'était une drôle d'histoire. Une française qui veut reprendre son fils quinquagénaire chez elle, ça ne risque pas d'arriver.

Tout de même j'ai été sa cliente pendant cinq étés consécutifs avant qu'elle ne me raconte ça. Le Brushing ne coûte pas trois euros à Tunis alors je vais chez le coiffeur tous les quatre jours. Vu le temps qu'on avait passé ensemble, on aurait pu devenir copines si elle avait mon âge.

Une chose est sûre monsieur Beauville ratatinerait toutes les employées de toutes les salons de coiffure tunisiens dans un championnat de Qui Est Le Plus Bavard.

Après s'être assuré que je veux bien l'écouter, il redémarre pour me raconter un peu de son enfance.

Les parents du petit Lucas ne sont pas très attentionnés. Ils sont absents et absorbés par leurs commerces dans la cosmétique qu'ils gèrent ensemble. Sa sœur aînée ne joue pas avec lui car c'est un garçon et il n'aime donc pas les poupées.

Il est né à Marseille et a vécu son enfance à Marseille. Devenu un étudiant, il s'éloigne un tout petit peu. Il va à Aix-en-Provence où il accumule les années d'études dans la faculté de droit et dans les sciences po.

Il n'aime pas trop bouger. Il s'est toujours stabilisé dans un seul département. Les Bouches-du-Rhône aujourd'hui, demain et toujours. C'est pourquoi il ne comprend pas pourquoi sa sœur s'est faite une carrière dans le commerce international et comment elle arrive à apprécier une vie qui se passe chaque année dans un pays différent. Il ne comprend pas non plus ses parents qui ont tout quitté pour la Guadeloupe, vendant leur maison et leurs commerces. Surtout que, de nature laborieuse, ils sont finalement excédés par l'inactivité et le repos sur des plages à longueur des journées.

Il me confie plus et ça devient encore plus embrasant d'espoir. Ma désorientation est partie. J'interagis avec lui et je l'encourage à continuer. Je suis ravie, très ravie qu'il se révèle comme ça.

Je lui demande ce qu'il a préparé pour l'anniversaire de sa fille demain. Il me dit qu'il lui prépare une grosse fête au thème du film Toy Story. Il a fait appel à un traiteur et à une boîte événementiel. Le top du top, il dit. Puis, la concurrence est rude avec sa mère à chaque anniversaire et aux vacances.

L'anniversaire de Titouan s'est passé au début du même mois et sa mère lui a offert un cadeau très nul. Je lui demande ce que c'est. Il lève ses deux mains dans un geste d'incompréhension et d'impuissance et s'exclame : « une valise ! »

Je n'ose pas commenter. C'est vrai qu'on offre normalement un jouet qui fait plaisir à un enfant de cinq ans. Il explique ce choix en disant qu'ils voyagent beaucoup, mais ce n'est toujours pas judicieux. Sa fille Alice appréhende que peut-être elle aura elle aussi une valise, et elle n'en veut pas. Alors elle veut la permission de son père pour demander un cadeau précis à sa mère, mais c'est trop tard, sa valise est déjà achetée. Une version Mickey pour Titouan et une version Minnie pour elle.

Il n'avait pas écouté mon enregistrement mais je suis assouvie. Nous avons rigolé et il m'a confié des choses. Je commence même à oser espérer.

5. Leila

Il s'appelle Faker et il ne marche pas, il se déhanche. Il a les yeux et les cheveux noirs ébène, le teint métissé et toute une armée de demoiselles à ses trousses. Elevé par son père mauritanien qui fait ce qu'il peut tout en ne pouvant rien à sa maladresse, Faker a été produit affranchi et frivole. Il se carbure avec l'intérêt que les filles ont pour lui et c'est la raison pour laquelle je l'avais quitté en lui envoyant un texto un soir où on ne se trouvait même pas sur le même continent. Il ne pouvait même pas se déplacer pour demander des explications. Il est le type qui demande toujours des explications même quand il les a apprises par cœur tellement elles ont été réécoutes.

Nous sommes restés quatre ans ensemble et je l'avais rencontré avant qu'il ne devienne un tas d'appétit et de manque de regards désireux venant de différentes personnes.

Nous ne sommes pas vus depuis presque un an et ce soir il m'a surprise devant ma banque quand j'en suis sortie. La revue de ses traits finement façonnés hérités de son ascendance russe et ses couleurs du sud m'auraient fait beaucoup d'effet si je n'étais pas habitée par un autre. Néanmoins, il m'a beaucoup manqué. Nous prenons un café et nous nous racontons les avancements ou les reculs dans nos vies. Il insiste sur le fait qu'il est moins heureux depuis presque un an. Je suis supposée comprendre toute seule que ça coïncide avec notre date de rupture.

- Tu manques terriblement à ma vie Leila, finit-il par lâcher quand il a compris que j'ai l'intention de ne pas parler de nous en tant qu'ancien couple.

Je ne sais plus ce que j'ai répondu. Je ne m'en sors pas très bien, de ce genre de situations.

Plus tard, il m'a raccompagnée jusqu'à ma résidence où on s'est quittés. On s'est dit au revoir et on a tous les deux entendu adieu.

Ce que j'ai appris de cette soirée c'est que Lucas Beauville manque terriblement à ma vie. Au moment où Faker a dit la même phrase en s'adressant à moi, j'ai compris que je dois dire ça à mon tour en m'adressant à l'avocat de ma banque.

Je n'ai pas pu être réceptive avec cet homme toujours éperdument amoureux et qui m'avait trompée maintes fois. Mais j'ai été confondue. J'ai identifié en lui les mêmes choses que produit l'avocat de ma banque en moi. Au fin fond de mon être se trouve un fossé que je suis censée remplir avec l'amour mais je le remplis en travaillant dur en banque et sur mon mémoire.

Lucas m'avait donné un numéro et je n'en ai rien fait. C'est probablement son numéro professionnel. Ce qui est certain, c'est que je n'en ferai rien ce soir. Car il est vingt et une heures et on a un rendez-vous demain. Le dernier rendez-vous.

Je suis quelqu'un de très prudent. Je pense plus au lendemain. Je calcule tout en long terme. Je ne crois qu'au bonheur lointain. Je sais que tout sera toujours su à la fin. Je sais que je finirai avec l'homme de ma vie. Je sais que tout est déjà tracé. Du coup je laisse les choses aller comme bon leur semble. Je laisse aller et je sais que ça ira comme il le faudra, et c'est tout ce dont je tire ma force. Je maintiens cette force pour pouvoir tenir pour lui, et non pas parce que je l'ignore.

Je n'en sais rien, oui, mais je le considère avec méfiance comme une cause déjà perdue et il est parfois plus satisfaisant de ne pas avoir raison.

Durant les neuf rendez-vous qu'on a eus, j'ai appris sur lui et il a appris sur moi des choses que des gens qu'on côtoie tous les jours ne savent pas.

Je connais des épisodes de son enfance, de sa jeunesse et de son présent.

Je connais sa personnalité très singulière. Il dit qu'on le juge flegmatique, mais la réalité c'est qu'il est enflammé, le sang chaud. Démonstratif et très présent avec ses enfants et les gens qu'il aime. Très sûr de lui, à un point déstabilisant. Très sujet à l'ennui, il veut se faire un lot d'expériences pendant ses virées de weekend, rien de malsain. De quoi se faire une vie animée et ambulante. En tout cas, par rapport à la mienne.

Je sais plein de choses qu'on ne sait pas normalement sur son avocat. Je sais que sa couleur préférée est le bleu électrique. Je sais qu'il aime conduire seul la nuit sur une autoroute déserte. Improviser des recettes même s'il dit qu'elles ne sont pas très bonnes. Le thé infusion à la cannelle et aux pommes. Les jeux de société. Le chocolat noir et les pâtisseries orientales. La randonnée. Le camping. Chanter quand il est seul. Pink Floyd. L'odeur de rouille qu'il a sur les doigts après avoir joué deux heures de suite à sa guitare acoustique. L'odeur du parchemin neuf des revues dont il s'approvisionne quotidiennement. Autant que l'odeur des très vieux et très

chers manuscrits de droit du début du siècle dernier qu'il possède. La senteur de vanille noire aussi, qui est celle de mon parfum. Ça, il a dû le dire parce qu'il l'a remarqué.

On ne connaît pas trente-cinq ans de vie en neuf consultations, mais c'est déjà grand-chose. Je veux le connaître mieux. Le connaître tout entier.

Durant toute escapade, à chaque fois qu'il défend une affaire, qu'il commet une petite folie ou qu'il se tient droit, je veux être là. Je veux être là quand il laisse parler son visage très expressif, quand il soutient ses paroles en agitant ses bras et quand il a l'air offusqué comme quand il a l'air réjoui. J'ai envie d'être toujours là avec lui et tout savoir de lui.

Des fois, j'essaie d'imaginer ses enfants. Il les décrit comme les plus douces petites créatures du monde alors je les imagine comme telles. Du haut de mes vingt-deux ans, si on devient un couple lui et moi, je suis prête à les materner même s'ils s'avèrent être des petits monstres.

Des fois, je sens de l'amertume. Car il me raconte une vie heureuse alors que je n'y suis pas.

L'idée qu'après le dernier rendez-vous, je ne le reverrai peut-être plus jamais me terrifie.

Je veux bien devenir, pendant le dernier rendez-vous, une fille avec de l'audace. Avec assez de courage pour dire n'importe quoi. Oser un tout petit mot qui lui ferait signe. Même si je risque l'asphyxie juste après.

Mais s'il ne dit rien, je ne dirai rien. Je sais que je peux me contrer au point de partir de son bureau sans même me retourner

Je saurai m'écraser le cœur encore mieux avec des semaines de repliement.

J'ai déjà planifié dans ma tête une série de films tristes à revoir en boucle et je me vois déjà en train de me goinfrer de nourriture peu saine.

6. Leila

Aujourd'hui, c'est le jour du dixième et dernier rendez-vous. Je fais un petit effort sur mon apparence pour lui laisser un bon souvenir. Je ne suis pas allée jusqu'à porter des talons mais une copine s'est portée volontaire pour me boucler les cheveux. Au lieu de mettre mon rouge à lèvres nude du quotidien, cette fois, je ne mets rien. Mes lèvres sont plus roses sans.

Je quitte la banque avec beaucoup d'avance pour aller au rendez-vous.

J'arrive au moment où un client est parti. J'ai alors peur de tomber directement sur Lucas en train de faire entrer son client suivant. Je ne veux pas le voir tout de suite. J'ai besoin d'un moment de préparation. Je suis alors soulagée de trouver la porte de son bureau fermée.

J'étais en train de reconsidérer mes chances quand il a ouvert sa porte. Je suis assise juste en face. Il me regarde et je le regarde mais on ne se dit pas bonjour.

Il reste au pied de sa porte quelques secondes puis il recule d'un pas sans arrêter de me fixer. De nouveau à l'intérieur, il regarde vers le mur à sa droite puis il se retourne vers moi.

- Bon-jour, dis-je en séparant bien les deux syllabes.

Ça reflétait de l'intrigue.

Il répond à mon bonjour. Il ne dit rien après jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il ferait mieux d'expliquer.

- Vous êtes en avance et le client de maintenant est en retard. Je réfléchis si c'est une bonne idée de vous faire entrer avant lui.

J'écoute ça et je me dis qu'il est adorablement fou.

Il regarde une deuxième fois vers le mur à sa droite et je vois qu'une horloge y est accrochée.

- Je lui ai laissé un message et il ne rappelle pas, rajoute-t-il comme si je cachais ce monsieur dans ma poche et que c'était à moi de le lui livrer.

Je souris et je hoche la tête, incapable de l'aider.

Il se décide finalement à me faire entrer.

Avant que je ne m'assoie, il me dit qu'il a écouté l'enregistrement que je lui ai envoyé huit semaines plus tôt. Je suis très contente d'entendre qu'il l'a réécouté plusieurs fois tellement ça lui a plu. Mais je ne comprends pas pourquoi il me demande pourquoi cette chanson.

- J'ai écouté aussi la chanson originale. Je préfère votre version. Mais y-a-t-il une raison pour... ce choix ?

La version originale contient des paroles. Des paroles romantiques. Je n'avais pas pensé qu'il pourrait y chercher un message.

J'essaie de contenir ma frayeur, je hausse les épaules et je lui dis que j'aime juste la mélodie. Je ne sais pas si je préfère qu'il me croie ou pas.

Pendant qu'on parle du cas de la banque, même avec mes connaissances de stagiaire, je me dis que ces dix consultations ne sont pas suffisantes. Il reste beaucoup d'éléments à approfondir et des clauses dont on n'a même pas discuté. Mais bon je n'y peux rien. Il n'y aura pas que le projet à quoi monsieur Beauville manquera.

- Ça va mieux avec votre père ?

Je me donne un moment de réflexion. En effet, ça n'allait pas super bien avec papa, mais je ne me rappelle pas le lui avoir dit.

- Vous êtes au courant de quoi ?
- Mais vous m'avez raconté que vous ne vous êtes pas parlé depuis quelque temps... que ça vous fait de la peine...

Je lui en ai parlé et je ne m'en rappelle plus du tout. Je suis impressionnée. Impressionnée par son pouvoir de confident. Je peux donc rajouter une excellente raison pour mes sentiments envers cet homme. Moi qui suis d'habitude renfermée sur mes petits problèmes, je me dévoile face à l'avocat de ma banque. C'est quelque chose. J'en suis troublée et en réaction, je me cache derrière mes mains et me mets à rire. Et ça l'a interrompu au milieu de sa phrase.

Quand je sors de derrière mes mains, je découvre qu'il a l'air vexé. Je m'empresse de m'excuser et de lui expliquer que je ne me rappelle pas lui avoir raconté ça. Il m'assure que si, un peu sur la défensive.

- Je vous crois. Même si je ne m'en rappelle toujours pas et que d'habitude je ne fais pas ce genre de confidences.

Je ne vois pas que j'ai arrangé la situation. Lucas n'a pas l'air rassuré. J'ai très peur d'avoir freiné quelque chose. Pour nous détendre tous les deux, je dis un truc pour rigoler que je regrette aussitôt :

- Dîtes, vous n'enquêtez pas sur moi, n'est-ce pas ?

Visiblement ça ne l'a pas détendu. Il a un fantôme de sourire sur les lèvres. Ça me fait de la peine de le voir comme ça. Je m'en veux d'avoir créé ce malaise. C'est notre dernier rendez-vous et je n'en profite pas.

Il veut revenir au projet de la banque. Ça me va. Ça nous occupe un moment. Parallèlement, j'essaie d'évaluer mes chances et de deviner ce que je peux faire dans le peu de temps qui reste pour les améliorer. C'est la dernière consultation. Après, je ne serai plus sa cliente. Aucune sorte de déontologie ne nous empêchera d'être ensemble si on veut. A part celle connue par mes parents. Mais je m'en fiche.

Puis de façon parachutée, après avoir presque fini et pendant qu'il prépare l'impression du dernier bilan, il me dit qu'une cliente lui a offert un livre 'super captivant'.

Je n'ai pas aimé ce que j'ai entendu et je ne sais pas comment réagir. J'ai tout simplement attendu qu'il me dise la suite.

- C'était après lui avoir réglé une affaire. Et elle voulait m'offrir quelque chose.

Je ne connais pas cette dame mais je la déteste.

Je lui demande le titre du bouquin. Il fixe un point au plafond et semble réfléchir. Puis, il se lève et il va chercher un livre dans une bibliothèque derrière lui. Il me le rapporte, l'air satisfait. Je le prends en simulant un air intéressé. Je ne lis pas le titre. Le livre est dans mes mains et je n'en vois même pas l'aspect car une seule chose m'intéresse. Je le feuillète et je cherche un mot qu'a laissé normalement cette dame détestable à l'homme que j'aime. J'ai fouillé tous les coins et j'ai pris mon temps pendant que monsieur Beauville se demande ce que je fais. Aucun mot n'a été écrit à la main sur ce truc.

Je ne comprends pas comment on offrirait un livre à quelqu'un sans lui écrire un mot dedans. Je ne comprends pas comment on pourrait oublier le titre d'un livre qu'on est en train de lire et qu'on trouve captivant. Et je ne sais pas comment je dois interpréter tout ça.

- Vous vous racontiez vos vies... comme avec moi ? lui demandé-je en lui remettant le livre.

Il s'est lentement redressé dans sa chaise avant de me répondre avec le ton grave utilisé par les spécialistes interviewés dans les documentaires que j'adore regarder :

- En fait, c'est nécessaire au bon déroulement des consultations. Je fais ça avec tous les clients. On se confie des choses un peu intimes pour instaurer un climat de confiance.

Je n'ai pas pu croire à ce qu'il m'a dit. Ça m'a complètement interloquée. Ce n'est pas sous l'effet de mes espérances et de mes sentiments que je dis ça, mais il n'y a pas moyen qu'un

avocat se permette de faire ça. Ce n'est pas professionnel et les clients ne se laisseront pas faire. Puis, il n'est pas censé avoir du temps pour.

Il essaie de sourire pendant que je lui fais une tête abasourdie. J'ai peur qu'il se sente offensé alors j'essaie de me contrôler.

Il a sûrement saisi ce qui se passe dans ma tête car il a balbutié avec très peu d'assurance que voilà comment il essaie de faire. Il faisait référence à la prétendue méthode d'instauration de confiance. C'est la première fois que je note un manque d'assurance chez lui.

Je me dis qu'une interprétation raisonnable de tout ça serait qu'il veut éloigner de ma tête une idée. Une idée précise. Celle où je lui plais.

Mes pensées sont interrompues par le son de l'imprimante qui annonce la fin de l'impression. Le dernier bilan est prêt.

J'ai envie qu'il me donne ce bilan et qu'il me laisse quitter ce bureau. Il est devant moi mais il me manque déjà. Je veux quitter ce lieu car ce n'est simplement pas ici que je veux le voir.

- Alors je vous disais que mes clients et moi avons une relation que nous gardons professionnelle et proche au même temps. J'ai des clients avec qui je garde contact et qui m'appellent quotidiennement juste pour avoir de mes nouvelles. Il y en a même qui viennent me rendre visite et je suis toujours heureux de les recevoir.

C'est un homme fort sympa mais je doute que ses clients le rappellent et le revoient. J'ai rarement reçu de cadeaux de la part de mes proches sans qu'il y ait une occasion particulière et mes amis qui déménagent coupent tous graduellement contact. Mais monsieur Beauville me raconte qu'en France les clients ordinaires sont tenus d'avoir quotidiennement les nouvelles de leurs avocats et leur offrent aussi des cadeaux.

Puis, je réalise tout. C'est évident qu'il invente ça pour que je vienne le revoir.

Il veut me revoir !

C'est avec des feux d'artifice dans la tête que je prends le bilan qu'il me tend. J'en lis quelques lignes et je suis surprise de découvrir que d'après lui, le projet peut être lancé et il ne recommande pas la prescription d'autres consultations.

Ce n'est pas ce qu'il aurait écrit s'il avait envie de me voir, surtout que je pense personnellement qu'il faut d'autres consultations.

Je reste un moment scrutant le bilan, essayant littéralement de lire entre les lignes.

- Ça va ?
- Oui, merci.

J'ai toujours le regard figé sur ce bilan quand je lui ai répondu. Puis je lève les yeux vers lui. Il a l'air malheureux. Je ne sais pas si c'est à cause d'un gros problème qu'il ne m'a pas déballé ou à cause de mon départ. Si mon départ peut produire un chagrin aussi visible, c'est qu'il tient fort à moi. Mais s'il tient fort à moi, il devrait être capable de me dire qu'il veut me revoir en dehors de ce cabinet. Et ça n'arrive pas.

Je suis plus désorientée qu'au troisième rendez-vous. Il l'a remarqué et ne sait pas quoi faire. Il semble chercher. J'attends la chose qui me soulagerait mais il me dit bon courage pour la suite du stage.

Je suis déçue.

Je soupire, le remercie, prends mon sac et me retourne vers la sortie. Il me devance. J'ai pensé que c'était pour m'ouvrir la porte. Au lieu de ça, il s'adosse contre la porte, les jambes croisées, une main sur les hanches, un bras plié derrière la tête qu'il soutient sur son coude, et il me regarde m'approcher.

Je ne comprends pas la signification de cette posture. Je l'ai peut-être vue chez des adolescents à la sortie des lycées pendant qu'ils attendent leurs copines ou des mecs à tabasser. Mais chez monsieur Beauville, c'est moins attendu.

Puis, il y a ce regard qui me balaie de haut en bas et qui remonte pour redescendre. Complètement terni.

Je m'y accroche pour m'en imprégner et pour tenter de le déchiffrer.

Mais, il se reprend. Il se frotte les yeux. Pour en chasser une poussière ou ce que s'y reflète. Puis, il m'ouvre la porte et me tend sa main que je serre. Il me fait un large sourire qui me paraît faux et outré, car ses yeux maintiennent le même regard éploré. Il s'est beau frotté les yeux, ça ne s'est pas effacé.

Je le remercie pour ses services. Il me dit que je peux continuer à lui envoyer des enregistrements. Je n'oserai pas car je suis découragée par ce qui s'est passé, mais je dis que ça me ferait plaisir. On se souhaite une bonne soirée, on se dit au revoir et je pars. Je me retiens de me retourner. J'ai eu du mal à l'échapper et à le livrer seul à sa mine accablée.

Je fonce vers la voiture puis vers chez moi.

Ce regard et cette posture contradictoires, c'est douloureux à se remémorer comme dernières images. Mais c'est certain, mon départ l'a affecté.

Je sais que je ne tenterai rien et que je ne le reverrai plus jamais, mais je veux enlever un peu d'ambiguïté.

J'ai rarement vu des regards exprimant aussi clairement la tristesse. Je sais donc ce que ça révèle et de toute façon, il n'y a pas un moyen de vérifier, je n'en ai pas pris de photo. Contrairement, cette posture contre la porte me confond.

Alors, je décide d'aller le lendemain à la bibliothèque de la Faculté des Sciences Humaines à Saint Charles. J'ai un besoin urgent d'un livre sur la psychologie comportementale qui peut m'éclairer sur tout ça.

J'en trouve plusieurs sur le catalogue en ligne et je me donne un mal fou pour les chercher tous dans les rayons. Je me fais aider par un bibliothécaire sympa pour les transporter jusqu'à la salle de lecture.

Je m'installe derrière ma tonne de livres que je n'ai pas comptés. L'étudiant en face de moi essaie de le faire puis il me demande si c'est pour une thèse. Je hoche simplement la tête pour lui laisser moins d'occasions de riposter. Il esquisse un sourire moitié compatissant moitié amusé. Ça le console de penser que d'autres doivent étudier beaucoup plus que lui, et un samedi ! C'est vrai que voir le mal d'autrui atténue le nôtre.

J'ai vite l'impression de perdre mon temps. Les premiers livres sont académiques, détaillés et je n'avais pas l'intention de m'initier dans tous les principes de la psychologie comportementale pour comprendre l'attitude de monsieur Beauville.

Puis, je trouve ce que je cherche ; des explications des positions du corps avec des illustrations. Je ne suis pas arrivée à trouver un assortiment de toute la posture en question mais j'ai trouvé les explications de la signification des jambes croisées et la signification de la tenue contre un mur comme il avait fait indépendamment l'une de l'autre. Je n'avais qu'à rassembler tout ça.

Alors selon *Le petit guide d'interprétation des comportements*, Lucas se tenait simultanément en position de puissance, de défense et de séduction, et il ironisait la situation où il se trouvait, qu'il ne saisissait pas mais pour laquelle il voulait s'ouvrir. Couronnons le tout en rajoutant le fait qu'il était triste puisqu'il avait le regard triste.

Enfin, faisons la conclusion que je ne me suis pas beaucoup aidée avec ce guide.

J'abandonne les livres dans un gros panier où il faut mettre les documents consultés qui n'ont pas beaucoup servi.

Je rentre ensuite chez moi et je regarde *Dirty dancing*. Deux fois.

7. Leila

Une feuille blanche est devant moi depuis dix minutes. Un crayon est posé dessus. Et ces deux m'intimident.

Le dernier rendez-vous avec l'avocat de ma banque s'est passé il y a une semaine et je lui ai envoyé un mail avec un enregistrement il y a trois jours. Cette fois, c'est de ma propre composition. Alors je tiens plus à ce qu'il l'écoute. Je n'ai toujours pas reçu de réponse et ça me tourmente. Je n'en fais pas de cauchemars encore, mais ça peut venir.

J'ai la tête pleine de Lucas pendant ma pause déjeuner alors j'ai eu l'idée de la vider sur ce papier. Mais si je matérialise mes pensées, ou plutôt mes sentiments, ils seront encore plus vrais. Je n'en ai rien raconté à personne pour me laisser la possibilité de pouvoir les nier un jour. Si je les matérialise, ce sera pire, ils seront là sur ce parchemin qui en témoignera. Les choses qu'on garde à l'intérieur sont moins nocives.

Mon principe dans tout ce que j'ai créé c'est que ce ne soit pas issu des calamités. Je m'inspire des événements réjouissants ou je ne m'inspire de rien. Je n'ai jamais voulu céder à la tentation qui me prend quand je suis dans une mauvaise passe, de réaliser une œuvre qu'y réfère.

Pourquoi je céderai aujourd'hui ?

Tant pis à ce principe. Je cède.

Quand j'avais seize ans, ma mère m'avait inscrite dans des cours d'arts plastiques dans un centre culturel. Elle savait que je voulais peindre mais j'étais nulle et désespérée. J'y allais surtout pour lui faire plaisir.

Avec les cours particuliers d'anglais, s'en était trop.

J'étais épuisée et les tableaux que je faisais ne me consolait pas. Ils étaient très "amateur". Ce qui me consolait c'est de voir que deux de mes camarades faisaient des tableaux moins bien. Ce qui me consolait moins c'est de voir que deux autres réussissaient à reproduire des tableaux de grands peintres classiques. Je les en enviais beaucoup. L'un d'eux avait réussi à reproduire

la Joconde. La professeure avait dit que c'est une imitation fabuleuse et elle avait critiqué des défauts que personne n'avait vus. Je ne saisis toujours pas comment les spécialistes peuvent se rendre compte de la différence. Pour moi, la Joconde au musée du Louvre et celle de mon camarade sont similaires.

Bref, nos travaux étaient supposés être pros ou évoluer jusqu'à ce niveau. Ils se faisaient sur des toiles à grandes dimensions. On était censés différencier la qualité des toiles et des matériaux. Une toile à faible taux de coton rejette la couleur, au contraire, une toile constituée avec un excès de coton absorbe beaucoup la peinture, engendre des pertes et nécessite qu'on refasse plusieurs couches. On utilisait des pinceaux professionnels de la célèbre marque Van Gogh. Il y a les ronds, les plats et différentes épaisseurs. Chacune sa fonction. Savoir quand utiliser quoi, c'est déjà un exploit. Comment faire c'est un exploit plus victorieux. J'avais un paquet de pastel de mille et une couleurs, il est toujours d'actualité d'ailleurs. Il est rangé dans un tiroir dans mon appartement et attend d'être réutilisé. J'avais un paquet de peinture à l'huile que je n'avais pas traîné avant de le finir et d'en racheter... Ma mère avait dû regretter de m'avoir inscrite quand elle avait payé mon impressionnant matériel de peinture.

J'avais l'impression que c'était moi Van Gogh lorsque je portais ma mallette pleine de ces petits trésors, mais quand je travaillais sur ma toile, je redevais toute petite.

Je travaillais mal car je n'aimais plus peindre. J'étais affligée. En plus, les deux professeures de mes deux premiers trimestres étaient très nulles et n'avaient aucune pédagogie. Elles ne s'intéressaient qu'aux meilleurs.

C'est normal puisque les tableaux que nos parents ont financés péniblement ne nous avaient jamais été rendus. Ils étaient exposés au centre culturel puis vendus et l'argent était versé dans je ne sais dans quel compte.

A partir du troisième trimestre, je ne sais pas exactement pour quelle raison, je me suis promis une chose. Je me suis promis de cesser de faire des travaux que je mettrais sous l'escalier si on me les rendait et que je commencerai à faire des travaux que j'accrocherais dans ce cas sur un mur... le mur d'une vraie salle d'exposition.

Il faut savoir que je fais, dieu soit loué, tout ce que je me décide avec envie de faire. La professeure de ce trimestre portait un intérêt beaucoup plus vif à mes tableaux qu'aux autres, à part les deux surdoués biens sur.

J'adorais quand elle me félicitait avec ses mots à elle et son visage très expressif, qui me rappelle aujourd'hui Lucas. C'est une femme que je trouve vraiment formidable. Elle ne décourage pas ses élèves mais leur dit des choses qui sont utiles.

Elle m'avait appris une chose qui m'a beaucoup servi, moi qui fais beaucoup d'activités et qui dois gérer mon temps.

Elle nous faisait des exercices qui aident à mieux maîtriser le temps quand on peint. Le meilleur, c'était de nous donner seulement dix minutes pour finir un travail quelconque de notre choix.

Les premières fois, on se regardait bêtement, on perdait notre temps à réfléchir et personne ne finissait son exercice. Petit à petit, j'avais assimilé la bonne astuce ; il ne faut surtout pas traîner en réfléchissant ou ruminer ses idées, il faut juste agir. Succéder les lignes, souiller la toile, tamponner et tacher, user d'un objet qu'on ne pensait adéquat jusque-là pour la peinture, prendre la couleur la plus proche, ne s'attarder sur rien... Ce n'est pas une grosse affaire finalement. Je n'avais même pas le temps de considérer ce que je faisais.

Lorsque la professeure nous informait qu'on doit s'arrêter, je me rends compte que je suis en train d'haleter et que j'ai fait un certain effort physique. Je découvre aussi, maintenant que j'ai le temps de poser les yeux sur ce que j'ai fait, que mon travail est quelque chose ; il me ressemble, et il me va. Oui, il me va... il m'apporte autant d'assouvissement que d'autres travaux sur lesquels je passe plus de trois semaines.

Maintenant, je n'ai plus seize ans mais cette astuce, j'essaie de la garder. Je la maintiens que ce soit en peinture, ou lorsque je compose avec mon piano. J'appelle ça de l'art impulsif. Je suis contre les plans et la raison quand il s'agit de l'art.

Alors, je n'ai aucune idée pour l'instant sur quoi va porter ce dessin, quelle tournure il va prendre après quelques lignes. Je sais juste que je vais le dessiner, qu'il va me ressembler, être synchronisé avec ce que je sens.

Je crayonne en une vingtaine de minutes un truc que moi-même je n'ai pas eu tout à fait l'intention de dessiner.

Il y a une guitare cubique avec de branches qui naissant au niveau de la manche, une rivière de motifs avec des vagues de formes étranges, un œil au coin de la feuille qui prend place au soleil...

Finalement ça a donné quelque chose de moderne et de sympa. Un paysage fictif et gracieux.

Je retourne la feuille et j'écris sur le dos :

« C'est une journée qui manque terriblement d'un peu de vous.

Alors j'ai pensé à vous.

Et je vous ai fait ça. »

Je signe par ''Votre cliente qui ne sait pas faire du vélo''

Je n'ai pas l'intention de le lui envoyer. Je vais y songer encore un moment. Pendant quelques heures ou quelques jours ou quelques années.

Je glisse le dessin dans mon sac dans le cas où j'aurai une envie soudaine de l'envoyer à la fin de la journée, et je repars à la banque.

8. Leila

Ma patronne et ses prestataires ont étudié et réétudié le dossier du projet. Deux semaines après le dernier rendez-vous avec monsieur Beauville, elle est venue m'annoncer l'excellente nouvelle.

- Ce dossier m'énerve, on n'en finira jamais ! Je suis désolée Leila il faut que tu reprennes la corvée et on renouvelle les consultations.

Mon cœur a fait un bond et il a atterri là où Laura se tenait.

Je l'ai entendue dans le couloir demander à un collègue si un renouvellement des consultations sera pris en charge par l'assurance. Mon cœur est revenu à sa place quand il a répondu que non. Puis il a fait un dernier bond quand il rajouté qu'il vient de vérifier sur un site et que ce sera remboursé au dernier centime.

- Je t'ai envoyé une feuille de route par mail, me lance Laura du couloir. Appelle l'avocat s'il te plaît pour prendre rendez-vous.
- Je peux aller dans son cabinet directement aussi ?
- Oui si tu veux, me répond-elle en faisant passer sa tête par la porte entrouverte.

J'ai eu peur qu'elle puisse deviner ce qui se passe dans ma tête avec son regard perçant. Un patron peut tout deviner quand il s'agit d'un éventuel obstacle au bon déroulement d'une mission, surtout si c'est Laura. Elle pénètre dans les cerveaux de ses assistants et inspecte les lieux. J'ai été épargnée car elle me souhaite bon courage et elle disparaît.

Je sais maintenant ce que j'ai à faire. Il faut que je revoie Lucas, et c'est dans le cadre de mon stage.

Je sais qu'il finit sa journée à dix-huit heures. Je me dis il faut que je le surprenne. Après tout, il a dit que ses clients reviennent pour avoir de ses nouvelles. Je vais y aller sans rien lui dire de la raison de ma venue et je verrai sa réaction. Je le vivrai probablement comme dans un film.

Sinon au pire, s'il aura l'air embêté que je débarque sans l'avoir prévenu, je lui dirai que je viens renouveler les consultations.

Je vais au cabinet vers dix-sept heures quarante-cinq. J'ai des picotements au ventre et je stresse à gogo. J'ai de l'angoisse jusque dans les orteils. J'ai la quasi-certitude que ma délivrance arrive. Je saurai ce qu'il sent ou ce qu'il ne sent pas et ce sera fini. L'amour doit être réciproque. Je ne me doute pas qu'avec un peu de temps j'arriverai à oublier monsieur Beauville si ça se passe mal.

Mais quand je sonne au 12 boulevard René Magritte, on ne m'ouvre pas. Je me suis sentie vidée d'un coup. De tout mon enthousiasme et de mon stress. Je ne sens plus rien.

J'ai quand même assez de force pour envoyer un texto au numéro portable que m'a filé Lucas où je lui demande si je peux venir le voir dans son cabinet. Bien sûr je ne lui dis pas que je suis devant. Quelque chose me pousse à envoyer un deuxième aussitôt où je lui dis que j'ai eu un renouvellement et qu'il faut qu'on décide ensemble des dates des rendez-vous. Tant pis pour le plan de la surprise !

Au même moment où j'expédie mon texto, je reçois sa réponse. Il me dit qu'il a lu mon mail et qu'il me répondra dès qu'il écoutera l'enregistrement.

Il a pensé que je suis venue pour l'enregistrement !

J'ai halluciné. Je me suis sentie chassée.

J'avais les espoirs jusqu'au menton et son message a tout aspiré.

Il y a eu tellement de fois où j'ai cru avoir enfin la délibération et où je n'ai pas été assouvie, je me demande si tout ça n'est qu'un jeu. A ce moment précis je me sens puérile. Mes sentiments manquent terriblement de maturité.

Ça n'avance pas depuis trois mois. Je ne dis rien et il ne dit rien. Je me rends compte que je suis nulle pour approcher un homme et aussi pour le laisser m'approcher.

Je suis partie.

9. Leila

Demain matin, j'appelle monsieur Beauville. Je suis obligée. C'est mon boulot qui me rattrape. Puis, je ne peux pas dire que ça ne me fait pas plaisir d'avoir un très bon prétexte pour réentendre sa voix.

Mais il ne décroche pas. Il y a quand même le répondeur dont je me contente. Ça carillonne presque aussi bien que dans la réalité.

Je lui laisse un message vocal vite fait. Je lui parle du renouvellement et l'invite à me rappeler. Je m'inquiète quand il ne rappelle pas le jour même. En sortant de la banque, je fais exprès de passer devant le 12 boulevard René Magritte. Pas d'incendie, pas de chose anormale apparente, et les rideaux sont dégagés.

Le jour suivant, Laura me demande où est la facture des premières dix séances faites avec monsieur Beauville. Je me retiens de lui dire qu'elle ne m'a pas demandé de prendre une facture. Dans cette banque, contradictoirement, les stagiaires sont censés tout savoir sur tout. Alors je lui dis que je la récupère lors du prochain rendez-vous.

- Super, donc vous avez pu noter les dates des prochains rendez-vous ?
- Ça va se faire.

Elle n'a rien dit mais ça lui a déplu. C'est une dame sympa, ma patronne, mais elle n'aime pas quand le boulot tarde. Je ne lui dis pas que ce n'est pas ma faute car je ne veux pas insinuer que Lucas est fautif.

Mais quand même, il s'agit d'une banque et pas de la cité de la culture de Tunis dont le chantier est en arrêt depuis dix ans. Il faut que ces consultations redémarrent.

Alors je rappelle. Et je retombe encore une fois sur le répondeur.

Ça me fatigue.

J'ai envie de débarquer dans son cabinet et de lui crier dessus qu'il me fatigue, devant d'autres clients de préférence. Il se sentirait scandalisé, il se lèverait de derrière son bureau pour venir

jusqu'à moi, me dirait que moi aussi je le fatigue. J'hurlerais que lui il me fatigue plus. Il rétorquerait que c'est moi. Ça ira dans une dispute sur qui fatigue plus l'autre avant qu'il m'embrasse sous les applaudissements des clients touchés et en larmes parce qu'ils savent combien longtemps on a galéré pour finir dans cette scène.

C'est vrai que ça doit être inconfortable d'embrasser quelqu'un sous les regards des gens et considéré non éthique par ma religion, mais si j'arrive à ce point avec Lucas je mérite qu'on me félicite.

On partirait ensuite main dans la main, toujours sous les applaudissements, monter dans une limousine qui nous emmènerait à l'aéroport. Destination un endroit exotique où on fêterait nos noces. Et ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Rien de tout ça ne va arriver, du moins pas aujourd'hui. Le summum de mes espérances pour l'instant, c'est qu'il rappelle. Je lui laisse un message vocal où je l'informe qu'il me faut la facture. L'apparence polie et adorable. L'intérieur fiévreux et en colère.

« J'exige ma facture et le renouvellement des séances, espèce de monstruosité et de tas d'autres atrocités confondues ! Je réclame aussi de la considération et un retour par rapport au mail que tu m'as expressément demandé ! Sadique comme tu es, en osant me demander de garder contact sans m'inviter à te revoir, ça devrait te ravir de re-solliciter mes sentiments avec un mail, alors fais-le ! Comme ça tu pourras marquer ta présence et me faire un rappel de tes supplices ! Eh oui, je te tutoie dans mon intérieur ! »

Ça m'a fait du bien de lui dire tout ça par télépathie.

Toutefois, il ne me rappelle pas.

10. Leila

Lucas n'est plus pendant toute une semaine.

Je ne l'ai pas mieux vécue que la semaine qu'a passée notre voisin de Tunis, l'oncle Hamid, quand sa fille s'est enfuie vers une ville à deux cents kilomètres pour faire des études de théâtre. Une brave fille. Il a quand même fini par réussir à la forcer à faire des études 'plus sérieuses'. Une majeure partie une semaine loin de ses parents sans leur permission, en plus partie faire des études d'arts, son père a naturellement très mal vécu l'attente de sa revue. Dans la hchouma ! Le scandalum totalum !

De mon côté, l'attente du coup de fil de Lucas a récolté tout mon esprit. Heureusement, l'attente est entièrement une activité passive qui se fait aussi bien debout qu'assis. Car si ça pouvait extraire plus que ça n'a déjà puisé en moi, je ne sais pas s'il resterait de moi une coquille. Je suis vraiment exténuée et brisée. Oualah. A la limite, je vais commencer à me ramasser à l'aide d'une bêche de la production de l'usine de mon père. Je me mettrai à supplier les passants de s'y mettre et de rassembler un peu de mes morceaux. Je me suis brisée de partout et pour me déplacer, il faut ramper à plat sur le sol.

Comme c'est beau, l'amour !

Alors au boulot, je n'étais pas là. Toute ma masse était bien sur mon siège derrière mon ordinateur à la banque, mais je n'y étais pas. J'étais trop loin. Brisée et éparpillée quelque part autour du 12 René Magritte. Ça m'a valu plusieurs erreurs et j'ai été dénoncée au patron des patrons. Mais je n'ai pas été grondée. On a dû se rappeler que la non présence du suspect devait l'innocenter.

Avec mes amis, j'ai été insupportable. Il fallait me répéter dix fois ce qu'on m'avait déjà dit, se rendre compte que quelque chose ne va pas et essayer de me reconforter. J'ai projeté mes ondes négatives, j'ai été déprimante et j'ai gâché toute sortie, même au bar sushi qui est par définition

un endroit mystique proférant joie et bonne humeur sur tous ses fidèles. Mais j'ai été écartée et maudite.

J'ai prié. Pendant un seul jour.

Ce sont quand même cinq prières, ce qui est au-dessus de la moyenne annuelle nationale. Bilan ; dieu a entendu et ignoré. Il a dû être dégouté que je ne me tourne vers lui que quand je crève.

L'anecdote la plus hilarante de cette semaine s'est passée dans une boutique de prêt à porter sur la Canebière. Il y avait un rayon de soleil et Marseille était jolie, d'accord, mais ça forait le crâne. Ça faisait une occasion de me faire plaisir et de m'acheter quelque chose avec quoi me couvrir la tête. Alors j'ai pris un chapeau accroché à l'extérieur d'une boutique, et je suis rentrée l'essayer devant une glace.

Je pensais à Lucas et je me regardais dans un gros miroir qui prend presque toute la surface du mur où il est fixé quand le vendeur est venu vers moi pour me demander si le chapeau me plait. Je me suis réveillée de mes pensées et je lui ai dit :

- Monsieur, avez-vous déjà un miroir pour que je puisse me regarder ?

Ce qui a beaucoup rajouté à mon état d'absence c'est Laura qui me recommande un autre avocat qui peut très bien reprendre le projet, je sais, mais elle ne comprend pas que je n'en veux pas ! J'ai lutté farouchement mais ça a été en vain. Laura sait que monsieur Beauville est compétent mais il-n'est-pas-disponible !

Mon ouïe a consommé cette phrase jusqu'à l'abus. Mes oreilles s'en sont bouchées jusqu'à ce qu'on m'ait annoncé que ça y est, le dossier a été transféré vers cet autre avocat dont j'ai rejeté le nom en contrecoup. Je ne sais pas du tout comment il s'appelle même si j'ai toujours eu une excellente mémoire par rapport aux noms. De toute façon, ça ne peut pas être plus chic que Beauville.

Il a été décrit par le mot "chevronné" de la part de Laura. J'en doute fort !

Je suis chargée de prendre les rendez-vous avec ce deuxième avocat sans doute fichtrement incompetent, m'excuser auprès du premier et partir récupérer chez lui la facture.

Je me dis que la corvée peut se reporter à demain.

Puis, un miracle tardif est venu comme le ballon rebondissant contre les barres du filet et mettant tout le monde en colère. Sans ce quasi but, personne n'aurait rien espéré et personne n'aurait été déçu.

Je n'avais pas entendu mon téléphone sonner lorsque Lucas m'a appelée, alors il a laissé un message vocal. Un message qui m'a paru aussi long que ceux laissés par les membres de ma

famille à l'occasion de l'aïd. Il dure peu mais il contient des phrases condensées dites tellement vite, on dirait qu'il lit un discours écrit sous ses yeux. Pas d'intonations mais un stress visible du début à la fin.

Ce que j'ai entendu m'a beaucoup frustrée :

« Bonjour, C'est monsieur Beauville, vous m'aviez laissé deux messages. Donc, en fait, je crois qu'il vous fallait un duplicata pour le remboursement du... enfin, il n'y a pas de soucis, je peux vous le sortir. Vous avez fait un renouvellement des consultations, je crois. Il faudra regarder un petit peu où ça en est. Alors, est-ce qu'éventuellement vous pourrez venir ? Qu'est-ce que je peux vous proposer ? J'ai ce vendredi à seize heures. Vendredi à seize heures, c'est ça. N'hésitez pas à me rappeler au 06 998 375 pour confirmer votre venue ce vendredi à seize heures. Comme ça on verra tout ça ensemble. En vous souhaitant une bonne journée, au revoir ! »

Je rappelle, je tombe sur le répondeur, confirme ma venue ce vendredi à seize heures et je médite sur tout ça.

Il n'y a pas moyen de reprendre le projet avec monsieur Beauville. Le dossier a été transféré. C'est fini.

Ce qui me choque c'est que j'ai décrypté dans le message du sarcasme. C'est un avocat sérieux et me rappeler avec du retard pour me dire qu'il ne sait même plus ce que j'ai demandé, ça ne se peut pas.

Je pense sérieusement qu'il fait semblant de ne pas se rappeler et de ne pas avoir noté le contenu de mes messages.

Il faut arrêter ces puérlités. Je vais lui dire ce que je sens ce vendredi à seize heures et je verrai ce qu'il en est pour lui.

11. Leila

Le vendredi, je fais l'effort d'aller au boulot à pieds. Je sais que ça fera plaisir à Lucas quand je lui dirai ça.

J'ai consommé ma pause déjeuner en préparant ce que je dirai quand je le verrai. J'ai rédigé des aveux que j'ai appris par cœur.

Je me trouve ridiculement émouvante avec toute cette préparation très probablement vaine.

A seize heures moins quart, je fais connaissance avec une charmante cliente à monsieur Beauville dans la salle d'attente. On a parlé météo, politique et boulot. Ça m'a aidée à me calmer.

Enfin, jusqu'à ce qu'on parle de l'avocat qu'on est venues voir.

- Ça fait longtemps que vous consultez chez monsieur Beauville ?
- Deux ans, répond-elle. Pour une affaire d'entreprise en difficulté. Il est vraiment doué. Il nous a résolu des affaires qu'on croyait sans espoir... Il a un seul défaut, pas très important pour mon employeur, c'est qu'il n'est pas très sympathique.
- Ah oui !
- Je veux dire, je suis sa cliente depuis deux ans et pas une fois il ne m'a dit comment allez-vous ou n'a tenté une plaisanterie... une fois, j'ai voulu lui raconter une anecdote sur mon entreprise et il a osé m'interrompre pour me dire ne s'y attardons pas trop, faut qu'on finisse le dossier ! Mais bon, c'est vrai qu'ils sont tous sérieux et lassants, les avocats.

Et elle pouffe parce qu'elle croit avoir le sens de l'humour. En tout cas, elle a de belles dents et même si je n'ai pas apprécié qu'elle parle mal de mon Lucas, elle vient de me certifier qu'il n'est pas aussi bavard qu'il prétend l'être avec tous ses clients. Mais je ne sais pas pourquoi, je panique à mort maintenant.

A seize heures pétantes, monsieur Beauville me fait entrer.

C'est sur le point de fulminer à l'intérieur de moi tellement ça cogne fort. L'accueil chaleureux et la main qui s'est posée une seconde sur mon dos y rajoutent beaucoup. C'est en train de boucaner, j'ai des organes en arrêt et d'autres en exploitation maximale.

Mais c'est impressionnant combien je ne laisse rien apparaître. J'ai l'air calme et sereine comme pendant mon passage chez le coiffeur hier.

Maintenant que je suis devant lui, je sais pourquoi je panique. Ce n'est pas une idée fabuleuse de lui parler de sentiments.

Il voulait quand même me faire gober qu'il entretient des relations amicales avec tous ses clients.

L'évidence survient ; il a envie de chasser ses sentiments car il les craint.

Non, ce n'est pas une évidence, disons que c'est une grande probabilité. Quelque chose de singulier et à la hauteur de la personne qu'est Lucas Beauville.

Il m'invite à m'asseoir et part chercher le duplicata qu'il a préparé.

Alors qu'il me le tend, je lui annonce sans introductions que ma banque a décidé de transférer le dossier à un autre avocat. Il reste un moment suspendu et me regarde par-dessus ses lunettes. Je me déverse sur le bureau pour prendre le duplicata qui est resté dans sa main. J'essaie de sourire et je rajoute des excuses.

J'ai peur qu'il croie que c'est moi qui en ai décidé.

Il remonte ses lunettes qui avaient un peu glissé. Il passe ses mains dans ses cheveux et les pose ensuite sur le bureau. En manque de quelque chose à faire pour s'occuper, il reste accroché à mon regard. J'ai envie de lui dire que je n'y suis pour rien, mais il est déjà offensé.

- Très bien, dit-il avec un ton exaspéré qu'il n'est pas arrivé à cacher.

Ça me peine de le voir contrarié et de m'en vouloir à moi en plus. Il faut que je lui explique !

- Ce n'est pas grave, reprend-il le ton plus détaché. Vous voulez que je vous recommande un avocat ?

- Ma banque a déjà choisi. Mais, merci. Merci beaucoup.

- Ah, ok. Puis-je savoir c'est qui ?

- Je suis désolée, je ne sais plus.

Il est horrifié d'entendre une réponse comme ça. Il me fait un regard de "vous êtes ahurissante" et ça me consterne. Il ne sait pas que je n'ai pas retenu le nom de l'avocat car je ne veux pas de lui.

Il me donne des papiers que je dois remettre au nouvel avocat et me raccompagne à la porte.

Je me suis sentie sidérée d'être traitée de la sorte. Je ne pouvais pas partir en lui laissant la conviction que je l'ai recalé.

- C'est ma banque qui en a décidé et je ne suis pas au courant de la raison, dis-je le ton révolté.
- J'imagine que c'est parce que la relation entre client et prestataire ne s'est pas faite. Au revoir mademoiselle !

Et je me suis trouvée dehors avec mes papiers et mon envie de chialer.

- Ça s'est bien passé ? M'a lancé la dame aux dents insupportablement bien parées.

12. Leila

En sortant, je me conduis vers le parc Longchamp. Il n'est qu'à quinze minutes à pieds du cabinet mais mon rythme de marche me ralentit. J'y arrive après une demi-heure. Je repère un banc juste en face de la fontaine.

Je m'y dirige comme un naufragé vers un bateau de secours, car je sens que mes jambes vont me lâcher.

Je me laisse tomber sur le banc et je regarde l'eau couler sur les statues de taureaux et de je ne sais pas quoi qui les accompagnent.

Je demeure comme ça fixant la fontaine sans la voir, jusqu'à ce que vient une jeune fille qui distribue des flyers. Elle en avait lâché un sans faire exprès. Il atterrit par terre sous mes pieds. Je me penche lourdement pour voir ce que c'est.

C'est pour une boîte de nuit marseillaise qui propose quelque chose de spécial ce weekend.

Je la suis du regard distribuer ses flyers sans discrimination sur tout le monde, elle ne rate personne. Ceux qui lui disent poliment de ne pas être intéressé, elle ne les lâche pas et ne les laisse partir qu'avec le flyer à la main.

Sauf moi.

Elle m'a vue pourtant, et elle a posé les yeux sur moi de nombreuses fois. Elle s'est sûrement dit qu'une fille avec l'air si accablée n'aura pas envie d'aller dans une boîte de nuit. Je ne fais tout simplement pas partie de ses prospects. Ça ne me vexe pas et ne m'importe pas. D'ailleurs, plus rien m'importe.

Quand elle a donné son dernier flyer, elle s'est retournée vers moi avant de partir. J'ai déchiffré de la pitié dans son regard.

Je regarde ma montre. Il est dix-huit heures trente. J'ai passé deux heures assise sur un banc sans rien faire.

Je croupissais. J'étais bloquée. J'étais coincée. En choc. J'entrais en hibernation. Ma tête ne pensait plus et mes jambes ne veulent pas me porter jusqu'à chez moi. Je stagne comme un vieux monsieur devant sa télé. Sauf qu'il n'y a pas de télé. Je n'ai pas d'expression. Je ne sens rien.

Des gens sont peut-être en train de parier qu'on m'a posé un lapin. Ou que je suis déséquilibrée. J'étais toujours bien décidée à rester dans ce parc jusqu'à je ne sais quand, lorsque j'ai aperçu un homme bourré se dirigeant vers moi en faisant des pas indociles, comme une marionnette qu'on ne sait pas maîtriser.

Je me suis levée et me suis tirée du parc en accélérant le pas.

En vingt minutes, je suis arrivée dans ma résidence.

Heureusement je n'ai croisé aucune personne que je connais. Je ne veux pas qu'on me voie avec ma tête d'enterrement.

Je monte dans mon appartement en survolant les marches.

Quand je suis arrivée devant la porte, je m'accroupis et pose le sac par terre, car je sais que je ne vais pas trouver les clés facilement.

Quand je les trouve, j'éclate en sanglots, j'ouvre vite la serrure. Je pousse la porte, et je suis face à une cuisine plus propre que l'état dans lequel que je croyais l'avoir laissée. Ça ne me console pas. Au contraire.

« Pourquoi j'avais nettoyé la cuisine ? »

J'ai prévu une grève de faim. Je vais sûrement me nourrir que de chagrin pendant quelques jours.

Je ferme la porte et j'entre dans la salle de bain.

Je me regarde dans la glace et je ne me reconnais pas. J'ai gagné dix ans en une journée. J'ai des cernes, des yeux vitreux.

Ça aussi, ça ne me console pas. Je me sens pathétique. Je me dis qu'il faut être forte. J'arrête systématiquement de pleurer.

Je m'allonge par terre. Je découvre alors comment est l'évier vu d'en bas. Il y'a des tuyaux et des choses que je n'avais jamais vues. Comme sa date d'installation, l'entreprise qui l'a conçu et son contact.

Je me demande ce que fait Lucas en ce moment. Il ne doit pas être allongé par terre dans sa salle de bain. Il ne doit pas avoir passé son début de soirée seul dans un parc. Et il ne pense pas à moi pendant qu'il s'empile dans ma tête.

Est-il avec ses deux enfants ? Autour d'un bon dîner ? Il les a peut-être emmenés quelque part où ils peuvent s'amuser. Il peut aussi ne pas avoir leur garde. Sortir avec des amis ou sa

compagne. Rien ne me certifie qu'il n'en a pas. Puis, il ne me doit rien de sa vie privée. Il s'est montré très causant durant les rendez-vous mais il a le droit d'abriter des cachotteries, je dois m'y faire.

Il se remémorera de moi comme d'une simple cliente qui se permet un truc inhabituel ; lui envoyer des mails pas professionnels et signés par "Leila, votre cliente qui ne sait pas faire du vélo". Il est peut-être justement en train de raconter ça à la femme qui partagerait sa vie. « C'est une fille étrange ! Ensuite, elle vient t'exclure du projet ? » Elle lui répond.

Je l'imagine de son âge et ayant un nom plus commun en France que le mien. Il le prononcerait sans mal et sans devoir s'exercer. Ils sont d'ailleurs très probablement en train de faire autre chose que le bavardage. Du frotti-frotta et compagnie qu'il imagine ne même pas pouvoir avoir de moi.

L'idée de vouloir deviner ce qu'il fait pendant que je crève m'obsède pendant un moment jusqu'à ce que je voie une bouteille de javel à côté de ma tête.

Je la prends et je lis tout ce qu'il y a sur l'étiquette.

J'ai déjà lu mieux.

J'ouvre la bouteille et sens son odeur. C'est frais, et la vraie odeur de javel est masquée par du citron.

J'ai soif et j'ai l'idée de la boire en entier.

Pas que pour atténuer la soif bien entendu, mais pour chasser toute la douleur.

Cette seule bouteille peut tout finir.

Je fais un petit sourire narquois et je me dis que j'abuse. Je ne suis plus du tout tentée. L'idée est complètement partie comme elle est venue.

Je vais chercher de l'eau minérale mais je n'en ai plus. J'ouvre le réfrigérateur et je prends une bouteille de lait qui est peut-être périmée.

Je retourne dans la salle de bain avec la bouteille de lait et je m'assois par terre.

Je finis tout ce qu'il y a dans la bouteille en quelques gorgées. C'est après l'avoir finie que j'aie le cœur net que le lait n'est pas périmé. Je ne sais pas trop si je suis rassurée ou déçue.

Je pose la bouteille et je m'allonge une deuxième fois par terre.

J'aperçois cette fois, quelque chose en dessous de la porte. Un autocollant y est collé. Une toute petite étoile dorée qui était collée sur cette petite surface depuis probablement cinquante ans ou moins. Je ne sais pas.

Je détache l'autocollant et le regarde de près.

Ce n'est pas quelque chose que les jeunes d'aujourd'hui collent sur leurs classeurs. Les années soixante-dix sont probablement les bons.

Je ne sais pas pourquoi mais ce petit truc trouvé sur le bas d'une porte avait ravivé tout mon intérêt.

Je rampe jusqu'à ma sacoche et j'en tire mon ordinateur. Je cherche sur Google les styles d'autocollants dans les années soixante-dix. J'essaie plusieurs mots clés mais je n'ai rien trouvé. Ce sont tous des autocollants d'entreprises que j'ai trouvés. Je rajoute classeur, mais je ne trouve toujours rien.

Je reste plus d'une heure multipliant les recherches comme si ma vie en dépendait.

Et c'est en tapant "stickers star 70s" que j'ai trouvé le même mais en argent.

Je me suis relevée triomphante, et je suis partie l'accrocher avec de la colle sur une des photos de famille accrochées au mur. Je recule de quelques pas et le regarde de plus loin.

Il est trop petit mais il est la meilleure chose qui m'est arrivée aujourd'hui.

Soudain, l'inspiration m'envahit. C'est encore mieux qu'un sticker !

J'ai quelques matériels chez moi et j'ai envie de peindre quelque chose. J'ai une toile, un paquet de crayon allant du H2 au fusain, de l'acrylique, des pastels et deux ou trois pinceaux abîmés. J'achèterai plus de fourniture demain.

J'envoie un message à Mariam pour lui dire que je reprends le travail et j'entame tout de suite après.

PARTIE II

13. Lucas

Juillet 2016

Je ne comprends pas pourquoi tout le monde me parle de métro ! Je commence à me douter que tous les gens d'ici sont fous ou que tout ce que je vis depuis hier ne sont que des hallucinations ! Il n'y a manifestement aucun métro dans cette ville !

J'ai usé dans mon hors forfait pour chercher une carte du réseau de transport. Il n'y en a aucun sur internet en plus.

Je relève mon sac à dos qui n'arrête pas de glisser. Je vérifie que mon portefeuille est toujours dans ma poche. J'ai envie d'aller au petit coin mais ça attendra. Je regarde l'heure. Il est quatorze heures dix et je n'ai pas faim.

D'habitude à cette heure-ci, mon ventre grogne si je ne l'ai pas rempli. Mais malgré ce que j'ai dépensé aujourd'hui comme effort à tous les niveaux, surtout moral et mental, je ne sens rien à part de la répulsion par rapport à tout ce que j'ai croisé comme bouffe chez les vendeurs ambulants depuis ce matin. Je suis pourtant certain qu'en d'autres jours, j'aurais fait n'importe quoi rien que pour goûter. Ça aussi je ne l'assimile pas. La nourriture me dégoûte en ce moment à un point où je me dis comment je ferai pour me forcer à me nourrir dans le proche et le lointain futur.

Je m'essuie la sueur au front et je regarde dans le même geste l'adresse que j'ai froissée dans la main.

Comment je vais pouvoir y aller alors que le seul moyen c'est un métro qui n'existe pas ?

Après avoir payé mon billet sur internet, j'ai oublié ma carte bancaire sur la table de la salle à manger et je n'ai que peu d'argent liquide sur moi. Je suis adepte des transports en commun d'habitude mais je crois qu'ici, il me faut mon propre véhicule. Mais sans assez d'argent, je ne peux pas me permettre de louer une voiture jusqu'à ce qu'on me fasse un petit transfert. Comme on est en weekend, je vais devoir attendre le lundi pour ça.

Les taxis sont en grève et les gens me disent qu'ils ne connaissent pas de bus qui peut m'emmener à la gare TGM. La seule personne à qui j'ai demandé si c'est loin pour y aller à pieds a hué fort en agitant la main. C'est du langage gestuel qui veut dire si j'ai bien compris, que ce serait fou de faire ça, car la personne s'est ensuite écriée : « C'est loiiiiin ! »

J'essaie de me reconforter en lançant un juron dans ma tête. Je voudrais le hurler haut et fort, de préférence en provenance du plus haut gratte-ciel ici, qui ne gratte pas tellement le ciel au passage. Mais je me retiens. Je suis peut-être en train de devenir fou mais pas complètement. Le paysage rural ici abrite un cocktail peu cohérent de constructions modernes peu réussies, de beaux bâtiments au style local mais très vieillissés et non rénovés, et enfin bizarrement, de style haussmannien. Les immeubles construits durant la colonisation tiennent toujours mais n'ont pas bénéficié de rénovations comme leurs prédécesseurs et l'humidité que je vois d'ici ronger les murs doit rendre la vie impossible aux habitants de Tunis centre.

Je vais parler à une dernière personne... J'espère qu'elle va m'aider car sinon je pense que je referai demi-tour pour revenir d'où je suis venu.

Enfin, non ! Il n'y a pas moyen que je rentre sans avoir les réponses ce que je suis venu chercher. Alors je choisis au hasard un jeune homme qui marche en fixant ses pieds.

Je lui demande où est-ce que c'est ce qu'on appelle métro. Et qu'est-ce qu'il fait ? Il lève son doigt pour pointer un tramway vert gazon qui est en train de nous foncer dessus.

Je m'écarte en vitesse des rails et je me retourne pour découvrir que l'autre est encore presque là où il était.

Le tram, qui est énorme par rapport aux trams que je connais, a beaucoup décélééré pour ne pas écraser le monsieur qui alourdit ses pas.

Et ça ne choque personne qu'il y avait une foule sur la voie au point que ce ne soit pas évident de voir qu'il y a des rails.

Une fois parvenu à moi, je lui redemande juste pour vérifier une dernière fois si c'est bien ce gros véhicule qu'on appelle métro. Il me regarde comme si je suis aliéné, puis il me dit : « Euhh... oui ! »

Donc voilà, je mourrai moins bête ce soir. Tunis est une ville tellement francophone qu'elle a créé son propre français. Je trouve ça fabuleux et saugrenu au même temps.

Je remercie vivement le jeune homme qui ne s'attarde pas avant de me fuir.

Je monte dans mon tram et je sens que je commence à m'approcher vraiment de l'accomplissement de ce que je suis venu faire. Ce qui veut dire aussi l'approche de

l'écroulement. Je serai affaibli longtemps et jusqu'à un point qui ne laissera rien de réparable en moi.

J'ai peur, ce qui me paralyse énormément dans un moment où je suis censé improviser et user de ma tête.

Avec la fatigue et compagnie, je crois qu'aujourd'hui, j'ai atteint le summum du pire vécu de ma vie. Je ne pleure quand même pas. Les hommes ne pleurent pas, on dit. En tout cas, pas devant autant de monde.

Quelques passagers se rendent compte que je ne vais pas trop bien et compatissent avec leurs regards bienveillants.

D'habitude, j'ai horreur de voir que j'ai apitoyé quelqu'un, mais là ça me fait chaud au cœur. Ça m'a changé des gens qui sont mal à l'aise à chaque fois qu'ils croisent le regard d'une personne sans faire exprès dans le RTM. Alors ça regarde ses chaussures ou ses mains quand ce n'est pas à côté de la fenêtre.

J'arrive en cinq minutes à la gare TGM. Ce n'est finalement pas aussi loin que m'avait fait imaginer l'homme de tout à l'heure. J'avais passé une heure vagabondant à la recherche d'un moyen de transport pour aller à un endroit qui est à vingt ou trente minutes à pieds. Ce n'est pas grave. Ça m'a fait apprendre ce que c'est que le métro de Tunis. Puis, avec la peine que je sentais, je ne pouvais pas avoir de l'hostilité.

Je me dirige vers les quais où on prend les trains de banlieue. On les appelle ici les trains TGM pour Tunis-Goulette-Marsa, comme le nom de la gare. Ça enrichit plus ma connaissance des appellations des transports ici.

Le train n'est pas vert gazon, mais vert bleuâtre. Il est vieux et il fait même un petit tchu tchu. Mais il a un charme de train rustique qui peut concurrencer les trains qui traversent les Alpes ou les Pyrénées. En tout cas il n'a rien à envier aux TER et RER de la SNCF. A part probablement la présence de plus de sécurité. Ça m'a en effet fait oublier un peu de mon état d'observer avec appréhension deux enfants de douze ans qui sont arrivés à forcer les portes à et les coincer avec leurs corps.

Ça a permis de mieux aérer l'intérieur sans clim, certes, mais les deux mêmes auraient pu tomber. Ça n'avait pas l'air de les inquiéter plus que ça. Ils rigolaient et étaient détendus comme les passagers assis. Ils ont l'habitude de faire ça, je pense.

Le trajet a duré trente minutes jusqu'à l'arrêt Carthage Dermech.

Pendant une grande partie du trajet, on a été sur une voie sur la surface d'un lac. Quand on l'a dépassé et au fur et à mesure qu'on s'éloignait du centre, le paysage rural devenait plus chic.

Vraiment huppé, la banlieue nord tunisoise. Rien à voir avec tout ce que ça sous-entend de dire banlieue nord marseillaise.

Je suis descendu à Carthage Dermech, dans un arrêt construit de façon très spéciale comme tous les autres arrêts du TGM par lesquels le train est passé. Il faut maintenant que je trouve l'adresse dans ma main. Chose qui m'a été facile grâce à l'application Map sur mon smartphone.

Ce qui n'est pas facile maintenant c'est de sonner.

Je me tiens devant la porte arrondie ornée d'arabesques et je la regarde comme si je lui parle. Je ne me rends pas compte que j'ai l'air suspicieux. Je stagne et j'en oublie le temps pendant que j'essaie de préparer quelque chose à dire.

Je suis intercepté par une main qui se pose sur mon épaule. J'ai une secousse de la tête aux pieds tellement ça m'a fait peur.

C'est un homme qui tient ses courses avec une main et qui me comprime l'épaule avec l'autre. Il me dit quelque chose en arabe que je ne comprends pas bien sûr, mais j'ai saisi à travers le ton de sa voix qu'il veut que je dégage.

Je ne vis pas un jour qui laisse sourire mais je me force et je tente un sourire. Je me présente et je lui demande si c'est chez lui. Je m'empresse ensuite de rajouter des excuses si j'ai dérangé, car il ne répond pas.

Il me balaie du regard. Il essaie de voir peut-être ce que j'ai de français à part la langue dans laquelle j'ai parlé. Je trouve que j'ai complètement l'air d'un étranger ne venant pas pour du tourisme, et il est du même avis car il me demande ce que je fais devant sa maison en me tutoyant.

Il parle super bien le français et j'en suis rassuré, car ça me facilite les choses.

- Vous connaissez Mariam Bachir ? J'ai fait un long voyage pour venir lui parler d'une chose très importante.
- C'est ma femme, monsieur Bofil Lucas, puis-je savoir ce que tu lui veux ?
- C'est Beauville... en fait, c'est une longue histoire... J'ai reçu un colis de sa part et j'ai besoin de mieux comprendre.

Il me balaie du regard une deuxième fois et je vois qu'il n'a pas aimé le fait que ce soit une longue histoire. Néanmoins, je crois qu'il a saisi de quoi je parle, il ne me chasse pas et il m'invite même à l'intérieur. Il me fait installer dans sa véranda entourée de palmiers et va ranger ses courses avant de revenir avec du thé vert rempli de pignons.

Il me dit que Mariam va descendre dans pas longtemps. Ensuite, il me bombarde de questions.

- Il ne fait pas aussi beau à Marseille, hein ?

- Il fait beau mais pas autant qu'ici.
- Il ne fait pas quand même très chaud en Tunisie ?
- Ça va, dis-je tout simplement alors que la réalité c'est que la chaleur est en train de me tuer.
- Je suis allé au sud de France deux fois pendant l'été. Une fois à Montpellier et une autre à Nice. Il y fait trop beau, juste assez pour profiter de l'été, pas comme ici où parfois on suffoque pendant les après-midis. Tu n'es pas d'accord ?

Je suis tout à fait d'accord et j'ai suffoqué cet après-midi, mais je ne veux pas le lui dire alors je lui affiche un deuxième sourire en réponse.

Je ne voulais pas mais ça l'a dépité. Il prend une gorgée de son thé et me demande pourquoi je ne bois pas le mien.

Je ne veux pas lui dire que l'odeur très forte de la menthe est en train de mettre en épreuve ma capacité à retenir mon vomi. Je lui dis juste la première idée qui m'est venue ; le thé est trop chaud.

Le thé est tiède alors ça l'a intrigué d'entendre ça, mais il n'a pas insisté.

Il s'est ensuite redressé dans sa chaise à la manière de quelqu'un qui s'apprête à passer aux choses plus importantes puis il s'est penché vers moi.

- Vous avez reçu le colis quand ?

Il s'est mis au vouvoiement maintenant.

- Hier.
- Vous êtes venu aujourd'hui alors ?
- Tout à fait. Ce matin même.
- On est un samedi heureusement.

Je pense que je serais venu un lundi aussi.

Je respire un grand coup et je m'apprête à passer à mon tour aux questions.

Pour lui poser la question pour laquelle j'ai fait autant de chemin.

Je crains beaucoup la réponse alors je veux prendre encore un peu plus de temps avant de la formuler.

J'ai déjà dressé chaque mot de ma question que j'ai répétée trois ou cinq fois dans ma tête. J'ai séparé mes lèvres pour la prononcer quand Mariam est apparue.

C'est une dame trentenaire avec les cheveux en bataille plus volumineux que la tête. On entend derrière elle un bébé qui pleure et on comprend tout de suite la raison d'autant d'indifférence.

Elle s'appuie sur la porte de sa maison et me scrute les yeux écarquillés.

Une fois qu'elle a scanné tous les traits de mon visage, elle se tourne vers son mari et lui parle en arabe avec une voix émue.

Je me sens hors-jeu et j'ai envie de comprendre ce qu'elle a dit. Je me redresse dans ma chaise moi aussi, pour pouvoir être plus attentif.

- Je n'ai jamais imaginé que tu serais venu ! S'exclame-t-elle en se retournant vers moi, l'air joyeuse.

Je lui souris, ne sachant pas quoi dire.

- En fait, ce que j'ai dit à Saleh c'est qu'elle avait fait ton portrait de façon très conforme. Et C'est extraordinaire, car c'est déjà difficile de recopier à partir d'une photo, alors sans photo... c'est juste hallucinant !
- A propos, c'est en effet un très beau portrait.

Je m'attends à écouter toute l'histoire mais rien ne vient. Mariam me dévisage comme si j'étais un revenant et une personne qui lui est chère au même temps. C'est très intimidant.

- Elle m'avait dit qu'elle fait de la peinture, mais je ne savais pas qu'elle était aussi douée...

Je regarde le thé aux pignons sous mes yeux et je sens la nausée, la migraine et la totale monter. Je ne sais pas si c'est la peur ou le thé ou les deux qui me font ça.

Il y a une seule chose qu'il faut que je sache avant de demander à ces braves gens si je peux utiliser leur salle de bain.

Je marque un instant où je reprends mon souffle et je fonce.

- Alors c'est vrai ce que vous avez dit dans la lettre ?
- Oui, répond-elle avec une expression profondément navrée. C'est vrai et je suis vraiment désolée que tu l'ais appris comme ça.

14. Lucas

Hier matin, j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres un avis de passage de la Poste. Je me suis demandé ce que j'ai reçu, mais je n'ai pas fait une fixation là-dessus et je n'y ai pas repensé une seule fois pendant toute la journée. En plus, j'ai traité hier des dossiers très compliqués et improbables. Les demandes des clients deviennent de plus en plus inaccoutumées. Ils prennent les avocats pour des magiciens pouvant tout résoudre.

Au moment où je quitte mon cabinet, je mets ma main dans ma poche et je me rappelle de cet avis. J'hésite beaucoup avant de me décider d'aller le jour même au bureau de Poste récupérer ce colis mystérieux.

Ce qui m'a finalement encouragé c'est qu'il ne se passe rien dans ma vie et que rien ne peut me faire précipiter pour rentrer chez moi. Tout ce qui m'attend dans mon appartement luxueux c'est mon canapé, ma télé et mes lectures. Et ce depuis que mes enfants m'ont quitté pour habiter à plein temps chez leur mère.

Cette sorcière ne s'est pas suffisamment amadouée en me trompant avec un autre homme puis en s'enfuyant avec, il a fallu qu'elle rajoute à ça un déménagement à l'extrême nord du pays, dans Lille. Elle avait déménagé depuis dix mois, treize jours et quelques heures et elle avait pris nos enfants avec elle.

Alors depuis dix mois, treize jours et quelques heures, je déprime. Je déprime et je suis devenu insupportable et lassant au point que même ma deuxième femme qui disait qu'elle m'aimerait toujours a fini par me quitter elle aussi.

Au bureau de poste m'attend une queue qui m'aurait fait dérouter même dans les cas où je suis au summum du besoin des services très vitaux de la Poste. Mais là, je ne cède pas. Je ne sais pas pourquoi et comment mais je me tiens comme un champion dans la queue jusqu'au bout. J'ai probablement dû flairer qu'il est important, ce colis.

J'ai regardé abasourdi l'agent de la poste me l'apporter. Un tube en carton long de plus d'un mètre.

- Qu'est-ce que c'est ? Il m'a demandé en rigolant.
- Je n'ai aucune idée.
- Ah c'est une surprise ?
- Laissez-moi voir le destinataire.
- Vous aurez tout votre temps, signez d'abord s'il vous plait.

Il avait raison. Les gens s'impatientaient derrière moi.

J'ai signé, récupéré mon tube et ma pièce d'identité, remercié l'agent et je me suis dépêché vers un coin examiner ce curieux paquet.

Je prévoyais de partir et d'ouvrir mon colis chez moi, mais quand je l'ai vu, je ne pouvais plus attendre.

J'ai cherché l'expéditeur vite fait. C'est un tube et c'est difficile de repérer où c'est écrit. En tout cas ce n'est pas sur les deux surfaces plates aux deux côtés car j'ai vérifié. Je me suis vite tourné vers le contenu. Le reste on le saura plus tard.

L'intérieur est fourré de papier bulle et de mousse. Je suis un peu embarrassé de sortir tout ça et de le jeter dans deux poubelles qui se sont remplies jusqu'aux bords.

J'arrive enfin à sortir ce que toutes ces protections renfermaient.

C'est du tissu gris enroulé.

Une toile, je me dis !

Je la déroule et je découvre avec grande surprise ma tête en gros plan sur un support de deux mètres sur un à peu près.

Je fais un sourire grimace et un clin d'œil fous mais fort sympathiques.

Je trouve que ça me ressemble de faire ça mais je ne me rappelle pas avoir été pris en photo en faisant ça.

En effet, au départ j'ai pensé que c'est une impression d'une photo de moi traitée avec Photoshop à la manière d'une peinture, tellement c'est réaliste. Mais je me suis vite rendu compte que c'est une vraie peinture.

Une vraie peinture de mon portrait à moi !

Je n'ai jamais reçu d'aussi beau cadeau, je me dis à l'instant.

J'en suis troublé et j'ai cru que j'imaginais au début, mais j'en tremble. Je suis ému jusqu'aux larmes. Je veux dire que ça a un peu larmoyé dans mes yeux mais ça n'a pas coulé

Enfin, je ne me vois pas l'accrocher dans mon salon, ça ferait trop prétentieux, mais quand même !

Je suis rempli de reconnaissance envers la personne qui m'a offert ça. Je n'ai pas imaginé que quelqu'un pourrait m'apprécier au point de me destiner un truc pareil... c'est insensé !
Oubliées la déprime et l'isolation ! Si c'est une fille qui l'a fait, je suis amoureux !

Une peinture aussi grande ce n'est pas très discret. Alors j'essaie de contenir mes émotions et je rembobine ma tête. Je la contemplerai chez moi.

Je regarde l'adresse de l'expéditeur et je suis surpris que ce soit en Tunisie. L'expéditeur est une certaine Mariam Bachir.

Je me mets maintenant à la recherche d'un petit mot dans le carton. Je trouve un papier que je déplie et je lis ce qui y est écrit :

«Ça avait été réalisé par Leila Benyaghlene il y'a maintenant neuf ans.

J'espère que vous vous souvenez d'elle.

Dans le doute, je rajoute que la banque où elle avait bossé vous avait consulté en 2006.

Leila a été tuée dans un accident de voiture et je pense que cette toile vous revient.

Beaucoup de salutations.»

15. Lucas

Je sors de la salle de bain où j'ai vomi et je reviens dans la véranda. Ça a été la galère et j'ai dû nettoyer le WC avec ce que j'ai trouvé comme détergents. J'ai beaucoup tardé mais on a heureusement rien entendu.

- Je te sers quelque chose ?
- Non merci, mais c'est très gentil.
- J'insiste !
- Merci mais j'ai déjà mangé en fait.

Ça l'a vexé malgré moi. Mais je n'y peux rien, ce n'est pas ma faute si je suis un peu malade. Saleh s'en va et Mariam est manifestement contente de pouvoir rester avec moi seule à seul. Je sais évidemment ce qu'elle veut entendre.

Je m'assois et je lui dis en me cachant le visage avec les deux mains que je ne comprends pas jusqu'aujourd'hui pourquoi ça s'est passé comme ça. J'émerge de derrière mes mains et je vois que ma réponse ne lui suffira pas.

- Elle m'avait tout raconté sur tout. C'était ambigu.
- vous étiez son amie ?
- Oui, et on avait fait une exposition ensemble. L'exposition où il y avait le portrait de toi. Tu es celui qui lui as fourni l'inspiration de ne pas continuer jusqu'au doctorat de droit machin et de se consacrer plutôt à la peinture. Ça lui avait rendu service. Elle avait vécu heureuse et épanouie.

Je suis très heureux de ce que je viens d'entendre. J'arrive même à sourire sincèrement et de bon cœur.

- Est-ce que c'est elle qui a demandé qu'on m'envoie le tableau ?
- Non, pas expressément. Elle allait laisser derrière elle un orphelin et un veuf, c'est tout ce à quoi elle pensait. Après l'enterrement en France auquel je n'avais pas pu assister,

son mari a fui sa maison et son enfant qui lui rappellent sa peine. Le même est chez les parents de Leila pour l'instant. Moi, je me suis presque tout de suite mise à penser à ce tableau. J'ai un peu hésité puis je suis allée le récupérer de chez ses parents, j'ai détaché la toile du cadre et je te l'ai envoyée. Je suis certaine que j'ai bien fait. Maintenant, éclaire-moi sur votre histoire s'il te plaît, car je veux comprendre.

Elle avait donc un fils et un mari. Pourquoi ce dernier abandonne son fils qui devient doublement orphelin ?

Je ne comprends pas. Elle a du mal à s'incruster, cette information.

Je me secoue la tête et je me prépare à répondre. Je ne tiens pas à être précis plus qu'à être court.

- Il y avait une entente évidente entre nous deux. Jamais, je ne me suis senti aussi bien avec quelqu'un. J'aurais aimé en faire quelque chose et concrétiser tout ça, mais ça ne s'est pas fait. Je n'ai pas arrêté de penser à elle depuis tout ce temps, vous vous rendez compte ? Puis, je reçois ce colis. Vous n'imaginez pas ce que j'ai senti.
- Pourquoi ?
- Pourquoi ?
- Pourquoi c'est resté ambigu ?
- Probablement la déontologie de ma profession. Mais déjà, j'en avais fait des tentatives d'approche, et je sentais que je l'intriguais plus que je ne la séduisais. La dernière fois où elle était venue, tout m'avait fait croire que ce que je sentais n'était pas réciproque.

Elle a l'air de venir au moment où elle a entendu le truc le plus idiot de sa vie. Elle a l'air dégoûtée et scandalisée par ce que je viens de dire.

C'est normal, je ne lui en veux pas. C'est en effet très offusquant d'avoir pensé que quelqu'un qui avait passé énormément de son temps à travailler sur ton portrait n'est pas éperdument amoureux. Maintenant que j'y pense aussi, c'est offusquant d'avoir cru à la nécessité de rajouter un indice dans la lettre au cas où le nom Leila Benyaghlene ne me disait rien.

Mariam ne me demande rien de plus. Peut-être pas parce qu'elle n'en a pas envie mais parce qu'elle ne trouve pas de question à formuler sur le moment.

Quant à moi, je n'ai pas besoin d'explications. J'ai tout compris.

- A propos de la dernière fois où elle était venue dans mon cabinet... elle avait oublié quelque chose que je dois vous remettre.
- C'est quoi ?
- Un petit carnet avec des notes et des croquis.

Ça lui fait esquisser un sourire. C'est coquin de s'être permis de garder un truc aussi précieux.

- Je te donne l'adresse de ses parents et tu la leur remets à eux.
- Ça me va, merci. Merci beaucoup.
- Je n'ai malheureusement pas leur numéro pour que tu puisses les prévenir de ta visite.

J'avoue que je suis tenté de faire la rencontre de plus de gens qui connaissaient Leila. Je veux les écouter me la raconter.

Pendant nos rendez-vous, je me rappelle qu'on se confiait nos vies très naturellement. Il me semblait l'avoir connue depuis toujours. Puis, elle suscitait en moi beaucoup de curiosité et de désir de savoir plus sur elle. D'habitude, Je ne suis pourtant pas adepte des bavardages du genre confessions intimes.

Par souci de professionnalisme, je n'avais pas fait des tentatives claires. Ce qui échappait et se voyait malgré moi comme le fait que je m'intéressais à sa vie, c'étaient des choses que je ne pouvais pas contrôler. Toutefois, je prévoyais de l'inviter quelque part après nos rendez-vous. J'avais un peu traîné et le dernier jour où elle était venue, je n'espérais plus. A un moment, j'avais cru fort qu'elle ne me supportait même pas. J'avais longtemps navigué dans ma tête mais je me suis empêché de la rappeler croyant que c'est ce qu'il fallait. Croyant ainsi pouvoir me protéger. Me protéger parce je percevais qu'elle m'aurait rejeté.

C'est absurde combien des fois on a tendance à repousser un désir qu'on convoie très fort, parce qu'on conçoit que ça nous procurerait beaucoup de peine. Alors ça se bat, ça encaisse et ça se croit vainqueur, surtout sous les félicitations de son entourage. Bravo champion, tu n'as pas rappelé !

Puis, le jour où on discerne enfin que ce désir n'était pas qu'appétence mais aussi tout ce dont on a besoin, il est déjà trop tard.

En plus, personne n'est là pour consoler. Mais quelqu'un viendra sûrement te demander pourquoi tu n'as pas rappelé.

Pourquoi je n'ai pas rappelé ?

Je prends l'adresse qu'a notée Mariam et je la remercie.

Elle a du mal à me laisser partir. Elle n'ose pas mais je sens qu'elle a envie de me confisquer pour tout lui expliquer en détails, en reprenant chaque événement de chacun de mes rendez-vous avec Leila. Je comprends une telle convoitise, mais c'est douloureux et je pense que tout ça ne concerne que moi.

Je dis au revoir à Mariam qui ne m'accompagne pas à la porte pour aller au plus tôt retrouver son bébé et je pars à la recherche d'un hôtel où passer la nuit.

C'est déjà la fin de la journée et je n'ai pas assez d'énergie et surtout de courage pour affronter les parents de Leila dans cette même journée.

Demain, j'irai chez eux. Il faut prévoir qu'au plus probable, lundi sera le jour du retour. J'envoie un mail à ma secrétaire pour lui dire d'annuler tout rendez-vous de ce lundi. Je suis sûr qu'elle ne le lira pas avant la fin du weekend mais tant pis.

Dès que je rendrai le carnet à ses héritiers, je chargerai un ami de me prendre un billet de retour. La carte bancaire est sur la table de la salle à manger à côté de l'ordinateur et de la toile posée à plat que j'ai longtemps examinée, et j'ai peu d'argent liquide. Pour l'hôtel, il faudra voir s'ils acceptent un virement.

16. Lucas

J'ai marché sans avoir une seule destination, dans une ville que je ne lui reconnais rien à part Leila. Ce n'est pas moi qui porte mon sac à dos, c'est lui qui m'entraîne, et il ne m'emmène pas quelque part plus qu'il ne m'en éloigne.

Sur mon front, suent en abondance des gouttes de sueurs que je soupçonne être en réalité des larmes refoulées.

Je suis arrivé sur une colline donnant sur la mer. Une sorte de parc où il y a des ruines carthagoises tout autour. C'est un cadre magnifique que j'essaie de consommer avant de continuer ma route, mais ça va trop mal. Mon état n'est pas prêt à collaborer pour me laisser faire de la méditation en regardant des paysages.

Je vis au ralenti. Ensuite, c'est l'arrêt.

Je me doute que les vagues sillonnent toujours. Je les entends aussi bien que les feuilles des arbres qui s'entrechoquent sous la brise. Je sens aussi très bien cette brise m'effleurer. Mais je ne vois plus rien remuer. Je suis comme dans une photo.

Il y a étonnement aussi cette sensation d'enfermement. Je suis sur une vue dégagée à donner le vertige mais ça me rend claustrophobe. Je me sens enveloppé de partout. Etouffé.

Je ne suis pas gazé, je n'ai pas bu, mais c'est irradiant de déraison.

Ce n'est plus le coucher du soleil que je vois dans le ciel, mais mon organisme qui s'éteint.

Ma tête s'alourdit et j'ai envie de la poser vite sur le gazon. Mes pensées deviennent insensées au point de peser un poids et de contenir un goût.

Il y a une chanson que j'ai tellement jouée à la guitare, ma mémoire de cette chanson a fini par se transférer de la tête aux doigts. Il s'agit de '*Every step you make*' de *The Police*. J'ai voulu un jour en écrire la tablature pour un ami, et j'ai été surpris de découvrir que de tête, je ne me rappelle de rien. Il me fallait absolument poser les mains sur la guitare et les laisser faire leur chorégraphie pour noter petit à petit la musique.

Pourtant avec les autres chansons, je n'ai pas besoin d'avoir ma guitare dans les mains pour écrire les tablatures.

J'ai peut-être abusé de salades au maïs pendant ces dernières années. Ils ont fini par faire une ascension vers ma tête comme ma mémoire de la chanson envoyée par Leila s'est destinée à mes doigts. Je le sais car en ce moment, mes pensées ont le goût de maïs.

J'ai la tête qui se remplit de graines de maïs. Elle s'alourdit de plus en plus. Je ne peux plus la soutenir.

Je finis par m'écrouler par terre.

Je suis secoué par quelque chose qui me tient le bras. J'espère que ce n'est pas la mort qui vient me prendre.

Je veux me lever pour l'affronter.

J'ouvre les yeux et je vois que la mort porte une casquette à l'envers et des faux Adidas. J'ai ses pieds sous le visage et il fait déjà nuit.

Ce n'est finalement pas la mort mais un jeune garçon qui m'aide à me relever. Je lui répète ça va ça va et je crois que ce sont les ça va les moins crédibles que j'ai dit de ma vie. Je n'ai pas arrêté de trébucher et d'essayer de remonter.

Finalement, il m'aide à m'asseoir. Ça a fini par le fatiguer. Il m'offre des tic-tac et s'assoit à côté de moi.

Le sucre me ressuscite un peu. Je regarde ma montre. Il est dix-neuf heures et je ne dois pas avoir passé plus de trente minutes évanoui.

Le garçon s'appelle Ahmed et il bégaye un peu quand il ne trouve pas ses mots. Il a vingt-trois ans et il est étudiant à l'école d'architecture qui n'est pas loin d'ici. Il s'est trouvé un studio un peu en avance avec deux amis dans le Carthage Présidence. Il dit que le loyer leur coûte les yeux de la tête et qu'il ne comprend pas ce que fait un SDF français en Tunisie.

Ça m'a donné un fou rire qui m'a réveillé. Ensuite, j'ai compris que c'était pour rigoler.

C'est dommage. Ça aurait été quelque chose de pouvoir se faire passer pour un SDF quand on est nouveau riche.

Je lui raconte que je suis juste un peu malade et c'est pour ça que je me suis évanoui.

Il a rigolé à son tour en répétant le 'un peu'.

Sa réaction est tout à fait normale et je me suis donc apitoyé sur mon propre sort.

- Vous venez de quelle ville ?
- Marseille.
- Vous êtes venu pour faire du tourisme ?
- Non.

Ma réponse le rend curieux et il attend alors que je lui explique. Il a l'air d'espérer entendre quelque chose d'original et d'inédit.

- Mais oui bien sûr, c'est pour du tourisme ! Fini-je par rectifier.

Avec la vue sublime de la lumière de la lune se reflétant sur la mer, je passe mon début de soirée à écouter cet étudiant me parler de sa copine.

J'ai mal au crâne, je ne sais pas où je vais dormir, mais quelque chose me retient.

Il me montre une photo d'elle comme on montre une photo de son nouveau-né. Ils ont passé le cap des deux ans mais n'habitent pas ensemble. Ils se voient chaque weekend pour prendre un café ou manger et se parlent au téléphone jusqu'à très tard la nuit. C'est tout ce en quoi consiste leur relation.

Les familles ne se connaissent pas et ne sont même pas au courant. La fille qui habite toujours chez ses parents arrive à cacher sa vie privée. Mais elle n'arrête pas de lui poser la question du pourquoi on ne se marie pas et il me dit que ça lui fiche la trouille.

Il rajoute qu'il veut profiter de sa jeunesse avant de se marier, en m'affichant un sourire malicieux comme si je suis censé comprendre.

Franchement, je ne vois pas en quoi c'est mieux de vivre la distance. Je me dis que si j'étais né dans une société comme ça, je me serais pressé de me marier.

- C'est courageux de votre part de venir jusqu'ici dans les circonstances... actuelles... du pays.

On note bien dans son ton que ça lui fait mal d'en parler.

- Pour l'instant tout se passe bien, alors je profite.
- L'économie du pays tenait sur le tourisme et maintenant il n'y a plus rien, frère ! Les gens ont peu de venir. Mais en gros, il ne se passe rien. Rien de plus qu'ailleurs ! Je trouve que n'importe quel pays est maintenant menacé par les attentats, pas forcément plus que nous, mais nous sommes ceux qu'on fuit le plus. Tous les musulmans dans le même sac !

Je me sens mal à l'aise. Je ne veux pas subir de tels discours et je ne saisis pas pourquoi il a l'air de vouloir se justifier de quelque chose alors que je n'ai rien demandé. Néanmoins, je compatiss.

- Puis, je ne comprends pas comment ça se confectionne, ces abrutis de terroristes ! Comment ça peut se fabriquer en si grande masse et en si peu de temps ? Pourtant, c'est évident que c'est du mal.
- Je ne sais pas, oualah !

J'ai voulu le détendre avec mon petit oualah qui fait pouffer mes potes d'origine maghrébine, mais ça l'a juste fait esquisser un sourire avant de reprendre de plus belle.

- Moi quand je regarde un truc comme celui qu'on a en face, dit-il en pointant la lune, je me dis que ce n'est pas plausible que celui qui l'avait agencé soit le même que celui dont nous parlent les patriarches de l'extrême. Ils l'imaginent ignoble et assoiffé de maltraitance contre ses créatures. Représenté comme un méchant gosse à qui on a offert le droit de faire ce qu'il veut de ses jouets, alors il s'acharne dessus juste pour voir ce que ça fait. Ils l'inventent monstrueux comme on en invente dans les scénarios de films d'horreur, avec les personnages qui tuent et terrorisent. Non, il n'est pas comme ça. Il est plus beau, plus bon, il n'est pas capable de la haine et il ne veut pas qu'on s'entretue. C'est un artiste et il nous a offert ses œuvres pour qu'on les admire et pas qu'on en détourne les yeux. Et ces fous avancent des fatwas du genre qui interdit la musique !

Ça m'a beaucoup ému.

Ce bonhomme est plutôt éloquent. Son discours est différent de ceux que j'ai eu l'habitude d'écouter. Les musulmans ne sont pas tous pareils et blablas, ce qu'on sait très bien et qui ne rajoute rien du coup. Mais ça, c'est beau. Même pour moi qui ne croit pas très fort dans l'existence d'un dieu. Surtout depuis hier soir.

- Tu travailles dans quoi ? Me demande-t-il sans me laisser le temps de méditer.
- Je suis avocat.
- C'est bien ça ! Moi, je crains le chômage. C'est courant pour les artistes ici. Les architectes sont des artistes, tu es du même avis que moi, non ?
- Oui, si tu veux.
- En tout cas, qu'on le soit ou pas, il a été décidé qu'on sera amené dans le même bateau avec les diplômés des Beaux-Arts ou Art et Métier. Une portion de notre vie sans emploi assurée après le diplôme ! Comme pour les autres filières déjà, mais la nôtre dure plus. C'est comme la garantie fabricant ou commerçant, par exemple en France, on te garantit la satisfaction après achat. Ici, on m'a garanti le chômage après mon cursus !

Il dit ça puis il éclate de rire de bon cœur, comme si c'était vraiment rigolo. Joyeusement pessimiste, ce garçon.

- En France aussi, il y a la crise et pas assez d'emplois pour tous les jeunes.
- Pas autant qu'ici, cousin ! Pas autant qu'ici ! En fait, la crise économique a frappé sur Tunis même et ensuite le mal s'est propagé dans le monde entier, je te dis. On est du coup les plus fracassés.
- Je pensais que ça a touché les bourses de New York en premier, le taquiné-je.
- Je rigole, je rigole !
- Je sais, dis-je en échangeant un sourire.
- N'empêche, on est dans un pays en développement pour ne pas dire pauvre. Et je ne sais pas ce qui va nous aider. Les gens sont pauvres, et parfois pas que dans la tête. Et là, c'est pire !

Il me regarde pour voir si j'ai bien compris mais je ne sais à quoi il veut faire référence.

- Je te raconte un truc qui d'après ce que je pense, ne risque pas d'arriver en France. Je suis allé en vacances à Paris chez un oncle. Ça a été mon unique voyage.
- Tu es jeune, tu en feras d'autres !
- J'espère même partir un jour vivre à l'étranger. Plein de jeunes ici ne pensent qu'à ça, car ici on a une malheureuse paie. Mais moi, ce n'est pas l'argent qui m'intéresse le plus. Je tiens juste à faire respecter mon mode de vie. J'ai vu à Paris combien on lit dans les transports. C'est fascinant !

Je me retiens de lui dire que je ne trouve pas qu'on lit beaucoup, que ce soit en public ou en privé.

- L'année dernière, j'étais dans un bus et je m'occupais en lisant un roman. Je n'aime pas vraiment ça, mais je voulais m'occuper. Je n'habitais pas aussi près de l'école, mais dans un quartier populaire. Je me suis fait embêter. Une racaille m'a dit pourquoi il est en français mon livre, pourquoi je ne lis pas le coran au lieu de ça, mais pas sous un ton aimable. Il me l'a arraché des mains et me l'a jeté à la figure en me répétant pourquoi il est en français, le roman. Tu t'appelles Michel ? Tu t'appelles Michou ? Tu as les rêves européens ?
- Eh ben !
- En sortant du bus j'avais voulu le taper, révèle-t-il en tirant sur ses manches pour faire sortir ses épaules. J'aurais pu le mettre par terre en trois secondes, mais je me suis retenu.
- Et c'est la seule fois où quelque chose comme ça t'est arrivé ?
- Oui, oui... en fait, d'habitude, quand les gens me voient lire, ça leur fait plaisir. Ils deviennent curieux, ils n'arrêtent pas de se me demander le titre et je leur file le bouquin qui se fait passer de main en main. Bah oui, c'est impressionnant de lire ici !

- D'accord, acquiescé-je pas très convaincu.
- C'est impressionnant surtout pour les vieux. Je ne sais pas si c'est pareil chez toi, mais ici, les vieux n'arrêtent pas de répéter qu'on vit un temps médiocre. Ils sont nostalgiques par rapport à leur époque, mais je ne vois pas en quoi c'était mieux. Maintenant, les jeunes sont libres, ils créent des choses et sont passionnés. Avant, il n'y avait que l'obligation qui pousse à bosser. Maintenant, comme tu as sûrement vu, les tunisiennes s'habillent en petite jupe et c'est ce qui ne plait pas aux vieux je te dis. Ça ne leur plait pas que leurs petites filles s'habillent comme ça, et c'est tout ce qui rend répulsif notre époque. Ils ne voient pas toutes les autres choses qu'on a apportées, la révolution par exemple, ça a été une révolution faite par les jeunes, cousin ! Les vieux d'aujourd'hui quand ils étaient jeunes, ils cherchaient le piston du côté politique. C'était pour eux le luxe de luxe. Ils avaient fait une révolution, eux ? Non !

Cet Ahmed est fort aimable, il est plein de vie et il a beaucoup de choses à dire. Si je m'oublie, on finira la conversation demain à l'aube.

- Il commence à faire tard pour moi, lui dis-je en lui tapotant l'épaule.
- Tu trouves qu'il fait tard ?
- J'ai une migraine qu'il faut que je soigne.
- Tu veux que je t'accompagne à ton hôtel dans ma voiture ?
- En fait, je dois justement en chercher.
- Chercher quoi ?
- Un hôtel !

Ça le choque d'entendre ça et il remue sa tête en pinçant les lèvres. Une manière de dire que c'est de la folie.

- Tu peux passer la nuit chez moi si tu veux. J'ai ce qui te faut.
- Oh, c'est très généreux ! Mais non, merci. Je vais pouvoir me débrouiller.
- Tu tiens mal debout !
- Non, ça va, regarde !

En effet, je me tiens droit et je me porte bien, mais il n'est pas convaincu.

- J'insiste !
- Juste ce soir alors !
- Super ! S'écrit-il comme si ça pouvait lui rapporter un truc et ça me surprend qu'il y ait autant de plaisir dans l'hospitalité ici.

17. Lucas

J'ai dormi sur un matelas posé à même le sol dans la kitchenette après m'être goinfré de médicaments et de bonne nourriture. Les colocataires ont fait pour le dîner une soupe au blé qu'ils appellent chorba. C'est piquant et épicé et j'ai bien aimé. Surtout la viande d'agneau séchée qui a donné encore plus de goût. On a joué un peu aux cartes avant que de dormir.

A quatre heures du matin, j'ai ouvert les yeux et j'ai longtemps réfléchi en regardant le plafond à ce que je vais faire de ma journée.

Je ne suis pas arrivé à me faire un bon planning et je m'ennuie. Je prends mon smartphone que j'ai chargé durant la nuit et je fais une recherche sur Google. Sur Leila.

J'ai failli m'écrier quand j'ai vu les résultats de la recherche. Je suis enflammé par le nombre d'articles que j'ai trouvés.

Je me lève pour m'asseoir en m'adossant contre le mur frais qui m'avait aidé à supporter la chaleur pendant que je dormais. Le studio est simple et très beau mais il y fait trop chaud. Les fenêtres grandes ouvertes n'aident en rien, la brise d'hier est partie. Les trois étudiants qui m'ont accueilli dorment dans leur unique chambre sur des vrais lits et avec un ventilateur. Moi, je me prends la chaleur, mais franchement, au point où j'en suis !

Je passe le reste de la nuit à lire des articles sur Leila et son tableau... ou j'aime dire notre tableau. En fait, il est célèbre en Tunisie. Elle avait reçu beaucoup d'offres, au départ plutôt faibles pour ce que c'est, puis petit à petit, elles se sont élevées. Elles sont devenues exorbitantes. Très exorbitantes.

Comme elle refusait de vendre et qu'elle disait qu'elle l'avait faite juste pour participer à une exposition, la toile avait fait un gros buzz.

Moi, Lucas Beauville, petit être insignifiant, j'ai ma tête sur une toile célèbre depuis tout ce temps et je n'en étais pas au courant.

Je me sens honteux.

Une vraie flétriature !

Il n'y a rien sur sa vie privée ou sur sa mort mais il paraît qu'elle avait participé dans la révolution de son pays, en intégrant des messages dissimulés dans les scènes qu'elle avait peintes.

Leila avait très certainement craint et souhaité au même temps qu'un jour tout ce bruit m'atteigne.

Elle avait dû rêver mille fois que je traverse la méditerranée pour la retrouver.

Elle avait dû imaginer mille fois une scène du genre où je viens toquer à sa porte et où je saute la serrer dans mes bras dès qu'elle m'ouvre.

Je dis ça, car j'ai vécu cette même chose. La sensation terrible de ne pas savoir si je me suis trompé en interprétant un point et d'avoir l'espoir qui rejaillit de temps en temps.

Je suis même passé quelques fois devant la banque où elle avait fait son stage. Ce n'était pas pour lui rendre son carnet. Cet objet devait me rester comme petit souvenir et elle n'était jamais revenue le chercher. Je voulais juste la revoir. Je la guettais en me sentant lâche et pathétique. Je ne savais même pas si elle y était toujours ou pas. Elle m'avait raconté qu'on lui aurait fait une quasi proposition d'embauche. Mais ce n'était valable que pour après le doctorat qu'elle prévoyait de faire. Mais Mariam avait dit qu'elle avait abandonné les études.

En tout cas, je venais devant cette banque et je faisais en sorte que ça coïncide avec les heures de pause et l'heure où on sortait.

J'attendais dans le pub en face et je fixais la porte de la banque, ne clignant presque pas des yeux.

Jamais, je ne l'ai vu en sortir.

Elle me hantait de son vivant comme elle le fera toujours. J'en ai eus des rêves où elle est présente, des rêves de jour, des rêves de nuit, des scénarios troublants de retrouvailles qui pouvaient très bien se faire si j'avais eu du courage, mais je n'en ai pas réalisé un seul. Et l'appel lancé par le tableau n'a pas été entendu.

Ça a dû lui faire mal. Ça a dû lui faire mal de m'avoir dédié une si belle chose que je n'ai pas vue. Et moi aujourd'hui, je suis en colère contre moi-même et ça ne me fera pas retourner en arrière.

J'ai frôlé de très près l'histoire qui manquait à ma vie. Maintenant, je peux me faire secouer, me faire rebondir contre un mur ou me faire agraffer au plafond, ça n'aidera en rien. Je pourrai opter pour la vie des moines, me déposséder de tout ce que je possède ou lancer un combat contre l'huile de palme, dieu ne ressuscitera pas ma bien-aimée.

18. Lucas

On se regarde pendant très longtemps. On ne se dit pas un mot.

Je la regarde et je me demande pourquoi elle n'a pas l'air heureuse de se trouver avec moi, dans cet endroit.

Elle lisse son adorable frange et se frotte le nez tout fin qu'elle a. J'aime les taches de rousseur qui l'agrémentent, surtout brune et matte comme elle est. J'ai envie de lui demander si elle l'a trouvé dans un paquet de chips, mais c'est naze.

Comme si elle a compris la stupidité du truc auquel j'ai pensé, Leila m'affiche un très large sourire, avec une pincée d'ironie. Au même temps, ses yeux ont pris un air triste. Ça me rend triste aussi et ça me fait peur même. Je ne sais de quoi. Je peux facilement avoir peur ces derniers temps. En fait, j'ai peur en permanence.

- Ça alors ! S'exclame-t-elle en se frottant la tête, soudain gênée. Tu n'as rien à me dire ? Je sépare à peine les lèvres. Puis je les rejoins, impuissant. Je commence à avoir de la sueur froide sur le front. Ça va encore générer et je vais bientôt avoir tout le visage qui perle. Je vais avoir l'air ridicule. Mais je le suis déjà. Pourquoi je ne cède pas, ouvre la bouche et raconte ce que j'ai à raconter ?

- Trouillard ! lance-t-elle avant de s'esclaffer.

Nous sommes dans un amphithéâtre de la faculté de droit, et on est assis sur ces vieux pupitres doubles des années quatre-vingt-dix.

Elle est assise confortablement, les pieds sur la place d'à côté. Elle se tient la tête entre ses deux mains avec les coudes posés sur sa table et me dévisage.

Je suis assis en tournant le dos au tableau de façon à ce qu'elle et moi, nous arrivons à tenir face à face. J'ai les bras croisés sur le bureau dont la surface est toute griffonnée. Je promène mes yeux dans toute la salle. Les autres tables sont toutes griffonnées aussi. Il y a même de gros

dessins sur les murs. La vision de ce lieu me rend mal à l'aise. Je suis navré pour un si beau lieu gâché comme ça.

Leila, et moi sommes censés tout nous dire. Je le sais, parce qu'aujourd'hui, dans cet amphi, aucun mensonge ne peut être dit.

- Je crois que si tu continues à garder le silence, je vais pouvoir être épargnée de raconter ce que j'ai à te raconter, dit-elle en haussant les épaules.

C'est juste pour se rassurer qu'elle me dit ça, mais elle n'en est guère convaincue. Elle doit avoir plein de choses à me dire et je vais les entendre.

- Non je ne crois pas, je réplique d'un air serein. Même si je ne sais pas à quelles règles cette... chose obéit.

- Chose ? répète-elle.

- Comment tu veux l'appeler ?

- Je n'en sais rien. Mais il me semble que, cette... chose... veut que chacun de nous deux demande à l'autre cinq questions.

- Et qu'est ce qui te fait croire ça ? Demande-t-elle en plissant le front.

- Je ne sais pas, dis-je après un temps de réflexion. Je m'en fous. Je le sais, c'est tout.

- Tu le sais, et c'est tout ?

- Oui.

- Moi, je sais aussi que... que... je sais déjà...

- Qu'est-ce que tu as ? Je demande en pouffant.

- J'allais dire un mensonge. Je n'ai même pas pu le prononcer.

Elle passe sa main dans sa longue chevelure de jais et elle a l'air de se demander pourquoi on est obligé de faire ça.

- Ah ! Et c'était quoi ce mensonge ?

- Je n'ai pas pu le dire !

- Vas y, j'insiste, réessaie quand-même ! Maintenant que je sais que c'est faux ce que tu allais dire, tu dois pouvoir le prononcer. Tu allais dire que tu sais quoi ?

- Que je sais que tu ne m'aimes pas ! Et je n'ai pas pu le dire car je ne le sais toujours pas !

- Quelle horreur ! M'écrié-je.

Je me précipite à ses côtés et je la serre fort contre moi. J'ai sa tête sous mon menton et je répète avec une petite voix tremblante « je t'aime, je t'aime... »

Elle se dégage de mon emprise et me lance un regard triomphant avant de se lever pour examiner les graffitis sur les murs. Elle a l'air heureuse d'entendre que je l'aime mais au même temps on dirait qu'elle s'en fout.

- Ici, on ne peut pas dire des mensonges. C'est bien ça le principe ?
- Tout à fait, dis-je en ne sachant plus ce que je dois faire de mes mains.
- C'est sympa, cet endroit ! S'exclame-t-elle en tournoyant.

Elle commence à se marrer pour de bon après la pirouette. Elle rit en secouant la tête à droite et à gauche, comme pour dire non. Mais non à quoi ?

- Mais toi, tu ne sais toujours pas ce que je sens pour toi, dit-elle avec le ravissement de quelqu'un qui a une longueur d'avance.
- Non, je ne sais pas.

Je veux lui faire croire que je ne sais pas pour qu'elle s'amuse plus.

- Tu le sauras avant qu'on quitte cet endroit, me dit-elle avec un ton euphorique.
- Oui, je le saurai.

Elle me fixe affectueusement et je me sens bercé par ce regard. Ensuite, elle court me rejoindre et se remet là où elle était, à côté de moi.

- Alors, chacun doit poser à l'autre ses questions, dès que l'un de nous appuie sur ce bouton. Moi, je dois t'en poser dix et toi cinq. On ne peut en faire ni moins ni plus. On est forcé de répondre justement. La réponse ne peut être ni moins claire ni moins sincère que souhaitée. Je ne saisis pas la raison pour laquelle elle peut poser dix questions et moi que cinq.

- Quel bouton ?
- Ce bouton, dit-elle en montrant un cadre dessiné avec un marqueur noir sur la table.

Je me penche pour regarder. C'est un vieux truc qu'on trouve dessiné sur le mobilier des établissements scolaires et que je connais depuis l'école primaire : Un petit cercle sous lequel est écrit "Appuyez sur ce bouton et le prof disparaît".

- Et on ne peut pas sortir de cet amphitheâtre tant qu'on n'a pas appuyé dessus, poser nos questions et bien discuter, ajoute-elle.
- Je ne vais pas t'empêcher d'appuyer sur ce bouton.
- Je suppose que non, oui.

Elle appuie. Je ne panique pas. Je ne veux rien lui cacher.

- Le jour où tu as enfin eu cette guitare que tu voulais plus que tout, cette guitare hybride avec une caisse de la marque Fender et une manche de la marque Gibson, était-ce le meilleur jour de ta vie ?

Je ne réagis pas. Je suis un peu déçu par cette question.

- Quelle question !
- Oui, c'est ça, quelle question !
- Tu as l'occasion de poser ce que tu veux, mais tu te soucis si peu de ma vie au point de me demander ça ?
- Attention, tu viens de perdre une de tes questions !

Je lance un juron puis je me rappelle que je m'en fiche. Je ne veux savoir d'elle qu'une seule chose.

- Et comment tu le sais que ça a été compté ?
- Je le sais et c'est tout, dit-elle le ton malicieux. Et tu viens de perdre ta deuxième question ! Il ne te reste que trois questions, fais en bon usage.
- Merci pour le conseil.
- Ok. Moi, ça me va très bien qu'il ne te reste plus que trois questions. Puis, je m'amuse ici. Bon, allez, vas-y, dis-moi si c'était le meilleur jour de ta vie.
- Non pas du tout, dis-je en regardant le plafond comme si j'y trouvais quelque chose d'intéressant. Ce n'était pas du tout le meilleur jour de ma vie. Le meilleur jour viendra avec toi. Car je ne l'ai toujours pas vécu.

- Lucas...
- Oui ?
- Haha, il ne te reste que deux questions !

Je m'éclate de rire. C'est un filou, cette fille, mais ça lui rajoute beaucoup de charme.

- J'ai une seule petite question, en fait, donc ce n'est pas grave.
- Je t'écoute.
- Tu ne m'as pas détesté après la dernière fois ?
- Je le voulais bien, mais je n'en avais pas la force.

Cette réponse me suffisait. La chose n'exigeait donc pas qu'elle y rajoute un autre éclaircissement mais elle l'a fait. Je l'ai écoutée le dire comme on écoute une mélodie.

- Je t'ai toujours aimé.

Je me suis rapproché pour l'embrasser, mais elle a disparu et réapparu au tableau de l'amphi, dix mètres plus loin.

- Qu'est-ce que tu fuis en faisant autant de voyages et de virées de weekend ? Me demande-t-elle.
- Mon quotidien.

- Qu'est-ce que tu lui trouves, au thé aux pommes et à la cannelle ? C'est quand même une association horrible !
- Je trouve ça très bon, c'est tout !
- Je t'ai connu comme père attentionné, comment ça se fait que tu ne te rappelles plus de tes enfants ?
- Mais non... je...
- Tu n'y arriveras pas. Toi-même tu ne sauras pas répondre.
- Ne me juge pas.
- Je n'en ai pas l'intention. Mais maintenant dis-moi, commence-t-elle avec une expression agacée. Si on avait pu nous mettre ensemble, ça aurait duré combien de temps, hein ?
- Pour moi c'est une évidence, avec toi ça aurait duré pour toujours !

J'étais scandalisé par la question. Evidemment que ça aurait été pour toujours. Je pense n'avoir jamais aimé une femme si fort. Même pas celle avec qui je suis resté sept ans, que j'ai épousée et avec qui j'ai eu deux enfants. La question m'a donc beaucoup irrité et je tenais à ce que Leila soit convaincue par ma réponse.

Mais comme si je venais d'annoncer tout simplement la météo, elle bâille et redevient tout aussi paisible qu'une minute plus tôt.

Je me sens très vexé et impuissant. Je ne m'attendais pas à pire.

Elle s'approche de la porte et mets sa main sur la poignée.

- Tu sais bien que tu ne peux pas encore sortir ! Tu n'as pas fini de poser les dix questions.
- Bien sûr que je peux. Cette chose sait comme moi qu'il est inutile de parler. Tout est déjà fini avant d'avoir commencé, puisque tu ne te rappelles plus.

Elle est effectivement arrivée à ouvrir la porte et la franchir. Elle est partie.

Je me réveille de mon matelas vers sept heures. Les deux garçons dorment toujours.

Je vais vers la fenêtre. Je regarde les belles maisons du quartier de la Présidence et je réfléchis à ce que je vais faire de moi.

Je me souviens très bien du rêve que j'ai fait. Même si c'était au milieu de la nuit, je me souviens et je me souviendrai toujours de chaque détail.

19. Lucas

Je suis sorti après avoir pris une douche. Les étudiants font la grasse matinée et je ne peux pas attendre qu'ils se réveillent. Je leur ai alors laissé un mot avec des remerciements et des excuses. Je vais dans le premier café que je croise pour prendre un petit déjeuner.

Je n'ai jamais vu des cafés comme ça. L'intérieur ressemble à une reproduction d'un palais de sultan tiré du conte mille et une nuits. Tapisseries aux murs, arabesques, abondance des couleurs chaudes et du doré, des colonnes, des poutres fines au plafond et un genre d'estrades sur lesquelles les clients sont servis.

Ça doit être super cher, je me dis !

Je m'assois sur un coussin sur l'estrade la plus proche. Je n'ai pas de chaises mais j'ai droit à une mini table où il y a le menu. Un choix de cafés de quelques pages ! Avec un tout petit peu plus de pages pour le reste. On ne peut pas dire que ce n'est pas varié le café ici. Mais ce n'est vraiment pas cher pour ce que c'est.

Je choisis une formule petit déjeuner à dix dinars ce qui équivaut à quatre euros. Mais c'est capable de remplir l'estomac d'un Dinosaur. Café au choix, jus d'orange, toasts, assortiments de confitures, omelette au fromage et des céréales au lait.

Tout le contraire d'hier, j'ai aujourd'hui une faim de loup.

Un serveur vient prendre ma commande et revient après quinze minutes de terrible attente. Je le regarde m'apporter tout ça comme si j'avais vécu une famine.

Je commence par mon café que j'avale d'un trait. Mon choix de café a été hasardeux parce que je ne connais pas tous les cafés du menu. Je pense j'ai bien choisi, car ça m'est monté tout de suite à la tête et je me suis triplement réveillé. Ensuite, je me suis fait plaisir à tartiner mes toasts avec les petites doses de confitures. Ma préférée, c'est sans doute celle aux mandarines et aux graines de sésame. Je n'avais jamais essayé ça avant, dommage, c'est un vrai délice.

Quand je suis arrivée à l'omelette, je me suis mis à la recherche du goût du fromage. Puis, j'y suis arrivé. Il y en a très peu et franchement, ce n'est pas terrible. Ils appellent ça du fromage ? Les céréales sont trop lourdes et après deux cuillères, il n'y a plus de place pour rien. Il reste le jus et il ne faut pas que je le finisse. Je le regarde en cherchant mes billets peu nombreux. Il m'a regardé. Je l'ai regardé. Il m'a regardé. J'ai fini par le boire.

Personne ne vient chercher les sous. Je vais alors chercher quelqu'un à qui je peux donner l'argent. Je découvre un deuxième espace dans le café, toujours traditionnel, mais avec des chaises. Je préfère quand même mon coussin. Je trouve aussi un caissier qui me fait l'addition et m'encaisse. Il me dit au revoir un peu trop chaleureusement avant de me laisser partir sous les « Revenez une autre fois ! ». J'ai envie de lui dire que j'aimerais bien mais demain il faut que je rentre chez moi, il ne me laisse pas de l'espace pour. Je sors du café en me demandant si c'est comme ça que ça se passe pour chaque client.

Maintenant, il faut que j'aille chez les Benyaghlene. Je n'arrive pas à les imaginer. Ils devraient être des gens formidables, j'en suis certain. Nous tenons toujours grand-chose de nos parents, surtout quand on est aussi soudé que ce que m'a confié Leila. Ce sont donc deux personnes formidables qui ont perdu une fille formidable et ils n'auront pas envie d'entendre n'importe quoi. Du coup, je ne sais pas ce que je vais leur dire. J'ai envie de préparer un truc mais ça fourmille dans ma tête. En effet, je crame et je pense que ça a l'effet de produire beaucoup trop d'idées comme quand on fait du popcorn sur le feu. En tout cas en gros, ce sera juste pour leur rendre le carnet et leur faire des condoléances tardives. Je voudrais aussi savoir une seule chose.

Mon application de cartes sur mon smartphone m'emmène devant une villa avec un style proche du style andalou tout en en étant loin. Je vois de l'extérieur beaucoup de branches d'arbres qui dépassent et je me dis que ça a besoin d'un coup de peigne. Ça en devient sauvage.

Leila m'avait dit qu'elle passait ses étés à Tunis. Je la vois enfant, elle rentre de la plage habillée tout en rose. Robe, claquettes et chapeau roses. Je ne sais pas si ça me fait plus de bien ou de mal de penser à cette image.

Je sonne, sans hésiter cette fois, l'image toujours en tête.

Ça tarde et j'y trouve l'occasion d'ajuster la chemise demi manches que je porte. J'aurais préféré porter une chose plus légère mais non, Leila est partie et je ne viens pas pour qu'elle me les présente après des mois de vie de couple, mais je veux toujours leur faire bon impression.

Ça tarde encore au point que j'ai pu préparer deux mots pour me présenter. Une présentation, normalement ça se fait spontanément, mais pas quand on a une usine de popcorns dans le crâne.

La présentation que j'ai préparée m'a paru tellement judicieuse et précieuse que je me suis mis à paniquer à l'idée de pouvoir l'oublier.

Je sonne une deuxième fois, plus longuement, et j'essaie de voir à travers la porte arrondie ornée d'arabesques. J'ai cru pour je ne sais quelle raison qu'entre les motifs il y a des trous, mais non. Si un passant m'avait vu mettre mon visage contre la porte, il se serait dit que ça ne va pas trop bien chez moi.

On ne m'ouvre toujours pas, j'en profite alors pour noter par précaution la présentation, au cas je vais oublier comment je m'appelle.

Au bout de cinq minutes, je commence à me faire à l'idée que personne ne va m'ouvrir. Je me défaits de mon sac que je pose par terre. Je le resais presque tout de suite et j'y recherche le carnet de Leila. Pour vérifier qu'il est là ou pour lui dire que finalement, tu restes bien avec moi, toi.

Je pense que le carnet s'en soucie trop peu. Il y a juste moi qui commence à culpabiliser à l'idée de ne pas le rendre aux siens. J'ai quand même eu la toile, avec trop de cupidité à amasser des choses me rappelant Leila, je couronnerai la collection en m'achetant la maison abandonnée par son mari. En effet, j'ai la grosse envie de tout avoir de tout ce qu'elle a laissé, pas de maisons mais des trucs qui importent, et de tout savoir de ce qu'elle a vécu, dans un besoin de substituer vainement à ce qu'on aurait pu avoir et vivre ensemble.

C'est malsain, tout ça.

Vu combien cette femme comptait pour moi, ce qui se passe depuis que j'ai reçu le colis va indéniablement faire prendre une autre tournure à ma vie. J'étais déjà déprimé et maintenant je vais déprimer triplement. Comment je vais arriver à me reprendre ?

Je ne reprends pour l'instant que mon sac à dos. Je retenterai ma chance pour restituer le carnet une autre fois.

Maintenant, il est grand temps pour se chercher un hôtel, surtout que le séjour se prolonge.

Alors que je suis sur le point de repartir, un passant m'interpelle et me demande si je cherche les Benyaghlene. Il ne m'a pas laissé le temps de dire oui avant de m'annoncer qu'ils sont en voyage pour quelque temps.

Où ? Il ne sait pas. Quand est-ce qu'ils reviennent ? Il ne sait pas non plus, mais il est un voisin et il ne les a pas vus depuis déjà trois semaines.

20. Malika

Le ventilateur posé sur le comptoir, souffle à quelques centimètres de mon visage mais il ne m'aère pas tellement. Je ne le rapproche pas plus que ça pour qu'il n'avale pas mes cheveux. Il n'y a pas l'ombre d'un client et le fond sec de la caisse survit mal comme nous à la famine des petits sous. Réellement, les gens qui rentrent voir ma boutique sont nombreux, ils s'attardent et me demandent beaucoup d'effort. Avec la curiosité et l'hésitation d'acheteurs potentiels d'un appartement, ils posent beaucoup de questions sur mes articles. Ça a été fait comment ? Ça a été fait où ? Par qui ? Ça me fait plaisir de répondre, en plus, ça me tient occupée. Mais à chaque fois, il y a cet espoir qui accompagne chaque réponse que j'apporte. L'espoir de vendre un petit quelque chose. Un espoir fichtrement stérile et j'en suis malheureuse. Pas seulement pour l'argent, mais pour tous ces objets que mon mari et moi confectionnons et qui prennent la poussière. Mon mari tient en parallèle un petit restaurant et c'est de quoi nous vivons depuis que ce truc appelé la révolution a maudit tous les secteurs.

Je ne peux pas dire que je n'ai pas été prévenue. Quand je me suis décidée à faire beaux-arts après mon bac, tout le monde est venu prendre une portion de moi. J'ai tout entendu comme conseils, du genre décourageant au point de les recevoir comme des couteaux qui te tranchent, surtout quand tu tiens à ta cause.

Tout d'abord, il y a le présage le plus abondant et le plus évident, que j'ai fini par partager avec mes conseillers, il s'agit du gros risque de finir en chômage ou de devoir me réorienter vers autre chose. C'était très pessimiste de commencer mes études supérieures en ayant la quasi conviction que je ne me trouverai pas un boulot dans le domaine que j'étudie, mais très insoucieux de foncer quand même. Je me sentais seule contre tous, y compris moi-même, mais je laissais aller, par passion pour ce qu'on m'enseignait.

Le deuxième englobe les difficultés que j'affronterai si je réussis à me trouver une place bien serrée. La malheureuse paye et l'exploitation.

Un autre commentaire m'a marquée. Ça dit que la musique, le théâtre et les arts plastiques ne sont pas pour les femmes. Annoncé comme une fatalité, sans des explications qui raisonnent. Ceux qui m'avaient dit ça étaient plus âgés que moi, ça ne se peut pas, mais je voulais leur répondre que j'ai un poing et qu'il est bien pour leurs gueules, lui.

Puis vint une rencontre, un camarade des cours originaire du Nord-Ouest comme moi qui a un peu de sous dans la poche et qui veut m'épouser. L'idée a été jugée très bonne par toute la famille, ça m'assurait l'avenir que je voulais gâcher. Et le gentil bonhomme a été accueilli avec des youyous au pied de la porte de notre modeste maison. Il était rouge comme la robe que je portais et on s'était aimés très fort jusqu'à ce que notre premier enfant vienne atténuer notre amour vers un degré plus commun.

Aujourd'hui, j'ai du mal à rassurer cet homme et du mal à me rassurer moi-même. On a peur de mettre les clés sous porte. On ne trouvera pas d'acheteur et la boutique restera fermée avec nos créations abandonnées à l'intérieur.

Ce serait trop insoutenable surtout que cet endroit symbolise notre vie, nos projets de jeunes étudiants, notre union et tout ce qu'on est chacun de son côté également.

Je n'ai pas envie de fermer ce lieu, je veux faire tout ce qui m'est possible pour éviter ça.

Je réfléchissais à une idée qui pourrait relancer les ventes, peut-être que nos articles se sont démodés ou qu'ils ne conviennent pas au nouveau type des clients qui ne sont presque plus que des locaux, quand un touriste avec une mine de non touriste est entré.

Je me suis dit qu'il n'apprécie peut-être pas son séjour et ça m'a rendue plus affligée.

Il ne se retourne vers aucun article dans son avancée vers moi. Je l'ai encaissé comme une insulte, très sensible en ce moment.

Quand il arrive en face de moi, il passe sa main dans ses cheveux ébouriffés et longs jusqu'au coup en posant le coude sur le comptoir. Et je ne sais pas pourquoi il me sourit un peu trop largement quand il me dit bonjour en français.

J'aurais parié que c'est un latino mais je me suis trompée d'intuition. Pas seulement pour sa peau très mate et ses yeux trop clairs, mais parce que les européens évitent le pays comme la peste, premières cibles de la médiatisation de la menace terroriste. Du coup, on a commencé à découvrir, en faible quantité, certes, mais assez nombreusement pour les remarquer, des touristes russes, asiatiques et de l'Amérique du Sud. Ils font le plus souvent juste une escale chez nous car on est au milieu de leur chemin.

Je réponds au bonjour du quarantenaire et je décrypte qu'il est comme bouleversé.

- J'ai vu l'enseigne de votre magasin... Benyaghlene, c'est ça ?

Je remarque son accent très étrange. Il articule mal et j'ai très envie de savoir où il est né et où il a vécu pour engendrer cet accent.

- Tout à fait ! Dis-je avec du dédain né avec l'idée que la réputation de ma boutique ait pu atteindre l'étranger.
- Vous connaissiez peut-être Leila Benyaghlene ?

L'idée s'est évaporée aussitôt qu'elle est apparue, laissant place à un haut-le-cœur.

- Oui, mais qui êtes-vous ?
- Je l'avais connue, il y a très longtemps. Elle est de votre famille ?
- La cousine de mon mari.

Il comprend à travers l'expression de mon visage que je n'ai pas envie de lui en dire plus, si lui il ne s'explique pas plus. Il me pose alors une requête assez spéciale.

- J'espère que vous pourrez m'aider, je cherche une maison à louer ou un studio pas très loin de ce secteur... Est-ce que vous pouvez me mettre en relation avec un propriétaire, s'il vous plaît ?
- Je ne suis pas samssara, lui dis-je en haussant les épaules.
- Pardon ?
- Un samssar c'est ce que vous cherchez. Ça veut dire entremetteur... un intermédiaire qui trouve pour les gens des ventes et des locations d'immobilier alors que ce n'est pas son activité principale, puis il met un pourcentage dans la poche si ça se conclut.

Il s'étonne de la définition que je lui ai arrangée. J'espère qu'il n'a pas décrypté de l'exaspération dans ce que je lui ai dit. Je m'en veux de m'être comportée de façon peu agréable.

- Oui, c'est exactement ce que je cherche.
- Vous n'aimez pas les hôtels ?
- Si, mais non. Bon, puisque vous n'êtes pas sam... sam...
- Samssara.
- Oui, ce n'est pas facile à prononcer... j'y vais, merci et jolie boutique au passage, au revoir !

Il m'a paru très intéressé de savoir plus sur ma connaissance de Leila, j'ai pensé donc qu'il allait languir pour insister plus, j'ai été alors prise au dépourvue quand il m'a tourné le dos.

- Attendez, j'allais vous dire que je connais quelqu'un qui peut vous aider !
- Ah, c'est super ! Déjà, dites-moi, c'est combien le loyer par ici ?
- Ça dépend.
- Genre combien ?

- C'est cher !
- En fait, j'ai oublié ma carte bancaire chez moi et je ne pourrai payer que quand un ami me fera un virement. C'est-à-dire demain.
- Ce n'est pas l'idéal pour les propriétaires, vous savez. C'est où chez vous ?
- Marseille.

Il est alors de Marseille. Ça doit être la masse de tunisiens et d'autres maghrébins dans cette ville qui en a détourné l'accent. Je fais un effort fou pour ne pas rigoler à cette idée et qu'il ne me prenne pas pour une folle qui rit toute seule.

- J'avais très peu de liquide sur moi quand j'ai pris mon vol. Quand je suis parti faire le change à l'aéroport de Tunis, j'ai découvert qu'il n'y a pas ma carte dans mon portefeuille.
- Et il a donné combien, ce change ?

Il me fixe, la bouche entrouverte, et ne me répond pas. Soit il trouve ma question indiscreète, soit il ne veut pas avouer combien il est fauché. Je pense quand même que je suis censée savoir, puisque je vais l'orienter vers un collègue.

- Dans le restaurant juste en face, demandez Si Ahmed, il va pouvoir vous aider.

J'allais le laisser partir quand je me suis souvenue que dans ce pays il faut toujours un petit piston, surtout quand on n'a pas l'argent tout de suite. Cet homme m'a amusée et m'a touchée avec son histoire de carte oubliée, son accent et sa mauvaise mine. Je veux donc l'aider, de toute façon, je ne raterai pas une vente en m'absentant un peu.

Je l'interpelle et je lui dis que j'y vais avec lui.

Je laisse ma boutique sous la garde de dieu et j'accours chercher Si Ahmed. Le marseillais est derrière moi et il traîne en se demandant ce qui me prend de me hâter comme ça, le marché de l'immobilier est rude, oui, mais pas une course.

Si Ahmed est un homme costaud et aux traits durs. Il se fait appeler Rambo par les intimes pour sa masse corporelle et sa tendance à démontrer son affection pour quelqu'un en lui lançant des injures.

Plus une personne lui est proche, plus la dose d'insultes augmente. « Yalaan bouk, makhibik w kadekich massitt ! » ce qui se traduit par « Que ton père soit maudit, ce que tu es laid et mauvais ! » est une phrase que je l'entends souvent dire à un de ses employés qu'il aime comme son fils, justement. Pourtant, le jeune garçon est beau et bien, et c'est exactement ce que veut dire Si Ahmed en réalité.

Du moment que moi, il ne me parle pas de la sorte bien qu'on est potes, ça ne me dérange pas. Il ne parle pas de la même façon aux femmes.

Pendant que je lui explique en arabe la situation du touriste derrière moi, à qui je ne laisse pas le champ pour parler, Si Ahmed le regarde en essayant de juger si c'est un homme honnête ou pas.

Il a finalement conclu la discussion en m'avouant qu'il ne se doute pas que c'est un monsieur avec de la morale mais il n'y a pas moyen que les propriétaires laissent entrer quelqu'un sans payer la caution, en tout cas pas dans la banlieue nord, et que ça ne dépend pas de lui. Je suis contrariée pour cet étranger qui va devoir partir sans que je n'aie pu l'aider. C'est dommage, madame Malika a rarement fait renvoyer quelqu'un bredouille !

Je me retourne vers lui pour lui annoncer le verdict et je vois dans ses yeux une grosse peine qui dépasse sans doute l'histoire du logement.

Je sais très bien qu'il pourrait se trouver un studio sans caution à trois millimes dans le centre de Tunis, mais on est aujourd'hui tous les deux tristes pour des raisons que l'autre ne connaît pas et je tiens à l'aider.

Je prends mon téléphone et appelle mon mari pour lui demander si on peut héberger quelqu'un chez nous ce soir, sous le regard indigné de l'indifférence que subit l'étranger.

21. Lucas

J'étais désarçonné et je me suis apaisé en un instant. Comme un petit feu qu'on éteint en y versant un verre d'eau.

La boutiquière m'a dit qu'elle propose de m'accueillir chez elle, car il n'y a pas moyen qu'un propriétaire m'accepte sans que je ne paye la caution.

Ça fait trop de générosité d'un coup alors que je pensais qu'elle m'ignorait pendant qu'elle parlait à l'entremetteur.

Elle me demande comment je m'appelle et me dit qu'elle s'appelle Malika, son mari Fouad et qu'il sera dans la boutique jusqu'à vingt heures, puis m'accompagnera chez eux. Je devrais donc le retrouver devant la boutique avant vingt heures, elle répète.

Même si j'ai l'impression que je commence à abuser de l'hospitalité des gens, j'accepte avec beaucoup de gratitude l'invitation. Puis apparemment, pour eux, c'est quelque chose qui se fait d'être généreux avec des inconnus. Puis, j'aurai l'occasion chez eux d'écouter des histoires de la vie de Leila !

Un collègue marocain m'avait un jour dit qu'il trouve frustrante la faible adhésion à la générosité par les français. Je lui ai demandé ce qu'il veut dire par là, et il m'a expliqué que chez lui, les gens donnent beaucoup et reçoivent beaucoup sans compter qui a donné plus, mais en France on a aussi mal à offrir qu'à laisser offrir. Je ne voulais pas le contredire mais comprendre mieux. Il avait raillé et m'avait raconté une anecdote pour mieux me transmettre son opinion.

Durant une organisation de grosse conférence, il était logé avec d'autres avocats dans un hôtel pendant toute une semaine jusqu'à la date de l'évènement, pour pouvoir mieux collaborer sur les préparations. Naturellement, il s'était fait des amis et parmi eux, il y avait une jeune avocate qui devait avoir son anniversaire le jour avant la conférence, à plus de cinq cents kilomètres de chez elle.

Lui et une autre participante d'origine marocaine ont voulu lui faire un petit quelque chose pour lui éviter un anniversaire tristounet. Ils sont alors allés proposer leur idée aux autres et ça a été accueilli avec moins d'enthousiasme que ce à quoi ils s'attendaient. Pire, c'était arrivé jusqu'aux oreilles de la concernée qui s'était sentie perplexe et elle était allée leur dire, mot pour mot, que c'est gentil mais ça la gêne et elle ne voit pas pourquoi ils veulent faire ça puisqu'ils ne se connaissent pas.

J'avais beaucoup rigolé devant ses expressions et ses agitations de bras, qui avaient viré de ceux de quelqu'un qui conte une histoire marrante à quelqu'un qui explose.

C'est un sang chaud, mais très chaleureux. Je lui avais dit que si jamais il voulait m'offrir quelque chose, je suis preneur, et ça l'a détendu.

Quand j'étais petit, un ami à l'école avec des parents du Moyen Orient mais je ne sais même plus d'où exactement, c'est drôle combien on se fiche de savoir ce genre de choses quand on est enfant, partageait avec moi son goûter composé essentiellement de pâtisseries orientales faites par sa maman. Moi, je n'avais que des compotes de fruits et des barres de céréales, et je sentais qu'il n'en prenait pas avec beaucoup d'envie. Je comprends maintenant pourquoi il se forçait à en manger, et ça m'émeut.

Il n'est même pas midi et j'ai le temps de roder jusqu'à vingt heures.

Je demande où est-ce qu'on me conseille de faire du tourisme. On me propose un village au milieu de la ville au nom difficile et à la sonorisation de rêverie ; Sidi Bou Saïd. Je demande le chemin, on me montre une direction en pointant l'index et en disant en chœur : Tout droit !

Sur ma route vers ce village, je me suis entremêlé avec des gens. Chacun était différent mais ils étaient tous meurtris par la chaleur. Quand je croise un regard, je souris et le visage s'illumine aussitôt.

Il n'y a plus d'inconnus pour moi dans cette ville, il n'y a que des vieilles bonnes connaissances qui ne se sont pas encore faites.

Je suis arrivé à un rondpoint, une petite mosquée en face et des restaurants animés autour. Il faut que je continue sur une côte très franche. J'ai la flemme et la faim. Je m'installe sur une chaise dans la terrasse d'un restau et je demande un makloub chawarma. L'équivalent de kebab à Marseille mais avec un meilleur pain et une meilleure garniture.

Une fois reposé, je poursuis mon chemin. J'affronte la montée, et presque vers sa fin, je commence à apercevoir ce qu'il y a au bout.

Je suis saisi par autant de beauté et d'illumination.

Ce qui frappe en premier c'est la divergence entre l'éclat du blanc très blanc des murs et le bleu très électrique qui colore tout ce qui reste. Une fois qu'on a saisi les couleurs, on passe à l'assimilation des parures dans l'architecture des maisons. Tout ornement et toute enjolivure sont distincts par leur grâce. Les balustres dans les balustrades, les grillages en fer forgé qui couvrent les fenêtres, les auvents en bois faits par l'artisanat fine posés sur les balcons et les portes, les ornements sur ces dernières et sur la faïence qui les encerclent, créent l'attrait du lieu.

Un lieu mystique et authentique.

Je poursuis vers un haut escalier qui mène à une terrasse où des gens sont assis en bonne compagnie, rient très fort et boivent le café. Derrière eux, une grande porte du style arabo-musulman, elle chausse deux colonnes dessinées à la peinture et elle est surplombée par des rayures.

Je continue ma promenade. Je croise des boutiques d'artisanat qui exposent leurs articles à l'extérieur. J'ai croisé aussi un vendeur de beignet. Ça m'a beaucoup tenté, je n'ai pas longtemps hésité avant d'en acheter. Ils appellent ça bambalouni et ce truc est de loin le beignet le plus succulent que j'ai goûté.

J'arrive à une place où il y a un banc. Je m'assois et je m'interroge sur ce que je suis en train d'entreprendre. Car je commence à prévoir de rester longtemps. Autant qu'il faudra pour voir les parents de Leila, leur restituer le carnet et leur demander quelque chose que je juge trop important.

Tant pis pour le cabinet ! De toute manière, je ne me réconcilierai jamais avec. Je n'arrive pas à m'imaginer remettre les pieds à l'endroit exact où on m'a déserté. Pas tout de suite et pas dans le futur proche en tout cas. Les bons souvenirs ont viré trop douloureux. C'est fou, oui, mais ça apprendra aux clients trop intraitables d'avoir leurs dossiers retardés ! Puis, à quoi sert ce boulot d'avocat que je n'aimerai plus ? A quoi sert son argent ? Je n'ai personne à nourrir et mon ex-femme ne demande plus la pension des enfants tellement le déménagement lui a procuré l'indépendance et leur a donné l'émancipation. Ces mômes de seize et quinze ans financent leurs sorties avec des petits jobs, et ils répètent gentiment « papa, on ne veut pas d'argent. » Je me questionne sur ce que je leur ai fait, quand est-ce qu'on a tourné distants... C'est ma faute ou c'est juste leur adolescence ?

Pour l'instant, je n'y peux rien. Personne ne m'appelle pour me dire où je suis, comment je suis. Je vais alors au moins accomplir la mission que je me suis donné. Même si ce périple m'est très lourd.

Les gens sont aimables et je suis dans un beau cadre, mais je le vis mal. Il manque à ce voyage je ne sais pas comment, un peu de je ne sais pas quoi.

Il est comment ? Bizarrement, malgré ce qu'il contient, il est fade. Ce qui lui manque ? Leila ! Ça coïncide bien, puisque mon projet c'est de réaliser ce qui aurait pu être partagé avec elle. Je réfléchis à qui je vais appeler pour me faire un virement demain. J'ai beaucoup d'amis. J'avais beaucoup d'amis, avec qui je ne suis presque plus en contact. J'essaie de me rappeler depuis quand je suis devenu aussi solitaire, et je me rends compte que ça avait commencé le jour où Leila avait quitté mon cabinet pour la dernière fois. Ça avait augmenté avec le temps et fait un pic avec la dernière rupture.

Je cogitais et me remuais l'intérieur quand j'ai commencé à noter que la discussion entre deux personnes sur la place est en train de prendre un ton haut. C'est un jeune couple. La fille clairement énervée, crie en arabe des choses que je devine vexantes, car le garçon a l'air tranché. Il baisse la tête et fixe ses chaussures, sans dire un mot. C'est la honte ou l'abandon qui lui fait tenir cette posture.

Je suis horrifié de voir ensuite la fille taper avec les deux mains à plat sur sa poitrine. Le garçon est grand et costaud, ça ne le fait pas bouger. Il met juste ses mains dans les poches de son jean et continue à fixer toujours en bas.

Les passants les flamboient du regard, personne n'a envie de voir une dispute en pleine rue, la chaleur de l'après-midi dérange suffisamment.

Le pauvre garçon est toujours esquivé dans ses chaussures et il n'a rien vu venir quand la fille l'a poussé avec toutes les forces qui lui étaient données. C'est une sacrée fille ! Elle a réussi à balloter la grande masse qui a fait deux pas en arrière et qui a failli tomber à la renverse.

Il lève alors vers elle deux yeux choqués par autant d'agressivité et il tourne les talons. Certainement pour s'épargner plus de vacarme.

La fille crie un truc dans son dos et j'imagine que c'est « Va-t'en ! ». Ensuite, elle crie autre chose. Il s'arrête net et se retourne.

Ça a été peut-être la goutte de trop. J'espère que ce qui va suivre n'est pas une guerre à deux.

Tout le monde a les yeux rivés sur la fille qui parcourt la distance entre eux en courant. On craint tous ce qui va arriver une fois la distance parcourue.

Et c'est une scène merveilleuse à laquelle on témoigne.

Après lui avoir crié dessus en public, la fille court se jeter dans ses bras. Moi et quelques autres curieux qui se sont arrêtés pour suivre l'histoire dès le début, nous nous sommes mis à applaudir.

Il y en a même un qui a sifflé longuement, et je ne sais pas pourquoi on s'est tous orchestrés pour éclater de rire au même temps. Y compris le couple de petits fous.

Ils sont fous. Ils sont adorablement fous, les gens, quand ils sont amoureux.

Une fois les spectateurs éparpillés, je me lève pour continuer mon escapade. Je vois une pancarte-flèche avec « café des délices » écrit dessus.

Café des délices ?

Je ne sais pas pourquoi ça me dit quelque chose.

Je veux aller voir ce que c'est. Peut-être c'était Leila qui m'en avait parlé.

Je suis la direction et ça m'emmène sur une vue imprenable sur la mer. Entre nous deux, il y a le café et une éminence sur laquelle le café est construit. Je pénètre la porte arrondie et je suis cloué au sol.

Il y a la mer qu'on regarde de très haut, avec une chaîne de montagne qui la limite. Un port juste au pied de la falaise. Tellement il est grand, on pourrait croire qu'il est accroché au café, alors qu'il est loin en réalité. Les toits terrasses des maisons et sur un dôme lisse et blanc comme neige. Un seul palmier tient incliné. Il a poussé sur la pente de la falaise et il a du mal à tenir debout bien droit, mais ça lui fait du charme.

Puis, il y a le café en lui-même. Pas de chaises, il n'y a que des bancs construits en béton dans de jolies et improbables formes géométriques, avec des espaces plus hauts que d'autres. Les bancs sont couverts par du tissu rayé avec des couleurs vives. Jaune, rouge, bleu, rose, violet, vert... et pourtant, toutes ces couleurs sont en parfaite harmonie.

Le café n'est pas très animé à cause de la canicule de l'après-midi. J'ai donc pu me trouver une des meilleures places avec une vue sur le tout, le café et la mer, j'y tiens. Je commande à un serveur le thé à la menthe fraîche et aux pignons que je n'ai pas pu prendre chez Mariam.

22. Lucas

J'ai passé ma journée à rôder, et je suis retourné trois fois sonner chez les Benyaghlene. Les habitants de leur quartier me regardaient par leurs fenêtres et je ne sais pas quelles choses ils s'imaginaient. Si je suis un malade mental ou quelqu'un à qui on doit de l'argent.

Le quatrième retour ça a été chez Mariam. Elle a été contente de me recevoir, mais perplexe. Je ne me suis pas attardé, je lui ai demandé si elle a un numéro pour joindre les parents de Leila, elle m'a répondu non et je suis reparti sous les protestations. Visiblement, on n'aime pas ici qu'on ne persiste pas chez eux.

A vingt heures moins quart, je retourne à la boutique d'artisanat. On ne m'attend pas avec beaucoup d'impatience. Je crois même que Fouad se rappelle vaguement de l'histoire, car quand je me suis présenté en lui offrant un paquet de pâtisseries que j'ai acheté comme petit cadeau, il est resté un moment accroché dans le vide puis il a lâché un « Ah ! ». Ça m'a entraîné dans un long rire.

- Qu'est-ce qui te fait rigoler, frère ? Me demande-t-il en prenant le paquet.
- Ce n'est rien. C'est le fait que vous m'accueillez chez vous, alors que vous ne me connaissez pas. Ou je suis fatigué, rajouté-je avant de reprendre de plus belle.
- Tu avais connu Leila, il paraît ! S'exclame-t-il confus.

Fouad secoue la tête. Il ne comprend pas ce qui m'arrive. La situation a fini par lui arracher le fou rire lui aussi. Ensuite, ce n'est plus la même raison qui me fait rigoler, moi, ça a changé pour une simple propagation.

- Tu as fait quoi de ta journée ? Me demande-t-il quand la contagion s'est affaiblie.

Quelque chose est venue s'accrocher à mes jambes aussitôt qu'il a fini sa question. Je regarde en bas et je vois un petit garçon qui m'enlace. Sa tête bien ronde qui ne dépasse pas mes genoux est levée vers moi. La petite boule adorable me sourit en m'affichant fièrement les dents de lait et a le regard rayonné, comme si j'étais le père Noël.

- C'est notre dernier fils. Mahdi. Trois ans de vie et il donne déjà beaucoup d'amour.
- Demain ça s'arrangera pour moi et je pourrai trouver où me loger, dis-je en prenant les mains du petit qui a le réflexe de les resserrer sur mon étreinte.

Fouad hausse les épaules comme si ça ne le concernait pas. Il est généreux au point de ne pas sentir la nécessité d'entendre quand je partirai de chez lui, alors que chez mes parents en Guadeloupe, je n'ose pas me servir tout seul du réfrigérateur.

Il me redemande la question que j'ai zappé à cause du câlin inattendu.

- Je suis allé à Sidi Bou... Bou quelque chose.
- Sidi Bou Saïd. Tu as fait quoi ?
- Je me suis promené, j'ai mangé, je suis allé dans un café...
- Café des délices ?
- Oui, c'est lui.
- Ça a été comme dans la chanson de Patrick Bruel ?

Je ne saisis visiblement pas la question, alors il essaie de fredonner la chanson : « Habibi ya lil... ya lil ya lil habibi ya lil » Je le regarde perplexe puis je finis par me rappeler qu'effectivement, il y a une chanson de *Patrick Bruel* qui porte le nom du café. Fouad est tout fier de sa prestation, ou du fait qu'il existe une chanson connue qui parle d'un café pas loin de sa boutique.

J'essaie de lui faire un sourire aimable, mais il s'affiche amer.

- Pourquoi tu as l'air triste tout d'un coup ?
- Non, rien.

En fait, j'avais pensé que le nom du café me disait quelque chose parce que Leila m'en avait parlé. Maintenant que j'ai su que ce n'est pas ça, je triomphe moins mon passage dans ce lieu dorénavant anonyme et je me réjouirai moins de mes souvenirs tâchés par la déception. Il aurait pu s'appeler le café des chiottes, je n'en ai plus rien à cirer.

Fouad court prendre son enfant dans ses bras. Je l'ai inconsciemment lâché pendant que j'encaissais le truc de la chanson et il s'est échappé droit vers les articles de poterie et de verre.

- Tu m'aides à fermer ?
- Ça marche. Je fais quoi ?
- Fais rentrer s'il te plaît tout ce qui se trouve à l'extérieur.

Je sors pour rentrer les articles exposés à l'extérieur, on éteint les lumières et nous descendons à deux la devanture du magasin qu'il ferme avec quatre cadenas.

Dans la maison qui se trouve à cinq minutes en voiture, une maison plutôt moyenne derrière le Carthage huppé, je trouve trois autres enfants qui me font des câlins aussi chaleureux que ceux qu'ils ont faits à leur père, et je pense aux rares retrouvailles avec mes propres enfants qui me font tout simplement la bise, à l'arrivée comme au départ. Douze, dix et sept ans. Les prénoms sont aussi difficiles à prononcer qu'à retenir.

Après le dîner de salades piquantes et de tajine, qui n'a rien en commun avec le tajine marocain puisque c'est une sorte d'omelette épaisse faite au four, passage au thé et aux pâtisseries que j'ai apportées et que les enfants ont dévorées en en mettant partout sur les tapis. Je n'ai jamais vus des gamins se faire autant crier dessus sans qu'ils s'en soucient.

On me raconte alors leur boutique, un peu de leur vie et leurs gouvernorats d'origine ; Jandouba pour Malika et le Kef pour Fouad. Des régions défavorisées au profit de la grande ville qu'est Tunis. Ils disent que leur caractère accueillant prend ses racines là-bas, dans la campagne et les forêts aussi vertes qu'en Europe mais qui constituent la zone la plus misérable dans le pays.

L'ainée des enfants se mêle à la discussion : « Vous avez vu le film Hunger Games ? C'est le même fonctionnement des districts. Il y a le capitol qui prend tout, quelques districts où la vie est vivable, puis le reste est complètement laissé aux oubliettes, c'est-à-dire les gens du désert et des campagnes. » Les deux parents éclatent de rire, ils sont fiers que leur fille adoptent leur cause, mais celle-ci rougit et revient faire ses devoirs devant la télé.

- Oui c'est en effet ça, soupire Fouad. Le Nord-Ouest tunisien c'est le tiers pays dans le tiers monde. Alors, dis-nous avant que j'oublie, comment as-tu connu Leila ?

Il dit sa question et tous disent en chœur quelque chose en arabe. J'imagine que c'est culturel, une prière qu'on récite tous quand on évoque un défunt.

Même s'il risquait d'oublier de la citer, moi, je ne risquais pas. Je n'arrêtais pas de scruter le moment pour parler à ces gens très loquaces et affables de ma Leila.

- Elle était une amie, menti-je.

Je n'ai pas envie de m'ouvrir à personne en ce moment, mais d'écouter.

- Tu sais ce qui lui est arrivé bien sûr ?

Je baisse les yeux vers le sac à dos par terre qui porte son carnet.

- Elle et moi, reprend Fouad en réalisant l'inutilité de sa question, nous nous ne sommes pas très bien connus, puisqu'elle avait vécu la plupart de sa vie à l'étranger. Tu es bien ici pour le tourisme ?
- Oui, menti-je une deuxième fois mais à moitié. Vous savez quand est-ce que ses parents seront de retour chez eux.
- Non, répond Fouad en ayant l'air surpris que je sois au courant de leur absence.

- Vous avez leur numéro ?
- Seulement le fixe.

Ça ne me sera pas très utile puisque je ne pourrai pas les joindre avant qu'ils rentrent.

- Leila manque à sa famille, commence Malika le ton accablé. Elle manque surtout à son fils actuellement gardé par ses grands-parents. Ils sont partis peut-être pour le faire oublier, pour qu'il ne reste pas dans un endroit qui sent sa mère.

Je ne vois pas la nécessité de fuir leur maison mais il y a des choses que je ne sais pas.

- Je n'ai pas bien côtoyé Leila car elle avait presque complètement coupé les ponts pendant ses dernières neuf années de vie. Elle venait à Tunis mais ne passait voir ni nous, ni ses parents.
- Pourquoi ? Demandé-je.
- Désolée, je n'en sais rien. Elle est très distincte par sa personnalité et sa façon de vivre, j'avais pensé que c'est le fruit du mélange ses origines. Elle était solitaire, très solitaire et repliée sur les arts qui les occupaient, et c'est dommage, personne n'a été exaucée avant qu'elle parte. Restée indéchiffrable pour tous ceux qui la suivaient de loin, les fans, comme pour les proches qui l'entouraient. Tu sais, chez nous c'est mal de rejeter les siens. Je veux dire, il n'y avait même pas de vraie tentative d'approche de sa part. Il n'y a que son mari qui a su s'initier à elle.
- Elle était froide, y rajoute Fouad avec le ton qu'on dit les évidences.

Ce que j'écoute me déplaît, j'ai envie de les contredire et de rectifier la vérité de ce qu'est Leila ; très loin de la froideur.

Malika me devance et je reste suspendu près à me lancer.

- Ses parents avaient raconté qu'ils s'inquiétaient pour elle quand elle était petite, avec son habitude à fuir l'école pendant les pauses pour aller s'asseoir quelque part, dans un arrêt de bus par exemple, et lire un livre au lieu de se faire de copains. Les instituteurs et surveillants ne la laissaient plus franchir la sortie seule, alors elle s'était mise à se cacher dans les toilettes, pour éviter les autres, ou aussi par amour pour la lecture, je ne sais pas.
- Arrête, elle était juste un peu timide ! Ou peut-être ses camarades étaient méchants et elle voulait s'éviter de subir leurs moqueries...
- Les enfants ne sont jamais racistes !
- Sa manie de lire plutôt que de s'intégrer a duré jusqu'au lycée. Et qu'est-ce qu'on en sait ?
- Pour son éloignement de sa famille pendant ses dernières années, vous n'avez vraiment aucune idée de la raison ? Me permis-je de réinterroger.

- Nous n'en savons rien... Je pense quand même qu'il doit y avoir une origine à cette prise de distance. Il doit y avoir un vécu qui l'a marquée.
- Qu'est-ce qui a bien pu la marquer ?

Cette question rhétorique est restée suspendue sans une réponse. A l'intérieur de moi, la dernière phrase prononcée par Malika résonne toujours ; il doit y avoir un vécu qui l'a marquée. Cette affirmation retentit comme un appel à l'enquête.

La discussion entre Fouad et sa femme m'a pétrifié, je n'ai pas pu m'indigner et leur faire part de mon avis. J'ai trouvé étrange qu'ils parlent d'elle comme un bouquet mystère.

J'ai décidé de ne pas riposter et je me suis résigné avec la fatalité qui destine les artistes à être toujours énigmatiques.

Elle est de leur famille et ils la connaissaient mieux. Moi, je l'avais vue onze fois. Onze fois où nous étions soucieux de connaître la vie de l'autre et où nous nous sommes révélé des choses. Je n'avais pas vu une version froide. Comment est-ce que je pourrai affirmer avec certitude s'il lui arrive d'être flegmatique ou pas ? Après tout, on m'a toujours jugé flegmatique, et je ne l'avais pas été avec elle.

On me propose de regarder un film sous-titré en français et on passe le reste de la soirée dessus. Ça parle de la période pré-révolution, d'une lycéenne passionnée par le chant qui essaie de faire passer des messages à travers ses chansons, et je pense tout de suite ; Leila.

Un passage me plaît particulièrement. Farah, l'héroïne, surprend ses spectateurs lors d'un concert, même son propre groupe, en récitant un poème rebelle qui n'était pas prévu. Les mots émeutiers et agitateurs.

23. Lucas

Je n'ai besoin d'appeler personne pour me faire un virement, me dit le conseiller souriant à la banque. Il explique que même si mon compte est à l'étranger, je peux très bien en retirer de l'argent.

En prenant un air faussement navré, il rajoute que cette opération coûte je ne sais plus combien d'euros, je ne me suis pas concentré sur le chiffre qu'il a dit. Je suis riche, ce qui me manque ce n'est pas l'argent. Ce qui me manque, c'est un peu de relations humaines, et je pensais que le prétexte du virement me contraindrait à faire ce que je me retiens de faire bien que c'est ce dont j'ai besoin ; appeler quelqu'un.

Appeler quelqu'un, lui conter le parcours de ces derniers jours et se laisser reconforter par les mots aussi inutiles soient-ils, j'ai la soif de les entendre ; ça va aller.

Ça carillonne bien, ça sonne attentionné. Ça vient des gens qui tiennent à moi, qui ne sont pas tout à fait convaincus par la possibilité d'un bon dénouement à mon problème, mais qui ont toujours l'intention de me rassurer. Alors, ils balbutient que ça va aller. Ils promettent des choses dont ils ne savent rien. La fille que j'aime n'est plus des vivants, elle ne ressuscitera pas, je le sais, et la personne qui m'aurait dit que ça va aller le sait aussi. N'empêche, j'aurais voulu l'entendre.

Je retire la somme maximale à retirer en une fois ; cinq mille euros qui prolifèrent en caisse pour générer plus de douze mille dinars. Je fourre tout ce fric dans mon sac à dos comme on fourrerait des pommes de terre dans un caddie, et je repars vers je ne sais où.

Avant de passer chez la banque, j'ai sonné chez les Benyaghlene, il n'y a personne et il ne me reste plus une chose précise à faire pour la journée. Je persisterai dans ce Tunis le temps qu'il faut jusqu'à ce qu'on m'ouvre. En attendant, tout ce que je suis chargé de faire c'est de venir une ou deux fois par jour voir si les parents de Leila sont revenus, et le reste du temps, je me

laisserai me désagréger dans le studio ou la chambre d'hôtel que je choisirai dans le luxe, pour avoir l'illusion de subir bien la désagrégation.

Non, finalement aujourd'hui j'ai envie d'aller à la plage. Quelle plage ? Humm... je regarde les pancartes. Amilcar ! Car je trouve que ça sonne bien.

Je fixe mes pas et le sol pendant que je marche. Je saisis la chorégraphie que ça crée. Il faut poser un pied devant, l'autre reste derrière. Il faut devancer ce dernier sur le premier qui devient alors distancé. A son tour maintenant de se retrouver devant.

Pourquoi ça a été décrété comme ça ? Ça aurait pu être plus original, des humains qui sautillent ou qui se téléportent !

Je m'occupais en imaginant des idées qui n'auraient pas pu servir aux humains même s'ils n'avaient pas leurs pieds quand je l'ai vue ; Une boutique d'instruments de musique avec une guitare Gibson exposée dans la vitrine. Une classique. Je m'approche. Non, les cordes sont en métal. C'est une acoustique. La caisse jaune miel, pan coupé, la rosace enjolivée avec des motifs incrustés. Je saute à l'intérieur pour la marchander et je l'obtiens plus cher que le prix que je découvrirai plus tard accroché aux clés. Tant pis, je ne retourne pas protester. J'espère que le vendeur en fera bon usage.

Je sors de la boutique avec la guitare qui trône fièrement, accrochée à l'épaule. Je vais sur la plage du Carthage Amilcar et je m'installe sur le sable blanc au milieu des locaux vêtus de maillots de bain et de burkinis, au choix.

Je n'ai aucun souci à m'asseoir sur le sable mouillé avec les seuls vêtements propres que j'ai encore. Je n'avais pas prévu d'apporter un maillot dans mon sac à dos. Mais ce n'est pas un souci puisque je m'achèterai des fringues et un tas de choses, je louerai une voiture et je me trouverai un logement, une fois perpétré la béatitude de jouer pour des inconnus.

Ce sera '*Every Breath you make*' de *The Police*. La première chanson que m'a envoyée Leila par mail. Je me rappelle, je l'avais écoutée comme on distingue enfin sa vocation, avec beaucoup de célébrations. J'avais su, j'étais destinée à aimer cette fille.

Je ne regarde pas les cordes et les cases, je n'ai pas besoin de regarder ce que font mes mains quand elles jouent cette chanson. Je fixe des enfants qui se poussent dans l'eau et qui font sourire tous ceux qui les regardent, et je laisse faire la régularité de jouer cette chanson qui s'est automatisée.

Les accords s'enchaînent et les enfants m'encerclent. Ils ont laissé la mer pour venir m'écouter. Je n'ai appelé personne de chez moi pour lui conter la calamité qui m'était tombée sur la tête, mais en ce moment, des visages étrangers se rassèrent et se réjouissent à mon écoute. Ce ne

sont pas que des notes. C'est tout mon être que je leur dévoile, entre autre l'épreuve que j'affronte en ce moment. Ils ne s'en doutent pas, mais ils savent déjà tout de moi. J'ai tout conté de moi en cette belle matinée, à toute personne qui a témoigné ma prestation sur la plage d'Amilcar.

Je suis tellement ému, les applaudissements que j'entends après que j'aie fini retentissent comme s'ils se produisaient de l'intérieur. Ils s'entendent très fort mais bizarrement irréels, comme dans un rêve.

Je me remets de mon émotion lorsque la foule d'enfants s'est éparpillée, déçus que le guitariste qui les a émerveillés ne soit pas assez aimable pour répondre à leurs questions.

Je les ai entendus me parler, mais j'étais en coupure. Il m'a fallu un petit moment pour savourer ce qui s'est réalisé et me ressaisir.

Des yeux sont toujours posés sur moi et d'autres ne me regardent plus. Je ne pourrai pas expliquer pourquoi j'en suis certain mais ils se remémoreront toujours la scène qui s'était passée, et ils ne sont pas qu'un épisode de mon voyage. Je me rappellerai perpétuellement des sourires, de mon enchantement d'avoir produit autant de bien autour de moi, et surtout de m'être senti entendu.

24. Rania

Je suis venue sur cette plage exprès de Hammamet, là où les plages ne manquent pas. Car elle a la réputation de ne jamais être emplies, malgré sa particularité de planer sur la verdure et la ville au même temps, ce qui lui fait son charme. Peut-être elle était méconnaissable avant ou on l'évitait à cause sa proximité avec le palais présidentiel, ce qui est certain elle est bondée et complètement farcie maintenant par ses visiteurs.

Dorénavant, je partirai vers d'autres lieux. Je tiens à la solitude lors de mes escapades.

Je réfléchis à la prochaine élue, si ce sera à Sousse ou dans Nabeul pour ne pas trop m'éloigner de Hammamet. Au même temps, j'adore prendre la route pour parcourir des longues distances, et plus loin je m'éclipserai, plus délogeant ce sera.

Je veux me déguerpier de chez moi où mère est toujours allongée dans son lit, les traits crispés de douleurs, la table de nuit ornée de médicaments et le sol de ceux qu'elle ne peut plus contenir. Ses sœurs, neveux et compagnie campent à tour de rôle, dans l'intention de prendre soin d'elle ils disent, mais je n'en suis pas tout à fait persuadée.

Je pesais le pour et le contre de décamper maintenant pour aller vers une autre destination et je me disais que mes petits voyages de pas plus de cent kilomètres sont trop surestimés en disant destination, quand j'ai entendu de la musique jouée en live. Je sais que ce n'est pas un enregistrement car les notes sont fraîches et ça se reconnaît.

Je promène les yeux pour chercher le guitariste parmi la foule.

Il a les cheveux longs comme les amateurs de Hard Rock et il a le type étranger. Ça fait un agrément à la mer qu'il y ait un musicien qui joue bien et pour tout le monde.

Je range mes affaires dans mon sac de plage sous l'œil déçu d'un homme qui n'arrête pas de me fixer de façon dérangeante depuis que je suis arrivée. J'imagine qu'il préparait quelque chose à dire pour venir me draguer mais je pars plus tôt que ce qu'il a prévu, tant pis pour lui et tant mieux pour moi.

J'aime aller à la plage seule, randonner seule, et aller à la rencontre de la nature seule en général. Il n'y a qu'aux cafés que je m'entoure de mes copines. Mais la sommation des interpellations, des yeux qui s'obsèdent à me regarder jusqu'à me dénuder et parfois les insultes m'importune énormément, sans pour autant me dissuader de mes habitudes.

Je quitte ma place précieuse qui n'est pas longtemps restée vide. Elle est vite occupée par un couple et ses deux enfants qui cherchaient où poser leur parasol et leur couffin rempli de bonne bouffe.

Au grand ébahissement du type qui me traquait, je ne quitte pas la plage mais je m'installe ailleurs, plus loin de la mer mais à côté du guitariste qui lui aussi est étonné.

- Je peux rester ici ? Lui demandé-je après m'être déjà confortablement installée.

Il s'excuse en français et il me dit qu'il ne parle pas arabe. Bingo ! C'est effectivement un étranger !

Je ne lui traduis pas ma question. Au lieu de ça, je complimente sa prestation. Il hoche la tête, se force à m'afficher un sourire et me dit un merci que je ne sens pas très enthousiasmé.

Il fait le snob. Il joue bien et j'imagine qu'il en a reçu des éloges sur sa musique, mais ce n'est pas une raison.

Puis, une autre interprétation plus plausible me vient en tête. Cet homme n'a pas l'air vaniteux, il a plutôt l'air malheureux.

- Vous venez d'où ?

- De Marseille.

- Un touriste de Marseille, répété-je pour ne pas rien dire.

Je n'ai plus d'idées, pourtant les possibilités de rebondissement sont nombreuses. Il y a un arrêt et je crains que la conversation soit finie.

- Je ne suis pas sûr, balbutie-t-il.

- De quoi ?

Il pose sa main sur sa nuque et secoue la tête. Il a l'air de quelqu'un qui s'apprête à dire un truc qu'il craint regretter.

- Je ne suis pas ici pour le tourisme, finit-il par lâcher.

- Un déplacement pour le boulot ?

- Non plus.

Décidemment, c'est difficile à expliquer. Je retiens mon envie de lui demander la vraie motivation de son voyage. Je pense qu'il ne m'en confiera rien de toute façon.

- J'ai vécu à l'étranger pendant un an pour un stage, annoncé-je avec un ton fervent et en rejetant la tête en arrière.

On comprend tout de suite que je n'en ai que des bons souvenirs. J'ai hâte d'échanger avec cet inconnu sur l'Europe, sa verdure et son bon chocolat. Mais il n'y a aucune réaction. J'ai cru avoir révélé quelque chose qui incite à l'échange pourtant.

- A Bruxelles, rajouté-je quand même la petite précision en haussant les épaules.
- Une jolie ville.

Je remets les yeux sur cet homme et j'ai l'impression qu'il croit porter seul tous les maux du monde. Il est plus assombri que le ciel hivernal bruxellois. Pendant l'hiver à Bruxelles, les gens oublient ce que c'est le soleil et vivent leur routine pendant que je chope soudain le mal du pays et je ne m'en remets qu'aux premiers rayons.

Je ne sais pas ce qui terrasse ce guitariste, mais je suis sûre ça a foudroyé récemment. Je ne juge pas mais j'ai l'intuition qu'il amplifie sa douleur. Il se surcharge. Ça doit être sans doute moins douloureux que ce qu'il subit. Je le sais tout simplement car rien de notre monde ne peut permettre normalement à autant de peine de se refléter dans les yeux de quelqu'un. En tout cas, ça a le mérite de ne pas me laisser rancunière contre son indifférence.

- Vous êtes à Tunis depuis quand ?
- Depuis samedi.
- Vous rentrez quand ?
- Quelque chose me dit que je ne suis pas prêt de rentrer, dit-il avec un soupir.

Ce qu'il raconte est inhabituel, ses manières sont inhabituelles mais lui, je le trouve normal. Il est juste troublé.

- Vous n'êtes pas ici pour le tourisme, mais vous profitez bien. Je veux dire, vous ne vous privez pas de venir à la plage...
- Oui j'ai visité un peu de la banlieue nord et Sidi Bou Saïd m'a particulièrement plu, dit-il soudain un peu plus bavard. Je m'appelle Lucas, et vous ?
- Rania, enchantée. Vous comptez voir Hammamet ?
- C'est quoi ? Une ville ?
- Oui, c'est très touristique. C'est là où j'habite. C'est à une heure de Tunis. Je viens ici pour la plage.

Il ne réagit pas. Il ne saisit pas pourquoi je lui parle de ma ville et moi aussi, je ne comprends pas finalement pourquoi je tiens à lui parler. Découragée, je m'allonge sur ma serviette de plage, je porte mes lunettes de soleil, je saisis mon téléphone, et je m'occupe en regardant le fil des publications sur Facebook.

- Il y a de belles plages à Hammamet, pourquoi vous préférez venir ici ?

Je lève les yeux vers lui, et je vois que lui aussi il a son téléphone dans les mains. Il a fait une recherche sur ma ville et il fait défiler les photos sur son écran.

- Je fuis quelque chose, dis-je en me redressant.

Il me regarde interloqué, et remet son smartphone dans la poche de son pantalon dans un geste qui signifie qu'il est toute ouïe. Je me demande pourquoi il n'est pas vêtu pour la plage.

- Je fuis plutôt quelqu'un, repris-je. Plusieurs personnes. Maman est malade et il y a tous les hypocrites de sa famille qui s'empressent pour la secourir et ils s'entassent dans la maison. Avant, ils ne lui adressaient même pas la parole et ne savaient que parler d'elle derrière son dos. Tu ne connais pas ce que c'est toi, d'avoir la grande famille malveillante mais très présente quand même, sans avoir la possibilité de la virer, car ce n'est tout simplement pas éthique dans notre culture. Je passerai pour quelqu'un d'odieux si je le faisais.

Je vois qu'il a du mal à saisir le drame dans le renouement entre ma mère et sa famille. Je me rappelle aussi qu'un européen ne sait pas qu'on vit forcément chez ses parents quand on n'est pas marié. Je dois mieux m'expliquer.

- En fait, je vis avec ma mère depuis que j'ai divorcé et que j'ai été renvoyée de mon poste d'assistante en ressources humaines. La cause, l'entreprise est en sureffectif ! Je n'ai pas cherché un autre emploi et ce n'est pas que pour m'occuper de ma mère. Elle a une infirmière qui loge dans notre maison. On n'a donc pas besoin de la présence constante de sa famille ! Ils lui causent plus de peine que du bien, ils sont là pour blanchir les maux qu'ils lui ont causé avant qu'elle ne quitte ce monde. Pas pour avoir bonne conscience, mais pour hériter d'un peu de son argent. Mon père est mort, c'est pour ça qu'ils ont pu tenter de venir. Ma mère est toujours de bon cœur et ne voit pas leur jeu et...

Je m'interrompe car je ne sais plus comment m'exprimer. Mon interlocuteur m'écoute attentivement et me sent au bout du bout, emportée par la colère et le désarroi. Il attend une suite qui tarde à venir.

- ... Et ils ne nous laissent pas, mon frère et moi, partager avec elle ses derniers instants comme on l'aurait aimé ! Fini-je enfin avec une voix tremblante d'émotion.

On reste suspendus. Moi, submergée par une superbe sensation que m'a procurée la libération de telles confidences. Lui, troublé d'entendre de telles histoires racontées par une inconnue.

J'attends qu'il me dise un petit mot de soutien ou un commentaire sur tout ça, mais tout ce qu'il fait pour couper le silence et l'inertie c'est d'incliner légèrement la tête avant de me demander :

- Vous avez une voiture ?

25. Lucas

Ça fait un mois, deux semaines, cinq jours, douze heures et quelques minutes très exactement que je suis sur Tunis. Je loge dans un hôtel luxueux à El Marsa. En réalité, je me couche sur mes tiraillements et mon plafond c'est eux-mêmes. Un abri qui n'abrite de rien. Le seul refuge que j'ai et le seul dont je veux me réfugier. L'hôtel est ma demeure en apparence uniquement. Dans la psychiatrie, il est admis que les déprimés adorent se tremper dans leur dépression. La raison est soit ils ne veulent pas s'en sortir pour ne pas devoir affronter la vie réelle, car leur état peut être une bonne excuse pour s'éviter des responsabilités, soit ils pensent ne pas mériter de s'en sortir.

Je pense ne pas mériter de m'en sortir.

J'ai lu quelques mails que j'ai reçus, mes clients sont dans tous leurs états mais ils me le font savoir poliment, ce qui est adorable de leur part.

C'est adorable combien les gens font de l'effort pour cacher leur colère, pour cacher leur peine, pour cacher leur amour...

En Tunisie, j'ai l'impression qu'on est moins cachotier. Ce n'était pas le cas de Leila, chose innée puisqu'elle avait vécu loin des siens.

Je me tortille toujours avec autant de remords et de désolations pour notre amour non vécu depuis le jour où j'ai déroulé la toile. Je ne sais pas comment me remettre sur pieds. Je n'essaie pas. Je suis comme tout déprimé digne de ce nom, je tiens à la présence de mes tourments. Et je préfère vivre mon deuil sur les origines de ma bienaimée perdue.

Je revois quand ils peuvent les amis que je me suis fait. Je vais parfois dans la boutique de Malika et Fouad. Je suis passé chez Ahmed quelques fois et chez Mariam aussi. J'ai rencontré également d'autres gens attachants que je n'ai pas encore revus.

Défraîchi et fané, je parcourt Tunis avec une allure de zombie, en compagnie d'une locale qui est toute contente d'avoir trouvé quelqu'un aussi chiffonné qu'elle. Elle passe quelques nuits

avec moi, quand elle arrive à ne pas attirer l'attention des agents d'accueil ou quand elle arrive à convaincre sa mère de la laisser s'absenter. Je ne sais pas en fonction de quoi elle reste. En tout cas, ça ne m'enlève pas plus que ça m'apporte.

Je suis content et un peu bouleversé aussi d'avoir rencontré Rania, elle a une ressemblance avec Leila. Je ne sais pas trop dire en quoi. Pas aussi belle, pas aussi candide, mais il y a quelque chose en commun entre elles.

Je ne lui ai pas appris à faire du vélo, je ne lui ai jamais joué de ma musique, je ne lui ai rien cuisiné de mes plats immangeables, je ne l'ai emmenée nulle part... Je n'ai rien fait de ce qui aurait démontré ce que je lui porte.

Alors aujourd'hui, je me boudine pour compenser, ou plutôt je me cramponne à l'imagination. Ça ne substitue pas à ce qu'on aurait pu partager mais ça fait quelque chose.

Quand je suis seul, j'écoute les conversations qu'on aurait pu avoir, je la vois me peindre d'autres portraits, je sens son parfum à la vanille noire, je goûte à ses étreintes.

Depuis deux jours, il y a des manifestations organisées par les chômeurs dont le taux augmente. De temps en temps, ça va un peu chaud. Hier, j'en ai vu une en plein centre d'El Marsa, tout à fait pacifiste. Je m'y suis mêlée avec Rania, j'ai trouvé qu'il y a de l'ambiance alors on est restés protester nous aussi. J'ai crié des slogans en arabe déformé, j'ai brandi une pancarte qu'on m'a donnée et je n'ai pas demandé ce qu'il y a écrit dessus. Emporté par le courant de la cohue, je répète ce que les manifestants crient entre deux esclaffes de rire. Rania, qui chôme aussi mais qui s'en fiche, hurle avec plus d'implication et de sérieux que tous les autres et c'est en partie ce qui me fait rigoler. L'autre raison c'est la bouffonnerie dans l'état où je suis arrivé.

Quand la foule a commencé à se dissiper et que ça ne criait plus rien, un fou rire s'est affairé de moi et m'a suivi jusque dans la voiture que j'ai louée. Une fois à l'intérieur, le fou rire a muté en sanglots. Sous les yeux effarés de Rania, je m'étais caché derrière mes mains et je hoquetais de forts pleurs. Elle n'a rien dit mais je sais qu'elle s'est apitoyée et je ne veux pas qu'on ait pitié de moi. Je sais qu'elle sait que je traîne un mal très douloureux. Ça se voit. Ça se voit dans mes yeux quand je me regarde dans une glace. Ça se voit dans mon périple qui peut s'interpréter comme une fuite alors que c'est des retrouvailles. Elle n'a pas osé demander ce qu'est mon tourment, et ça me va. De toute façon, je ne risque pas de lui répondre.

Dans la voiture, elle a fini par comprendre que je préfère rester seul, alors elle est descendue en claquant doucement la porte pour ne pas me brusquer. Elle ne sait pas qu'au point où je suis, plus rien ne peut me brusquer ou m'irriter plus. J'ai tout de suite démarré et j'ai foncé vers un autre parking où j'ai pu chialer plus tranquillement.

Je viens de recevoir un mail personnalisé qui contient mon nom dans l'objet, signé par l'ambassade de France. Normalement on n'a pas peur pour un déjà mort, mais on me conseille le rapatriement immédiat.

Je n'ai même pas frôlé la naissance d'une idée de départ. Néanmoins, je me décide de décrocher au troisième appel de Rania depuis ce matin qui retentit presque aussitôt que j'aie fini la lecture du long mail bien soigné, sans pour autant contenir les bonnes explications. Je suis curieux de savoir ce qui se passe.

- Pourquoi tu m'ignores ?
- Tu es à Hammamet ?
- Non.
- Ecoute, dis-moi, il y a quelque chose qui se passe dans le pays ?
- Genre ?
- Je ne sais pas, il y a l'ambassade qui m'envoie un mail pour me conseiller de rentrer chez moi... ils sont forts ! Ils connaissent mon adresse mail !
- Ah, il y a le couvre-feu, ce n'est rien, tu n'es pas trouillard ?
- Je voulais juste savoir ce qu'il y a, et pourquoi faire un couvre-feu ?
- C'est ce qu'ils ont trouvé comme solution pour tous nos problèmes. Dès qu'il y a un peu de perturbations, ils mettent une heure limite où les gens peuvent se trouver dehors. Je crois que c'est vingt et une heures pour ce soir, mais personne ne suit.

J'ai du mal à comprendre le lien entre des affrontements entre des manifestants et la police et le couvre-feu, mais je n'en demande pas plus. Du moment qu'il ne s'agit pas d'un attentat, je suis rassuré. Pas pour moi, mais pour les autres.

- Je sors, le couvre-feu est un mauvais souvenir de l'adolescence et je n'ai plus l'âge pour !
- Je suis contente d'entendre ça !
- On se rejoint là où il y a la grosse horloge.
- Le centre-ville de Tunis n'est pas bon pour sortir le soir. Tu as remarqué, contrairement aux villes en France, ce sont les banlieues qui sont bien chics et entretenues...
- Tu crains le centre-ville, j'y vais seul !
- On devient rebelle ? Ecoute, en une soirée avec le couvre-feu, ça doit être bondé par la police.
- J'y vais quand même.
- J'y serai dans une heure, m'annonce-t-elle après avoir réfléchi pendant un dixième de seconde.

Nous nous retrouvons au pied de l'horloge obélisque.

Je vis une expérience inouïe qui est d'être sur le plein centre d'une capitale étonnamment désert. Il n'y a pas la présence des troupes de la police comme l'a prédit Rania. Par contre, j'en ai croisé sur mon chemin et elles étaient indifférentes quant à la masse des tunisois qui ont bouché les routes ce soir autant que les autres soirs.

En revanche, ce qui ne manque pas ici c'est la quantité de déchets délaissés sur les voies. Mégots de cigarettes, canettes, les incontournables sachets noirs en plastique donnés gratuitement dans tout commerce tunisois et même des gros cartons. Ce n'est pas du tout aussi propre et entretenu que la banlieue nord, je suis d'accord.

Je suis passé par ce côté de la ville le premier jour de ma venue mais je n'étais apparemment pas en état de remarquer ça.

Rania m'explique que c'est dû aux grèves des agents de nettoyage urbain. J'ai bien envie de la croire, mais l'incivilité joue certainement un rôle ici comme à Marseille. Ce n'est pas dommage, car en fait ça agrmente plus l'aspect chaotique et apocalyptique du lieu.

Il n'y a personne en vue. J'ai arrêté de chercher. J'ai l'impression d'être dans un jeu sur console avec un scénario de fin du monde et attaque de zombies. Les avenues dépeuplées sont trop bien éclairées, on voit leurs extrémités au loin et on se sent au centre d'une immensité présente rien que pour nous. Les fontaines derrière nous ne sont pas éteintes mais elles éjectent leur eau si lentement et sans grand spectacle, ça rajoute tellement au mysticisme du cadre où nous sommes.

- Je mets de la musique, dit Rania en m'arrachant de ma contemplation.

Le son des percussions orientales chassent le silence qui enveloppait la ville. J'ai le sentiment que ce n'est pas décent, qu'elle vient d'enlever de sa spiritualité à cet endroit. Jusqu'à ce qu'est venu le kanun accompagné d'une invitation à danser, et c'est devenu encore plus mystique.

Prendre toute une ville comme sa piste de danse, c'est vraiment quelque chose.

Je ne me suis jamais pris autant de liberté en une fois. C'est un seau d'exemptions et de dispenses qu'on me verse de très haut sur la tête, et c'est volupté et rafraîchissant. Je n'ai jamais humé autant de spontanéité et jamais, je ne me suis autant délivré. Une expérience qui se vit aussi amusement que dévotement.

Je laisse Rania faire sa danse jumelant étrangement l'oriental et le moderne, et je fais plus fort en dansant comme aux boites de nuit de Marseille. Si quelqu'un nous apercevait, il se dirait des écervelés.

26. Lucas

Quand Rania m'a dit qu'aucun tunisois ne songe à monter la montagne Bougarnin, j'ai pensé qu'elle exagère. C'est quand même un paysage imposant de la ville, on le voit de n'importe quel toit terrasse, peu importe où c'est, du moment que c'est dans la région du Grand Tunis.

Elle affirme même que c'est absurde pour les habitants et ils ne sont pas trop tentés d'aller aux parcs, alors monter une montagne ils en sont loin.

Depuis que j'ai vu ce mont parmi la chaîne qu'il surplombe quand je suis entré au café des délices, j'envisage d'y aller et elle est la bienvenue si elle veut m'y accompagner. Elle me propose de prendre un guide, ça me fait sourire, c'est une drôle d'idée.

Les aixois essaient la Sainte Victoire, les perpignanais le Canigou, chacun sa montagne, et c'est dommage que les tunisois ne se mettent pas au Bougarnin.

Pour moi, qui aime la randonnée, c'est comme un baptême par lequel il faut obligatoirement passer si on s'attarde dans une ville de monter son éminence.

En plus pour Bougarnin, c'est une chose facile. On peut le faire en voiture jusqu'au sommet puisqu'il y a une route en bon état et même en meilleur état que d'autres routes dans des quartiers habités.

Finalement, Rania est partante pour y aller à pieds. On décide d'y aller de bon matin, comme ça la canicule est moins rude. Elle vient de Hammamet et moi d'El Marsa. Elle met moins de temps que moi puisqu'elle vient du sud, mais moi j'ai l'excuse de m'être bien équipé. Bâtons de marche, casquette, baskets de randonnée, sac à dos rempli de tout ce qui pourrait me servir pour la montée et secourir aussi des miraculés de catastrophe naturelle.

Je sais que j'abuse, mais c'est le vendeur très insistant qui en est la cause. Il est décidément compétent. Il est arrivé à vendre à un déjà mort du matériel de sécurité.

Rania me balaie du regard de haut en bas. Elle a l'air amusée de me voir aussi bien approvisionné. C'est toujours mieux que de venir en sandales.

- On dirait que tu sors d'une pub pour les équipements de randonnée d'une marque de sport ! Se moque-t-elle gentiment. Il ne te manque que le sourire jusqu'aux oreilles.
- Tu as apporté d'autres chaussures ou tu comptes garder tes sandales ? Lui demandé-je en me frottant le crâne.
- Elles sont très confortables, mes sandales.

J'ai bien envie de la croire quand elle me dit ça, mais elle n'arrête pas de trébucher depuis qu'on monte. La côte la fatigue comme si elle montait droit verticalement.

On survole petit à petit le paysage au pied de la montagne. Ce qui lui est distinct, c'est qu'elle donne directement sur la mer, la ville et les champs. Il y a de tout. Au sommet qui ne dépasse pas six cents mètres, il y a un bâtiment que j'imagine appartenant à l'Etat.

Rania s'écroule par terre puis elle s'assoit plus correctement quand elle a vu combien la terre est humide. Je suis resté debout contempler à tour de rôle les trois sortes de vues qu'offre Bougarnin de chaque côté.

- Je ne peux pas rester longtemps, lui-dis-je après avoir mûrement réfléchi. Je dois passer chez quelqu'un.
- Quoi ? Laisse-moi ressaisir mon souffle un peu !
- Tu n'es pas obligée de repartir avec moi.

Elle a l'air offensée.

- C'est vrai tu peux rester plus et moi je repars, rectifié-je avec un ton académique.
- T'es fou ! Tu veux me laisser seule ? Il y a peut-être des sangliers bouffeurs d'humains ou pire, des hommes qui viennent se souler ici !

Je n'ai pas songé à tout ça. Je crains pour elle les dangers d'un pays que je ne connais pas bien. Je crois qu'elle y rajoute pour les sangliers, mais les alcooliques adeptes de la nature, ils existent vraiment. Ils colonisent les plages les moins fréquentées et les bois pendant la nuit jusqu'à l'aube, et les gens les fuient comme la peste. En effet, ils boivent jusqu'à l'écoeurement et on n'est pas très sympathique quand on est ivre mort. Ils laissent leurs canettes de bière en partant et j'en vois quelques-unes ici, très abîmées par la chaleur et le temps, elles avaient été laissées depuis très longtemps. Personne n'est venu nettoyer.

- On attend alors un tout petit peu et on repart, d'accord ? Lui dis-je en me penchant pour ramasser toutes ces canettes, la main enveloppée dans du kleenex.

Une fois le tout ramassé et rassemblé dans un sachet en plastique trouvé sur les lieux directement, je me retourne vers elle et je lui fais le signe qu'on part. Elle m'observait pendant que je récoltais les canettes et elle est entre l'ironie et la fascination.

- Oh, j'avais vu pire sur Marseille et jamais je n'avais fait ça, mais j'ai eu une bonne motivation aujourd'hui !

En fait, quand j'avais regardé les peintures de Leila sur internet, il y avait deux tableaux de cette montagne qu'elle doit donc affectionner, alors moi aussi je l'affectionne.

- C'est alors aussi sale que ce qu'on se dit ici alors, Marseille ? Me demande-t-elle en se relevant paresseusement.
- Qu'est-ce que ça veut dire, aussi sale que ce que vous vous dites ici ? M'exclamé-je un peu vexé. Puis, que connais-tu de Marseille ?

Elle court pour me rattraper. Arrivée à ma hauteur, elle regarde vers le ciel comme si l'agenda culturel marseillais y était écrit.

- Je sais que c'est connu pour des fissures sur la côte qui font de bels endroits où se baigner. Il y a un joli grand port et une église sur une colline. Ça s'appelle notre dame de je ne sais plus quoi.
- Notre dame de la garde, terminé-je un peu impressionné.

Elle incline sa tête et me fait une expression qui proteste contre mon étonnement. Je lui fais un regard interrogateur à mon tour.

- C'est rien, souffle-t-elle me souriant. Quand j'étais à Bruxelles, je me vexais quand on croie que je ne sais pas quelque chose, alors qu'évidemment pour moi je le sais ! Je me vexais aussi quand on suppose que je sais forcément un truc que je ne sais évidemment pas ! Alors, finalement c'est peut-être moi qui me vexe un peu trop.
- Je n'ai pas bien saisi, dis-je en m'esclaffant.

Elle continue à me sourire et décide de ne pas me réexpliquer.

Arrivés à nos voitures, je lui dis qu'on doit se quitter pour se retrouver demain.

A chaque fois que je vais voir quelqu'un ou chez les Benyaghlene, je ne l'emmène pas avec moi. Vu qu'en dehors de ça, on est presque toujours ensemble, elle se pose des questions sur ce que je fais d'aussi secret. Cette fois, elle a osé me les poser à moi. J'ai choisi de ne pas lui raconter mais j'ai compris qu'en effet, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne m'accompagne pas. Rien ne risque de se passer en son absence ou en son présence. Personne ne m'a jamais ouvert. Pourquoi ça se réalisera aujourd'hui ?

On prend la route pour Carthage dans ma voiture. On en a pour cinquante minutes qui se passent joyeusement pour Rania. Les pieds posés sur le tableau de bord, elle chante les morceaux qui passent sur la radio et qu'elle connaît tous par cœur. Elle agite les bras dans des mouvements hasardeux qui sont censés se traduire en danse en position assise. Ça ne me gêne pas mais ça

n'arrive pas à m'amuser non plus. Elle ne s'embête pas pour m'inviter à faire pareil qu'elle, elle ne tente jamais de soigner mon état général et j'en suis très reconnaissant.

Arrivés dans le quartier où habitent les Benyaghlene, je remarque au loin une voiture garée, il me semble, exactement devant leur maison. J'éteins tout de suite la radio sans prêter attention à Rania qui lâche un grognement, et je me redresse sur mon siège. Je plisse les yeux pour mieux voir. Je suis presque certain, la voiture est devant chez eux.

J'arrête de plisser les yeux.

Elle est bien devant chez eux et il y a même la porte grande ouverte sur le jardin avec son excès de végétations.

Je prends le carnet de croquis qui attend ce moment depuis déjà quelque temps dans la boîte à gants. Je sors de la voiture en demandant à Rania de la garer.

J'empresse le pas jusqu'à la porte et je tombe nez à nez avec un vieil homme qui en sort.

Il est dans les soixante-dix ans, les rides tracées par les sourires d'une autre époque plus nombreuses que celles causées par les autres expressions, le regard livide, le même nez fin à Leila.

Je lui tends la main et j'annonce mon prénom. Il me serre la main pendant que je lui explique dans le désordre que je suis venu de France pour lui rendre un objet appartenant à sa fille, que je suis une connaissance de sa fille, et que je suis venu lui demander un service très important. Je ne sais pas pourquoi il me paraît très heureux de me voir chez lui, mais au même temps inquiété par mon apparition.

- Dis-moi c'est quoi cet objet, mon fils ? Demande-t-il les yeux illuminés, leur lividité partie.

Il a hâte que je lui rende l'objet appartenant à sa fille et me fixe comme si j'étais un ange envoyé du ciel. Il prend le carnet de mes mains et semble le reconnaître. Il examine la couverture avec nostalgie, sans feuilleter l'intérieur, avant de relever la tête vers moi et me remercier.

Un petit garçon aux cheveux blonds s'échappe de l'intérieur de la maison. Il court jusqu'à nous et se réfugie derrière monsieur Benyaghlene en s'accrochant à sa ceinture.

- Je te présente mon petit-fils. Il s'appelle Yanis et il a quatre ans.

L'enfant ne sort pas complètement de sa cachette, mais il se risque en s'exposant un peu, juste assez pour pouvoir me fixer avec ses beaux yeux bruns à la Leila.

Je tends ma main vers lui et je lui pince une joue. Il reste tout aussi impressionné par ma présence et ne se dévoile pas.

- Dis-moi, qu'as-tu à demander ? Me demande son grand père.

- En fait je voudrais juste savoir où est sa tombe, dis-je en ne croyant pas être enfin arrivé à ce moment.

PARTIE III

27. Patrick

Décembre 2016

- J'ai commandé une quantité énorme de fleurs qu'il a fallu livrer en camionnette jusqu'au cimetière de Bobigny. J'en ai couvert toute la surface marbrée de sa tombe. Je lui ai joué un morceau et je suis parti sans me retourner. Je ne reviendrai pas. Ça y est, j'ai fait mon deuil. J'ai fait mon deuil, Patrick.

C'est décembre et le soleil surplombe toujours le ciel de la cité phocéenne. Il a éjecté tout le monde dehors sur les terrasses des cafés. Ça bouillonne de discussions sur la Canebière en cet après-midi.

J'écoute mon plus vieil ami me raconter une histoire bien charmante pour la deuxième fois maintenant et je ne sais pas comment je dois me conduire.

Je choisis de hocher tout simplement la tête mais un sourire sommairement narquois et surtout reflétant de l'inquiétude s'affiche malgré moi.

Lucas, mon meilleur copain d'enfance et mon très loyal associé, il dépasse ma compréhension. Il a la tête légèrement penchée et il fixe les pigeons qui colonisent la ville y compris la terrasse du café où on est avec un air niais. Depuis qu'il est revenu de Tunis, il a changé. Il est en train de muter. Il n'est plus.

- Ce voyage je l'ai vécu comme un pèlerinage, reprend-il sans relever la tête alors que je ne m'y attendais pas et ça m'a arraché violemment de mes réflexions.

Je hoche la tête une deuxième fois en tentant de prendre un air compréhensif et convaincu.

- J'y ai appris que le véritable bonheur n'est pas celui que je trouve dans mon argent. J'ai passé ma vie dans le gain d'argent ! Je ne comprends toujours pas pourquoi je m'attachais le plus aux choses dont je n'ai pas besoin. Tout ce dont j'ai besoin... tout ce dont on a besoin pour être heureux c'est d'entretenir nos liens avec les gens qu'on aime.
- Oui, tu as raison.

Je suis sincèrement d'accord avec lui.

- Si j'essaie de faire un bilan de ce que j'ai vécu durant cette absence, je n'ai que des retombés positifs. Le cabinet s'écroule mais il sera redressé. Ça ne prendra pas des années. En plus, j'ai eu assez de ruse pour me faire délivrer par un professionnel une bonne excuse pour mon absence. J'ai d'assez bonnes relations pour, heureusement pour moi.

Je hausse les épaules. Ce n'est pas pour le cabinet que je m'inquiète. Mais l'excuse qu'il croit fictive et falsifiée, elle est bien vraie.

- Le fait est que je suis plus heureux maintenant, annonce-t-il.

Il a dit sa dernière phrase en tendant vers moi des mains disposées comme si elles tenaient quelque chose d'invisible, ou c'était pour poser sur notre table l'évidence de son bonheur.

Mais évidemment que c'est évident. Il est devenu un véritable junkie du bonheur !

- Durant ma vie, j'ai pu composer une définition pour ce que c'est l'amour ou plutôt de son contenu. Tout d'abord, il faut donner une partie de soi à influencer. Tu ne peux pas être amoureux de quelqu'un et ne pas en sortir avec quelque chose. Tu deviens une autre personne ou tu changes au minimum un petit peu. Ça dépend de l'intensité et de la nature. Je n'ai jamais été d'accord avec ce qu'on dit souvent, il faut accepter l'autre comme il est quand on l'aime. Non, en fait, une femme est censée changer spontanément si elle t'aime, et toi aussi.

C'est très poétique et bien dit, j'écoute avec attention.

- Tu deviens plus bavard, ou tu deviens plus silencieux, ou tu dors moins, ou tu te mets à rire plus facilement, ou tu danses mieux qu'avant.... Je ne sais pas, mais il y aura un changement.
- Avec ma femme j'ai appris l'ennui et le réalisme, ricané-je.
- Vous vous aimez beaucoup, elle et toi.
- Ce n'est pas faux, admis-je.
- La deuxième chose c'est de sacrifier de son temps, continue Lucas en gardant le sérieux qu'exigent de tels propos romanesques. Et la troisième c'est d'être toujours capable d'offrir une autre chance.
- Elle en a pris de mon temps, continué-je à plaisanter pour me détendre.
- Et elle en a eus, des autres chances.
- Moi aussi ! Me suis-je exclamé en pouffant de rire.
- Pour Lila et moi, ça ne s'est pas fait pendant qu'on est ensemble, dit-il avec amertume. Car on n'a jamais été ensemble, mais ça s'est fait. Nos vies ont changé depuis notre rencontre. J'avais rendu sa vie meilleure, elle a rendu la mienne vraie. Elle s'était tournée vers sa passion et avait réalisé son rêve de devenir peintre, grâce à moi. Sa copine me

l'avait bien précisé. Je sais que ce n'est pas un amour vécu de façon très classique, mais nous nous sommes sauvés l'un l'autre.

- Oui vous vous êtes sauvés l'un l'autre, répété-je pensif.
- On ne peut pas dire qu'on ne s'est pas donnés de notre temps. J'ai atterri sur l'autre rive de la méditerranée et j'y suis resté longtemps, pour moi, pour elle. Je suis certain qu'elle m'a donné du sien, plus que celui donné pour me peindre. Elle m'avait probablement traqué sans que je ne le sache, en faisant peut-être comme ce que je faisais quand je l'attendais devant la banque où elle travaillait.
- Ta belle époque !
- Nous ne sommes pas une fois donnés une chance, dit-il la mine soudain honteuse.

Il baisse les yeux vers ses mains qu'il essaie d'occuper en maltraitant le menu du café. Une seconde après, il relève vers moi des yeux illuminés et il poursuit :

- Mais nous n'avons jamais cessé d'être prêts à en donner, à en prendre aussi.
- Oui, c'est vrai.
- J'ai attendu, tu sais... Je l'avais attendue pendant longtemps.
- Je sais.
- Malgré ce que nous puissions contenir comme différences, je suis sûr que ça aurait marché. Avec sa nature d'artiste très sereine et ma nature cocasse et mouvementée, on se serait complémentés.
- Je sais.
- Elle était belle. Ce qu'elle était belle, Patrick ! Pourquoi ce sont toujours les plus belles choses qui s'éteignent le plus vite ?

Je reste accroché à ce regard rempli de supplices et de désarroi. J'aurais fait n'importe quoi pour soulager mon ami, mais je manque d'idées. Dans le stade où il est, il est normal de ne pas en trouver. En effet, ça gèle les neurones, asphyxie la pensée. Je me sens impuissant et infructueux. Depuis qu'il est revenu de Tunis et qu'il m'a attablé cette histoire, je n'ai pas arrêté de m'oppresser pour tenter de l'aider. Ensuite, j'ai lâché prise. Parfois, quand on ne sait comment aider, le mieux c'est de ne rien faire. Une maladroite tentative d'aide peut se retourner contre sa cause. Etant la première origine de tout ce qui lui arrive, je préfère culpabiliser dans mon coin en silence et ne pas y rajouter.

Mais je crois que son cas empire. Ça détourne et contourne de plus en plus de choses, ça y rajoute aussi, et il ne différencie même pas.

28. Leila

Avril 2007

Je suis venue de très loin pour faire un truc complètement insensé. Manifestement, je ne me contrôle plus. C'est hors de moi. Je suis la concernée, mais je suis en dehors du jeu. Je me dis que c'est un jeu, car c'est aussi hasardeux. Avec une débouchée inconnue et que j'ai hâte de découvrir. Ça peut finir très bien, comme ça peut finir très mal. Mais comme on dit, qui ne tente rien n'a rien.

Tout à l'heure, dans ma chambre d'hôtel, j'ai sautillé comme une petite fille avant de franchir la porte. Mais ce que je sens en ce moment est tout à fait distinct. La peur a pris place à l'excitation. Je me cramponne à mon sac et à mon gros paquet à la forme improbable et je tente de me calmer.

Enfin, parmi mes soupirs d'angoisse survient un souffle que je libère par saturation de joie. Car en réalité, au fin fond de moi, le bonheur s'empile par couches et des tonnes. La peur essaie juste de couvrir pour me faire rebrousser chemin.

Embrasée par la ferveur d'un homme que je n'ai pas revue depuis environ un an. Il ne quitte pas mes pensées. Il trône ma tête et je n'arrive pas à le faire culbuter. Je ne sais pas comment je suis arrivée à aimer si fort quelqu'un. Personne ne m'avait prévenue que c'est possible d'aimer si fort.

Du haut de mes vingt-trois ans, j'ai pu aimer un homme plus âgé, et ça dure. Ça dure plus longtemps que d'autres amours qui se vivent en étant réellement ensemble, en se voyant tous les jours, en partageant tout. Moi, je n'ai pas eu cette chance de concrétiser ce que je ressens, de le livrer et de le faire savoir. Et pourtant mes sentiments subsistent et s'amplifient.

Comme je ne le vois pas, je ne carbure qu'aux informations et aux articles trouvés sur lui sur le net. Un robinet d'essence qui provient de son activité et de sa notoriété qui croissent. Ces toutes petites choses assemblées, elles font tout, et je les vénère ou presque. Elles m'aident à survivre et à ne pas me sentir tout à fait coupée de lui.

Il ne fait pas pareil. Je suis sûre et j'en suis malheureuse. S'il faisait pareil, il aurait vu, il aurait su ce que j'ai réalisé pour lui et il m'aurait fait savoir une chose que je peine à savoir. C'est-à-dire si c'est réciproque ou pas.

J'ai réalisé son portrait. Je l'ai peint sans user d'une photo ou d'un modèle. Pourtant ça a donné un résultat presque conforme. J'ai réalisé cette peinture en une seule semaine. Je me suis penchée sur cette toile et je ne suis pas sortie de chez moi jusqu'à ce que je l'aie finie. J'avais hâte de voir le résultat et il ne fallait pas que je la quitte, alors je dormais sur un matelas posé au pied du chevalet pendant sa conception.

J'avais commencé par réaliser des croquis dans un petit format. Je voulais lui trouver une expression qui lui va avant de passer à la toile. J'ai décidé qu'une grimace fofolle le définirait bien.

Une fois mon tableau fini et exposé, alors que je n'espérais aucun retour médiatique, les journalistes se sont succédé dans les appels sur mon téléphone et dans ma boîte mail. Je ne cache pas avoir été aux anges pour autant de retours, mais j'ai refusé les interviews et ça ne les a pas empêchés de trouver comment créer de l'audience autour de ce tableau. En refusant toutes les offres d'achat qu'on m'a proposées, même les exorbitantes, je leur ai donné de quoi parler et le portrait de Lucas est devenu célèbre. Il est devenu célèbre pour tout le pays mais personne n'en a rien saisi. On y voyait une allusion à l'homme moderne devenu surmené, l'insouciance ou la jeunesse perdue à la trentaine. D'autres y voyaient le lien entre folie et bonheur dans une représentation de la citation tunisienne « Fais le fou et tu vivras mieux ». Cette dernière interprétation m'a vexée. Il n'est pas fou, mon Lucas !

Personne n'était foutu d'imaginer que c'est juste l'homme que j'aime que j'ai peint. Ce qui m'attriste plus c'est que l'écho médiatique autour de ça ne l'ait pas atteint. Il ne suit pas les infos de la Tunisie, je veux bien lui reconnaître cette excuse, mais il ne suit pas mes nouvelles aussi.

J'ai alors eu un grand besoin de raconter toute l'histoire à quelqu'un. J'ai élu Mariam, mon binôme d'expo, et elle m'a dit ce que j'espérais qu'elle me dise « Va le voir et dis-lui ce que tu sens ! Tu sauras au moins ce qu'il en est pour lui. »

Alors me voilà.

La réciprocité. C'est un principe dans l'amour auquel je n'adhère plus, mais il est bon à savoir. Je veux savoir, et ce sera pour aujourd'hui.

Je suis debout là où l'histoire a commencé. Au pied du 12 boulevard René Magritte. Je remets une mèche rebelle à sa place et j'ajuste mon pull. Je regarde le paquet dans ma main et je vois

dans la même occasion que ma jupe est un peu froissée. Je lisse sa surface et je me dis qu'elle est mignonne pour m'encourager.

Je monte l'escalier en colimaçon et j'arrive à la porte de son cabinet. Le hasard a bien fait de la laisser ouverte.

J'entre et je tombe directement sur ses yeux translucides.

Bref moment d'interruption du temps.

A la limite, je l'ai vu à cet instant illuminé avec le fond en blanc.

Quand j'ai pu me ressaisir, j'ai bafouillé un bonjour.

Je sens qu'il est crispé, qu'il y a un problème qui le tracasse, sûrement d'ordre professionnel. Il était en fait en train de se préparer pour quitter son cabinet. Ça tombe bien, je suis venue en fin de journée pour le trouver libéré de ses clients.

Je ne sais pas s'il fait semblant ou si c'est vrai, mais il fait mine de ne pas comprendre qui je suis.

Puis, j'ai compris qu'il fait plutôt mine de ne pas comprendre ce que je fais là.

Je lui tends le paquet en cylindre qu'il regarde hébété. Il maintient ses yeux un instant sur ce truc que je lui ramène, puis il les pose sur moi et m'affiche un sourire narquois.

- Que...

Il lâche ce mot avant de siffler entre ses dents, l'air excédé par ma présence.

Le parquet au sol s'est détaché laissant apparaître un trou sans fond. Mon cœur a fait un bond et il n'est pas revenu là où il était. Il a été avalé par le fossé et je ne tarderai pas à être inhalée moi aussi. D'ailleurs, je commence à sentir mes pieds se faire aspirer. Il y a Lucas qui me regarde sans me porter secours ou même s'avancer vers moi pour me tendre une main. Je reconnais le même regard d'indifférence de l'épicier de mon quartier.

Je ne vaudrais absolument rien pour cet homme.

Il s'approche et il me prend par le bras. Il m'entraîne dehors. Je ne saurais pas dire combien délicatement, combien brutalement. Mais je sais combien je me suis sentie aussi vide que le trou sous mes pieds à cet instant. Il claque la porte derrière nous et c'est le craquement de mon être que j'entends.

Il me dit qu'il a fini sa journée.

Non, c'est moi qu'il a finie.

L'humiliation n'est pas plus insupportable que le choc d'une telle déception.

Je ne lui en veux pas. Je n'y arrive même pas. Il était terrassé par une mauvaise affaire avant que je ne sois arrivée. Ma venue ne l'a clairement pas aidé. Ça ne m'a pas aidée non plus. Plus tard sur la route, je revois le fossé sans fond, mais en plus vrai. Cette fois, je crains qu'il m'ait réellement inhalée en entier.

29. Leila

Juillet 2007

Je ne sais pas trop qui est cet homme. Il prétend être un bénévole dans une association de soutien pour les hospitalisés. Il vient me voir tous les jours pour me faire de la lecture et nous discutons comme de très vieux amis. Il ne vient soutenir personne à part moi parmi les résidents de la clinique. Il me dit qu'il s'appelle Lucas. J'espère que c'est son vrai prénom.

J'ai l'intuition qu'on s'est connus autrefois, qu'on était éperdument amoureux, mais il me le cache pour ne pas me brusquer.

Il me le cachera pendant combien de temps ?

Si c'est vrai, si on s'était vraiment aimés avant, c'est trop beau... c'est très romanesque. Car ça reprend.

Je suis amoureuse de lui aujourd'hui aussi.

C'est très beau de tomber amoureux de la même personne deux fois. Ça confirme que ce n'était pas puérité. Que quoi que nous séparera, nous nous retrouverons toujours. Même quand il s'agit d'une amnésie.

Je ne me rappelle plus, en somme, des deux dernières années de ma vie. Les médecins ne sont pas encore arrivés à m'aider à situer le moment après lequel tout s'est effacé.

C'est vrai que mon dernier souvenir avant l'accident est très clair. Je veux dire, je ne me rappelle pas de cet accident, mais avant de me réveiller dans mon lit dans la clinique, je me rappelle très exactement de ce que je faisais.

J'étais dans une résidence familiale de vacances dans Bizerte, en Tunisie. C'était en février. J'étais entourée par ma famille et on mangeait riz djérbien. Mon petit cousin de trois ans ne veut pas s'asseoir et ne veut pas manger. Il serre contre lui la manche de mon pull qu'il a tirée très fort en me dénudant le bras. Mon épaule est découverte et je me rappelle toujours combien il faisait frais ce jour-là. Je me disais justement pourquoi on mange au le toit terrasse puisqu'il ne fait pas bon. Mon cousin enlace toujours très fort ma manche et il me répète « viens jouer

avec moi s'il te plait ! ». Ma mère m'a dit passe-moi le bol rempli d'olives farcies au piment et ensuite, plus rien. Je ne me rappelle pas avoir répondu. Maman a dû longtemps attendre ses olives.

Tout le monde est d'accord pour me dire que oui, en effet, j'ai passé les vacances de février de l'année 2005 à Bizerte. Mais qu'on y est plus du tout.

Le plus curieux c'est que je me rappelle de quelques faits superflus survenus après cet hiver mais je ne me souviens plus d'autres trucs plus importants qui se sont passés avant cette date.

Mon cas est ambigu, a soupiré un médecin une fois à un collègue.

Il a annoncé que je souffre d'amnésie sélective, en s'adressant à moi cette fois. Je l'ai remercié et je n'ai pas demandé d'explications. J'étais bien tranquille avec mon conteur de romans triés tout bonnement avec grand soin, et mon amnésie ne me perturbait pas plus que ça.

Le vrai ennui c'est que j'ai d'autres séquelles de l'accident qui risquent de me tuer aujourd'hui, comme demain, comme dans quelques années.

On m'a révélé que j'ai abandonné mes études pour devenir peintre, ça m'a beaucoup fait plaisir d'entendre cette bonne nouvelle. Ça fait du bien d'avoir pris la bonne décision sans me rappeler les difficultés et le déroulement des tourments. J'imagine que j'ai dû galérer et souffrir un moment de la crainte d'un terrible échec.

Tant pis, j'ai apparemment très bien fait, car on m'a clarifié aussi que je suis bien réussie comme peintre.

Les médecins m'ont toutefois conseillée de ne pas voir mes œuvres. J'espère que ce n'est pas pour que je ne sois pas dépitée par des tableaux moins bien réalisés que dans mon imagination. Car oui, je me les invente inouïs de beauté. Je ne suis pas arrogante, ce sont mes proches qui m'ont signalé qu'ils sont bien foutus.

Les médecins ont légitimé leur raisonnement en disant qu'il ne faut pas que je revois des éléments de ma vie antérieure tout de suite, que ça risque de me secouer.

L'art, c'est ce qu'il y a de plus puissant pour perturber mon psychisme trop fragile en ce moment, ils disent.

Je n'ai pas l'impression d'être fragile, et ce n'est pas très bien développé comme argumentation, mais bizarrement, j'ai été convaincue. Après tout, ce sont eux les médecins. Il ne faut pas aussi que je lise un journal intime si j'en trouve. Je les ai rassurés en leur disant que je ne suis pas du genre à tenir un journal intime.

Trois mois sont passés depuis cet accident et je vais quitter la clinique. Je ne sais pas si je suis plus contente que terrifiée. Terrifiée à l'idée que mon visiteur quotidien soit réellement un

humanitaire qui vient me voir juste pour me faire de la lecture. Si on ne se reverra plus, je serai effondrée.

Je n'ai pas prévenu mes parents que je pars aujourd'hui. Car ils insisteront pour me prendre en charge, et ils me parenteront comme un bébé. J'avoue que j'aime bien leur nid douillet à Tunis, mais je ne suis pas prête pour revenir sur leurs origines. Je ne veux pas. J'ai vécu ici et je compte rester ici le moment que je me reprenne et que je me souvienne des vicissitudes de ma vie.

Quand je franchis la porte de la clinique dans ma ridicule chaise roulante, je vois mon lecteur de romans accourir de loin. J'abandonne tout de suite ma chaise et me relève pour le rejoindre sous les protestations de l'infirmière. Il ne reste que quelques mètres jusqu'au taxi et je devrais me débrouiller ensuite sans. Pourquoi tient-elle à ce que je ne la quitte que pour monter directement dans le taxi ?

Lucas me prend les mains et les serre fort pendant qu'il me dit qu'il est fou. Je ne comprends pas mais je savoure l'instant.

Il a toujours mes mains dans les siennes quand il s'est mis sur un genou. Il a séparé ses lèvres pour parler, puis il s'est rappelé qu'il lui manque quelque chose.

Il a sorti de sa poche un étui satiné de bague qu'il m'a présentée. Quand j'ai compris, j'ai éclaté en larmes de joie et j'ai crié trois ou quatre oui à la suite. Lui, il a éclaté de rire et il m'a dit « Attends que je te pose ma question ! ». Alors j'ai attendu.

Il a bien articulé et espacé considérablement chaque mot de sa question et ça a duré pourtant très court, le meilleur moment de ma vie.

30. Marc

Septembre 2015

- Marc, comment peut-on aimer quelqu'un si fort et ne rien pouvoir faire pour lui ?

Parfois, les proches de mes patients sont affectés à un point fleurant le délire. Ça se comprend, surtout lorsque l'espoir d'un rétablissement possible se mêle à l'agonie.

Le délire de cet homme sonne différemment par rapport à tout ce que j'ai connu auparavant. C'est vraiment très pénible de devoir l'écouter. J'essaie de ne pas m'attacher mais elle est très attachante, l'histoire de ce couple. Puis, il est copain de Patrick qui est un ami à moi aussi.

Monsieur Beauville m'a coincé dans un couloir de la clinique où je travaille et il a un besoin pressant de me livrer ses angoisses. Il conserve son regard fait de supplices accroché à moi. Il attend une réponse qui peut le convaincre ou le reconforter. Je suis en train de presser mes neurones pour en sortir une bonne chose à dire, en vain.

- L'amour n'est-il pas assez puissant pour produire une sorte de bulle protectrice autour de Leila ? Si notre monde avait le moindre sens, un tel sentiment ne devrait pas protéger contre la mort uniquement, mais contre tout !

Je ne peux pas répliquer. Je reste accablé.

- Quand nous étions petits, ne nous a-t-on pas transmis les mêmes contes ?
- Contes ?
- Tu vois, les contes où on nous apprend que seul l'amour peut vaincre les sortilèges les plus déments ?
- Oui, oui...
- Un seul baiser suffit pour ressusciter la princesse puis ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants !
- Ce sont des romans Lucas et...
- Mais nous avons déjà un fils, elle et moi ! M'interrompe-t-il. Apparemment, ça ne suffit toujours pas à ce monde qui ne veut pas nous laisser tranquilles !

Il a besoin de quelqu'un qui l'écoute plus qu'il ne lui parle. Tant mieux. Je crains que ma voix tremble.

Il pose sa main sur la tête et fait un demi tour autour de lui-même, puis il le refait dans l'autre sens pour revenir face à moi. Il se sent impuissant et il a l'air de ne plus savoir quoi dire d'autre.

- Dis-moi, qu'est-ce que je vais pouvoir lui raconter à mon fils ? Comment je vais lui expliquer ce qui s'était passé ?

Finalement, il a de quoi remettre.

Je ne réponds pas et il ne s'attend pas à obtenir une réponse. Il continue comme s'il parlait à son reflet dans une glace.

- La mort devrait rebrousser chemin quand elle heurte quelqu'un si fortement aimé. Au même temps, c'est malin de dire ça alors que je serai la cause de sa mort hein !
- Non, ne redis plus ça !

Cette fois, il a fallu intervenir. J'ai beau lui dire qu'il n'en est pour rien, il se sent toujours coupable. Il répète qu'il ne la mérite pas. Personne ne lui en veut pour l'accident mais il n'a pas besoin d'un deuxième avis sur le sujet.

Il remet toujours à plus tard le déballage de tout ça à sa femme et il ne sait donc pas l'avis de la concernée. Il ne lui confie pas son remord car il a peur de sa réaction. Elle n'est toujours pas au courant qu'ils se sont connus avant son accident. Je trouve ça absurde mais je n'ai pas le droit de lui dire ce que j'en pense.

C'est évident qu'elle serait en colère s'il la mettait au courant. En colère contre son attitude qui s'autodétruit.

Il est un mari et un père formidable. Constamment occupé de Leila et de Yanis. C'est ce qui le définit et son rôle dans l'accident ne joue en rien.

- Je sais que je lui ai provoqué un accident mais quand même... ça ne met pas en doute ce que je ressens. Ce que je ressens pour elle est plus immense que ce que mon cœur peut contenir, tu imagines ? ça déborde partout en moi, je la sens m'occuper jusque dans mes tripes, jusque dans mes orteils...
- Elle n'est pas partie encore. Reste à ses côtés et puise ta force dans ton amour pour elle et pour ton fils.

Je m'excuse en prétendant avoir une urgence avec un autre patient et je m'éclipse car je n'en peux plus.

Plus tard, je vais chercher Lucas dans la chambre de sa femme. Je la trouve seule avec Yanis, et c'est à son tour de me prendre comme témoin :

- Marc, comment peut-il devenir aussi distant alors que c'est le moment où j'ai le plus besoin de lui ?

J'ai les yeux dans son dossier médical. Ce n'est pas pour le relire car je l'ai déjà appris, mais pour m'éviter les réponses.

- Je n'ai pas envie de le voir dans l'état où il est, oui, mais je préfère ça à ne pas le voir du tout. Enfin, il est là mais pas vraiment. Il rôde dans les couloirs et ne reste à côté de moi que quand je dors. Je fais plutôt semblant de dormir pour qu'il vienne.
- Mais si, il vient te voir quand tu es réveillée aussi !
- Oui, mais non. On dirait qu'il...

Elle s'interrompt et je range le dossier en l'accrochant au pied du lit. Je la regarde enfin et elle n'a pas l'air malheureuse mais morte d'ennui, comme depuis qu'elle est ici. C'est une femme forte et admirable, et en mourante, elle n'a pas plus besoin de soins que de divertissements. Son mari est un excellent apport de joie et de réconfort puisqu'elle l'a connu très vif et marrant, mais elle est en train de découvrir qu'il peut se faner.

Elle serre son fils qui dort à côté d'elle et se remet à parler :

- Je ne sais pas si c'est vrai... j'ai l'intuition qu'on se connaissait auparavant lui et moi. J'ai raison ?
- C'est à lui que tu dois demander ça.
- Au même temps, ce sont vous les médecins qui me dites qu'il ne faut pas qu'on m'expose beaucoup de choses oubliées et me laisser m'en rappeler toute seule !
- C'est vrai, mais là il s'agit de ton mari. Et s'il y a une chose qu'il doit te dire, il est libre de le faire.
- Tu es un peu comme son copain maintenant, tu dois être au courant de tout, tu peux me dire toi car lui, il ne veut pas !

Je lui affiche un sourire mais je ne lui dévoilerai rien. Elle libère un soupir et me rend mon sourire. Ce sera sans rancune.

- Il s'occupait tellement bien de nous... maintenant aussi, mais il s'oublie. Il s'oublie et s'il savait combien ça me fait de la peine, il se serait repris. Il se serait repris au moins pour moi. Je ne sais pas si je dois m'inquiéter, écoute, dernièrement, j'ai l'impression qu'il a des absences... un peu trop fréquemment. Je te le dis parce que j'ai besoin que tu me promettes une chose Marc.

Je ne vois pas de quoi elle parle, il est juste troublé car sa femme ne va pas bien, et c'est tout à fait normal. Mais si je peux faire quelque chose pour la rassurer, pourquoi pas ?

- Dis-moi quel genre d'absence ?
- Je ne saurai pas te décrire. Tu pourrais croire que c'est rien, mais moi je m'inquiète.
- Ce n'est pas grave, donne-moi un exemple de situation qui t'a inquiétée.
- Hier, j'ai chargé Yanis de le convaincre de venir jusque dans ma chambre. Car tu sais, très souvent il m'amène mon fils et il reste à l'extérieur...
- Même pas vrai...
- Bon, bref, on a parlé de plein de choses. On a aussi parlé de Tunis. On a parlé de Tunis et ça l'a surpris que j'en parle comme si on y allait chaque année...
- Mais vous y allez chaque année !
- Oui, justement, il s'en rappelle vaguement !
- Tu sais, c'est rien, c'est un grand voyageur...

Je n'ai pas bien compris le sens de cette histoire et Leila n'a pas réussi à me transmettre ses inquiétudes. Les femmes peuvent vraiment s'inquiéter pour rien. Elle a saisi mon incompréhension alors elle a abandonné sa tentative de me persuader que quelque chose ne va pas chez Lucas, et elle a juste rétorqué :

- Ecoute, si je pars, essaie de le forcer à venir consulter chez toi.
- Ok, je te promets que je vais essayer de mon mieux de le convaincre, mais pas de le forcer.

31. Patrick

Décembre 2016

Dès que je quitte Lucas au café, j'appelle notre ami qui lui a fourni la justification d'absence à son boulot.

- Patrick, je passe chez toi, dit-il dès qu'il décroche.
- Ça marche.
- Il tient toujours sur la même version ?
- Complètement, Marc. Complètement.

Il me dit ensuite une chose que je n'ai pas saisie, embrouillée soit par l'émotion, soit par le mauvais réseau. Je raccroche et je file chez moi.

J'habite à deux pas de la Canebière, dans un appartement somptueux. J'adore son parquet et j'adore ses poutres. J'ai dû beaucoup œuvrer pour pouvoir le rendre ma propriété.

Je pénètre dans le salon cathédrale avec son très haut plafond. Je le surpasse pour aller dans la cuisine ouverte ultra design pour préparer quelque chose pour Marc qui ne tardera pas. Je lui fais des verrines remplies de couches de différentes préparations déjà prêtes. C'est essentiellement fait avec du fromage de chèvre, du miel, des spéculos et des noix. Il a de la chance aujourd'hui. J'ai envie de m'occuper. Il se servira une bière dans le réfrigérateur et on essaiera de chercher une solution pour le cas de Lucas.

Il faudra repartir sur les sources.

On sonne à ma porte et j'accours pour ouvrir. Je regarde à travers l'œilleterie et c'est bien Marc.

- Ça va ?
- Très bien, toi ?
- Ça va.

Ce sont les questions quotidiennes de politesse auxquelles on répond machinalement sans beaucoup de réflexion. On répond que ça va mais nous savons très bien tous les deux que ça ne va pas plutôt.

Il se sert une bière et nous partons nous assoir dans le salon.

- Il tient toujours dans la même version, tu dis ? Demande-t-il, réfléchi.
- Oui, c'est ça. Mais c'est toi son médecin, tu devrais suivre son cas mieux que moi.
- Tu sais très bien qu'il ne se fait pas suivre. Il pense qu'il va bien comme un champion !
- Tu es aussi son ami maintenant, tu devrais essayer de le convaincre.
- Et comment je vais lui présenter ça ? Tu as une idée, toi ?

En réfléchissant bien, c'est vrai que je ne vois pas comment on pourrait lui présenter les choses, que ce soit moi ou Marc ou même la mère de Lucas. En tout cas, moi, je ne me vois pas rajouter à ce qu'il vit.

- C'est fou, il ne se rappelle même pas de l'histoire de la corruption ! M'exclamé-je sans rien pouvoir répondre d'autre.
- Il croit qu'il l'a aimée dès qu'il l'a vue... au même temps c'est fort probable. Mais alors, il nous l'aurait caché.
- Tu penses que c'est possible ?
- Oui, pourquoi pas ? Après tout, la suite confirme qu'ils avaient réellement pu s'aimer, se marier, avoir un enfant...
- Un enfant dont il ne se rappelle même pas, rectifié-je.
- Je penche plus pour l'éventualité de sentiments nés dès le départ, insiste-t-il.
- Un drôle départ !
- Oui, en effet.
- Ce n'est pas courant de tomber sur la femme de sa vie alors qu'on prévoyait de la dérouter... de la séduire pour profiter d'elle... dans le plan d'user de sa confiance dans un dessein pas mal répugnant de forfaiture... espionner et avoir une veille non éthique sur la banque où elle travaille pour le compte d'un concurrent ! Ce n'est pas très charmant comme rencontre.
- Le dessein pas mal répugnant, heureusement qu'il n'a pas abouti. Et il est de ton idée, je te rappelle. C'est toi qui travaille pour ce concurrent !
- Moi, je ne le fais plus au moins ! Dis-je pour me défendre.

C'est plus comique la prise de conscience quand on est deux.

Je me rappelle des verrines que je cours apporter.

- C'est quoi ça ? Demande-t-il étonné.
- Ça, c'est ce que produit un café avec Lucas.

Ma blague est bonne mais on retient notre rire pour ne pas se sentir minables.

- C'est vraiment trop triste, reprend-il en se servant. Il y a tout d'abord l'accident de Leila après son interruption dans son cabinet. Il se rend compte combien elle l'aime aussi. Il culpabilise, il veut se racheter, il reste à son chevet et il arrive à la séduire une deuxième fois.
- Le fait qu'elle ne s'est jamais rappelée de leurs rendez-vous de consultation lui donnait l'impression que leur histoire n'avait pas été réellement vécue. Il ne lui avait jamais révélé qu'il n'était pas qu'un bénévole rencontré dans une clinique par hasard.
- Elle ne l'avait pas vraiment cru aussi, dit-il.
- Ça remettait une couche de plus de singularité à leur histoire.
- Elle aurait pu savoir si elle avait vu la peinture qu'elle le lui avait faite avant l'accident. Elle n'avait pas eu l'idée de faire des recherches sur elle-même sur internet. Le tableau était chez ses parents et elle n'était plus trop en contact avec eux.
- Pour quelle raison déjà, rappelle-moi ? Demandé-je.
- Je ne sais pas. Un truc du genre, ils n'apprécient pas son mari j'imagine.
- Ah, ils déménagent de pays en pays. Ils devraient être plus ouverts que ça ! Je ne comprends pas quand ça veut s'intégrer et ne pas s'intégrer complètement au même temps.
- Franchement, consigne-il en se redressant, je ne connais pas exactement la raison de son éloignement de ses parents. Bref, ça l'a tenue à l'écart de ses souvenirs. Lui aussi, il ne savait pas pour ce portrait.
- C'est bizarre.
- Elle avait repris la peinture mais ni lui, ni elle, n'avait rien vu...
- Il est fort possible qu'elle soit au courant de ce portrait ! L'interrompu-je.

L'idée m'était venue à la volée et il fallait tout de suite que je la mette sur table.

- Elle lui aurait caché ça pour ne pas le vexer, argumenté-je. Elle était probablement au courant mais elle ne voulait pas lui gâcher son intention de leur faire vivre un nouveau départ. Alors, lui, il est resté sans connaissance du tableau jusqu'à sa réception.

Marc hoche la tête pour approuver l'idée avant de reprendre son récit.

- Quand les séquelles de l'accident ont fini malgré les opérations par la tuer, l'amnésie de Lucas est apparue comme pour se faire subir la même mauvaise expérience qu'a vécue sa femme. Et quand l'ancienne très bonne copine à Leila a expédié ce colis, là, ça a été l'apogée pour Lucas ! Il allait déjà trop mal, et avec ça, s'en était trop !
- Son intention au même temps ce n'était pas de lui créer un choc. Elle voulait juste lui restituer un souvenir.

- Elle n'a pas dû lui expliquer que c'était ce que Leila voulait lui offrir le jour même où elle était venue dans son cabinet !
- Comment pouvait-elle savoir ce que ça allait produire ?
- Elle ne savait pas mais ça a achevé Lucas qui était déjà mi-achevé !

On est tous les deux mal à l'aise d'entendre notre ami se faire qualifier d'homme achevé. C'est vrai qu'on ne s'est pas habitués à le voir dans cet état. On l'avait connu cocasse, fêtard et dégoulinant de bonne énergie. C'était autrefois.

- Et c'est là où l'amnésie est devenue plus prononcée et complètement insensée, consigne-t-il en pointant l'index vers le haut.

Je ne rétorque pas et j'examine son attitude et ses gestes pendant qu'il psychanalyse.

- Ce n'est pas réellement insensé, se contredit-il un instant plus tard. Son psychisme a choisi de se faire croire la version qu'il a convenue meilleure. Plus rassurante. Il n'y a pas l'histoire de l'escroquerie, il ne lui avait pas provoqué un accident ni directement ni indirectement... dans ses souvenirs actuels, ils n'ont jamais été ensemble. Ça découle sûrement du fait qu'il n'a jamais véritablement recueilli que leur histoire s'est passée dans la bonne tournure. La tournure qu'elle aurait méritée, dans laquelle il ne lui cause pas de catastrophe et dans laquelle il ne s'attarde pas à lui livrer ses sentiments. Dans le tas, il a oublié son propre fils.
- Yanis et ses deux autres enfants ne vivaient plus avec lui déjà à ce moment vu son état.
- Il serait devenu vraiment fou s'il ne s'était pas construit cette version des faits... C'est tout simplement un mécanisme d'autodéfense que mène son inconscient.
- Très juste !
- Non, pas tout à fait. Je reste confus. Toute cette histoire peut avoir sa source dans un désir de se venger de lui-même... tout autant dans un espoir de se porter secours.
- Manifestement, c'est ambigu même pour toi.
- Après la réception de la toile, continue-t-il comme si je n'étais pas là, il part à la recherche de l'expéditeur et vit un voyage dont il ne se remémore pas tous les détails. Il a filtré les événements qui peuvent lui rappeler la vérité. Ça lui a fait au moins du bien, ce voyage. Mais cette Rania dont il parle, elle existe peut-être, par contre ils ne se sont pas revus. Toutes les choses qu'il pense avoir vécues avec cette femme, en réalité il les a bien vécues... mais pas avec elle, avec Leila ! Ce sont des souvenirs contournés !
- Il n'est pas fou !

- Ce n'est pas un fou ! Sa mémoire détourne des choses pour lui éviter des mauvais souvenirs. Aujourd'hui, il ne se rappelle plus que de leurs jours en tant que collaborateurs, et elle, elle ne se rappelait que de la suite de ça quand elle est partie !
- C'est fascinant !
- Si tu veux.

Fin